John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Adams
291.2
v.1 pt.2

ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

DEUXIÈME PARTIE

DU TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE;

LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ.

XX
ADAMS
781.2
V.1 Pt 3

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

CHAPITRE II.

Cause Active et Passive de la Nature.

LA distinction de la cause première et suprême en deux parties, l'une active et l'autre passive; l'Univers agent et patient, ou le Dieu monde hermaphrodite, est un des plus anciens dogmes de la philosophie, ou de la théologie naturelle, et un des plus répandus. Presque tous les peuples l'ont consacré dans leur culte, dans leurs mysteres et dans leurs Cosmogonies. Ecoutons sur ce point leurs philosophes.

Ocellus de Lucanie, qui paroît avoir vécu peu de temps après que Pythagore eut ouvert son école en Italie, cinq ou

six cents ans avant notre Ere (1), c'est-à-dire dans le siècle des Solons, des Thalès et des autres Sages, qui s'étoient formés dans les écoles d'Egypte, reconnoît non-seulement l'éternité du monde, son caractère divin d'être improduit et indestructible, comme nous l'avons déjà vu dans un passage de ce philosophe, rapporté dans le premier chapitre de notre ouvrage; mais encore il établit d'une manière formelle la division de la cause active et passive, dans ce qu'il appelle le Grand-tout, ou dans l'être unique hermaphrodite, qui comprend tous les êtres (2), tant les causes que les effets, et qui est un système ordonné, parfait et complet de toutes les Natures. Il a bien apperçu la ligne de division, qui sépare l'être éternellement constant de l'être éternellement changeant, ou la nature des corps célestes de celle des corps terrestres, celle des causes de celle des effets; distinction, que nous avons dit plus haut avoir dû frapper tous les hommes.

« Qu'on jette les yeux, dit Ocellus, » sur toute la Nature en général, on » la verra étendre son indestructibi-

(1) Batteux, Caus. Prem. t. 2, p. 4, 5.
(2) Ocel. c. 1, §. 8.

» lité, depuis les premiers corps et
» les plus nobles, en descendant peu-
» à-peu, jusqu'aux êtres mortels su-
» jets aux variations de formes et d'é-
» tat (1). Les premiers êtres, se
» mouvant par eux-mêmes et con-
» tinuant de parcourir leur cercle de
» la même manière, ne changent
» point ni de forme, ni d'essence.
» Ceux du second ordre, (les élé-
» mens) le feu, l'eau, la terre, l'air,
» changent sans cesse et continuelle-
» ment, non de lieu, mais de forme...
» Mais comme dans l'Univers (2) il
» y a génération et cause de généra-
» tion, et que la génération est où il
» y a changement et déplacement de
» parties, et la cause où il y a stabi-
» lité de nature, il est évident, que
» c'est à ce qui est la cause de la gé-
» nération, qu'il appartient de mouvoir
» et de faire; et à ce qui la reçoit,
» d'être fait et d'être mu.

» Les divisions mêmes du ciel sé-
» parent la partie impassible du Monde,
» de celle qui change sans cesse. La
» ligne de partage entre l'immortel et
» le mortel, est le cercle que décrit
» la lune; tout ce qui est au-dessus
» d'elle et jusqu'à elle, est l'habita-

(1) Ocel. c. 1, §. 13.
(2) Ibid. c. 2.

» tion des Dieux ; tout ce qui est au-
» dessous est le séjour de la Nature
» et de la discorde ; celle-ci opère la
» dissolution des choses faites ; l'autre,
» la production de celles qui se font...
» Comme le monde est ingénérable et
» indestructible, qu'il n'a point eu
» de commencement et qu'il n'aura
» point de fin, il est nécessaire, que
» le principe qui opère la génération
» dans un autre que lui, et celui qui
» l'opère en lui-même, aient toujours
» co existé (1).

» Le principe, qui opère en un autre
» que lui, est tout ce qui est au-
» dessus de la lune, et sur-tout le
» soleil, qui, par ses allées et ses re-
» tours, change continuellement l'air,
» en raison du froid* et du chaud,
» d'où resultent les changemens de la
» terre et de tout ce qui tient à la
» terre. L'obliquité du Zodiaque, qui
» influe sur le mouvement du soleil,
» favorise encore ces changemens ;
» c'est encore une cause qui concourt
» à la génération ; en un mot, la
» composition du monde comprend la
» cause active et la cause passive ;
» l'une qui engendre hors d'elle, c'est
» le monde supérieur à la lune, l'autre

(1) Ibid. §. 16.

» qui engendre en soi, c'est le monde » sublunaire. De ces deux parties, » l'une divine, toujours constante, » et l'autre mortelle, toujours chan- » geante, est composé ce qu'on ap- » pelle le monde ».

Ocellus de Lucanie étoit dans les principes de la philosophie Egyptienne (1), qui supposoit que l'homme et les animaux avoient toujours été avec le monde; qu'ils étoient un de ses effets éternels comme lui. C'est la doctrine qu'il développe dans son troisième chapitre (2), où il nous dit « que la première origine de l'homme » ne vient point de la terre, non plus » que celle des autres animaux, ni » des plantes, mais que le monde, » tel qu'il est, ayant toujours existé, » il est nécessaire, que ce qui est en » lui, ce qui a été ordonné en lui, » ait aussi toujours été tel qu'il est. » Et d'abord, si le monde a toujours » existé, ses parties ont toujours exis- » té. Ces parties sont le ciel, la terre, » et l'intervalle qui les sépare. Les » parties du monde ayant toujours » existé avec le monde, il faut en » dire autant des parties de ses par-

(1) Euseb. Præp. l. 1, c. 7.
(2) Ocell. c. 3.

» ties. Ainsi le soleil, la lune, les » étoiles fixes et les planètes, ont tou- » jours existé avec le ciel; les ani- » maux, les végétaux, l'or et l'argent » avec la terre; les courans d'air, les » vents, les passages du chaud au » froid, et du froid au chaud, avec » l'espace aérien, qui sépare la terre » des cieux. Donc le ciel, avec tout » ce qu'il a maintenant, la terre, » avec ce qu'elle produit et ce qu'elle » nourrit; enfin, l'espace aérien, avec » tous ses phénomènes, ont toujours » existé ».

Ocellus ne nie pas qu'il ne se soit fait des changemens violens dans quelques endroits de la terre, soit par le déplacement de la mer, soit par des tremblemens de terre; « mais malgré » cela, dit-il, jamais il n'est arrivé » que sa constitution fût entièrement » détruite, et cela n'arrivera jamais ». La Nature, suivant lui, conservera toujours ses divisions tranchantes, celle des causes actives et passives. Son système de générations et de destructions se soutiendra toujours, ainsi que le concours des deux grands principes, le ciel et la terre, qui s'unissent pour former toutes choses. « C'en est assez, » dit il, sur l'Univers, sur les géné- » rations et les destructions, qui se

» font en lui, sur la manière dont » il est actuellement, et dont il sera » dans tous les temps, par les qualités » éternelles des deux principes, dont » l'un toujours mouvant, et l'autre » toujours mû, l'un toujours *gou-* » *vernant*, et l'autre toujours *gou-* » *verné* ».

Voilà à-peu-près l'abrégé de la doctrine de ce philosophe, dont l'ouvrage est un des plus anciens, qui soient parvenus jusqu'à nous. Le sujet qu'il y traite, observe avec raison M. Batteux (1) son traducteur, occupoit de son temps tous les esprits; les poètes chantoient des cosmogonies et des théogonies; les philosophes faisoient des traités sur la naissance du monde, et sur ses élémens de composition; et c'étoient les seuls genres dans lesquels on écrivoit. La cosmogonie des Hébreux, attribuée à Moïse; celle des Phéniciens, attribuée à Sanchoniaton; celle des Grecs, composée par Hésiode; celles des Egyptiens, des Atlantes et des Crétois, rapportées par Diodore de Sicile; les débris de la théologie d'Orphée, épars dans différens auteurs (*mm*); les livres des

(1) Traité des Causes prem. Notes sur Ocell. t. 2, p. 81.

Parses, ou leur Boundesh; ceux des Indiens, les traditions des Chinois, des Macassarois, etc.; les chants cosmogoniques, que Virgile met dans la bouche d'Iopas à Carthage; ceux du vieux Silène, le premier livre des métamorphoses d'Ovide; tout dépose en faveur de l'antiquité et de l'universalité de ces fictions sur l'origine du monde et sur les causes.

Socrate fut le premier, chez les Grecs, qui fit descendre la philosophie du ciel, et l'occupa d'objets plus utiles et plus près des besoins de l'homme, en traçant les règles des devoirs, et en organisant la morale. Avant lui, la philosophie n'étoit que l'étude de la Nature et des causes, et la poésie embélissoit de ses charmes les spéculations sublimes de la philosophie. A la tête de ces causes, on plaçoit le ciel et la terre, et les parties les plus apparentes de l'un et de l'autre. Ces parties étoient, comme vient de nous le dire Ocellus, le soleil, la lune, les étoiles fixes et les planètes, et sur-tout le zodiaque, qui, par son obliquité, change la température de l'air, les saisons, et en général tout ce qui tient à la terre; ce qui doit le faire placer au nombre des causes premières de la génération. Les parties de la cause passive étoient les

élémens, dont les transmutations successives, et les combinaisons variées des uns avec les autres, concouroient à la formation des corps, tant des animaux, que des végétaux et des minéraux, et à celle des différens phénomènes de l'air. Ce sont-là précisément les objets, que Chérémon, dans le fameux passage que nous avons cité au second chapitre de cet ouvrage, nous dit avoir été chantés par les anciens Egyptiens, et avoir fait le sujet de toutes les fables sacrées. On voit donc ici, que la philosophie et la mythologie s'accordent à nous donner les mêmes leçons, dans un langage différent. Non-seulement on classa les causes dans l'ordre progressif de leur énergie, de manière à placer le ciel et la terre au sommet de la série, mais encore on distingua en quelque sorte leur sexe, et on leur donna un caractère analogue à la manière dont elles concouroient à l'action génératrice universelle, comme nous venons de le voir, dans l'extrait d'Ocellus de Lucanie, que nous venons de rapporter.

Ocellus n'est pas le seul philosophe, qui ait établi cette distinction entre les deux causes premières. Sa doctrine est celle de tous; tant cette distinction se présentoit naturellement à tous. Les

Egyptiens l'avoient faite avant lui, quand ils choisirent des animaux en qui ils croyoient reconnoître ces qualités emblématiques, pour peindre le double sexe du monde, au rapport d'Horus-Apollon (1). Leur Dieu Cneph, vomissant de sa bouche l'œuf orphique, d'où l'auteur des Recognitions Clémentines (2) fait sortir une figure hermaphrodite, qui réunit en elle les deux principes dont le ciel et la terre sont formés, et qui entrent dans l'organisation de tous les êtres, que le ciel et la terre engendrent par leur concours, fournit encore un emblême de la double puissance active et passive, que les anciens ont reconnue dans le monde, qu'ils ont comparé à l'œuf, comme nous le dirons bientôt. Orphée, qui étudia en Egypte, emprunta des théologiens de ce pays les formes mystérieuses, sous lesquelles la science de la Nature étoit voilée, et porta en Grèce l'œuf symbolique, avec sa distinction en deux parties ou deux causes, figurées par l'être hermaphrodite qui en sort, et dont le ciel et la terre se composent.

(1) Hor. Apoll. l. 1, c. 12.

(2) Cotelerii Patres Apostoli, t. 1, p. 589, l. 10, c. 30.

Les Brachmanes, dans l'Inde (1), avoient rendu la même idée cosmogonique, par une statue représentative du Monde, laquelle réunissoit les deux sexes. Le sexe mâle portoit l'image du soleil, centre du principe actif; et le sexe féminin celle de la lune, qui fixe le commencement et les premières couches de la partie passive de la Nature, comme nous venons de le voir dans le passage d'Ocellus de Lucanie.

Le Lingam, que les Indiens encore aujourd'hui révèrent dans leurs temples, et qui n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes, figure la même chose. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole (2) de la Nature toujours reproduisante. Le Linganisme, chez eux, remonte à la plus haute antiquité. Les Gourous sont chargés d'orner le Lingam de fleurs, à-peu-près comme les Grecs paroient le Phallus. Le Taly, que le Brame (3) consacre, et que le nouvel époux attache au col de son épouse, afin qu'elle le porte tant qu'il vivra, est souvent un

(1) Porphyr. in Styge.
(2) Zend. Avest. t. 1, p. 139.
(3) Sonnerat, t. 1, l. 1, c. 5, p. 79. Id. p. 142.

Lingam, ou l'emblême de l'union des deux sexes.

Les Grecs avoient consacré les mêmes symboles de la fécondité universelle dans leurs mystères. Le Phallus et le Cteis, ou les parties sexuelles de l'homme et de la femme, étoient mis en spectacle dans les sanctuaires d'Eleusis (1). Tertullien accuse les Valentiniens (2) d'avoir adopté cet usage de la consécration des parties de la génération des deux sexes ; usage, dit-il, que Mélampus avoit emprunté de l'Egypte, et qu'il établit en Grèce. Les Egyptiens, en effet, avoient consacré le Phallus dans les mystères d'Osiris et d'Isis, comme on peut le voir dans Plutarque (3) et dans Diodore-de-Sicile. « Voilà pourquoi, dit ce dernier, les Grecs, qui ont emprunté de » l'Egypte leurs orgies et leurs fêtes, » révèrent le Phallus dans les mystères, » dans les initiations et dans les sacrifices ». On portoit le symbole viril au temple de Bacchus, le même que l'Osiris Egyptien, et les parties sexuelles de la femme dans celui de Libera ou de Proserpine (4). Ainsi les Indiens portent le Lin-

(1) Meursius Eleus. c. 11. Clem. Alex. Protrep. p. 19.
(2) Tertul. Adv. Valent.
(3) Plut. de Isid. p. 365. Diod. l. 1, c. 23.
(4) August. de Civ. Dei, l. 6, c.

gam aux temples de Chiven. Le Lingam est toujours la figure principale consacrée à ce Dieu. Comme les Grecs portoient le Phallus ou le symbole de la virilité et l'attribut de Priape suspendu au col, les Indiens portent aussi le Lingam attaché au col, et pendant sur la poitrine. Le père Kirker (1) prétend qu'on a trouvé le culte du Phallus établi jusqu'en Amérique, et il s'appuie de l'autorité de Cortès. Si cela est, ce culte a eu la même universalité, que celui de la Nature elle-même, qui réunit les deux puissances active et passive. Au reste, Diodore-de-Sicile assure (2), que ces emblêmes n'avoient pas été consacrés par les Egyptiens seulement, mais qu'ils l'avoient été encore par tous les autres peuples. Ils l'étoient chez les Assyriens et chez les Perses, comme chez les Grecs (3), au rapport du géographe Ptolemée; et on les avoit consacrés, comme organes de la génération de tous les êtres animés, suivant Diodore, et comme des symboles destinés à exprimer la force naturelle et spermatique des astres, selon le même Ptolemée.

Les docteurs Chrétiens, toujours occupés à décrier et à dénaturer les idées théologiques et les cérémonies, les sta-

(1) Œdip. t. 1, p. 422.
(2) Diod. l. 1, p. 55.
(3) Ptolem. Geogr. l. 1.

tues et les fables représentatives de ces idées, dans la religion ancienne, ont donc eu tort de déclamer contre les fêtes et contre les images, qui avoient consacré le culte de la fécondité universelle. Ces images, ces expressions symboliques des deux puissances de la Nature, étoient toutes simples, et avoient été imaginées dans des siècles, où les organes de la génération, et leur union toute naturelle, n'avoient point encore été flétris par le préjugé ridicule, que les docteurs modernes, ou les abus du libertinage, les uns par esprit de mysticité, les autres par la suite de la corruption de notre espèce, y ont fait attacher. Les ouvrages de la Nature et tous ses agens étoient sacrés comme elle : nos erreurs religieuses et nos vices les ont seuls profanés.

L'union de la Nature avec elle-même est un chaste mariage, que tous les peuples ont cherché à retracer, et l'union de l'homme avec la femme en étoit une image toute naturelle, ainsi que leurs organes, un emblême expressif de la force double, qui se manifeste dans le ciel et dans la terre, unis entre eux pour produire tous les êtres. « Le ciel, » dit Plutarque, parut aux hommes faire » la fonction de père, et la terre celle » de mère. Le ciel étoit le père, parce » qu'il versoit la semence sur la terre,

» sur

» sur laquelle il répandoit ses pluies ; » la terre qui, en les recevant, sem- » bloit devenir féconde et enfantoit, » paroissoit être la mère (1) ». Ce sont effectivement là les comparaisons, qui ont dû se présenter à l'esprit des premiers hommes. La terre ne produit rien, sans l'action du soleil, ou sans la chaleur; et sans le secours des pluies, que verse le ciel ; sans l'heureuse température des saisons, dont la marche est déterminée par les lieux du soleil dans le Zodiaque et par les astres, qui par leur lever ou leur coucher, président à cette marche, et semblent la régler. Toute la Nature sublunaire est dépendante de la Nature supérieure ; l'être toujours changeant, de l'être toujours immuable ; enfin, les effets que la terre produit, des causes que le ciel renferme. C'est du concours de l'un et de l'autre, que naissent les productions variées, qu'on voit éclorre du sein de la terre. Le ciel produit, mais hors de lui-même : il est donc père ; car il produit comme le mâle. La terre produit, et dans elle-même : elle est donc femelle, et mère des effets, que le ciel fait sortir de son sein fécond. Soumise au ciel, qui la couvre et l'embrasse de toutes parts, elle voit en lui l'époux puissant, qui

(1) Plutarch. de Placit. Phil. l. 1, p. 379.

s'unit à elle pour la rendre mère, et sans lequel elle languiroit dans une stérilité éternelle, ensevelie dans les ombres du cahos et de la nuit. Leur union, voilà leur mariage : les êtres produits par eux, ou qui sont leurs parties, voilà leurs enfans.

Comme nous avons annoncé, que cette doctrine n'étoit pas celle d'un ou de deux philosophes, mais la doctrine commune de tous, nous allons reprendre l'examen suivi de leurs ouvrages, de manière à ce qu'il ne reste aucun doute sur les preuves de l'universalité de ce dogme. Nous ne croyons pas ces recherches superflues, parce que pour être convaincu, qu'une idée philosophique fait la base de la théologie d'un grand nombre de peuples, et qu'elle a dû être consacrée par des fictions sacrées et des monumens religieux, il faut prouver que ce n'est pas le dogme d'un seul homme, ou le dogme d'une seule secte, mais l'opinion généralement adoptée par tous les sages. M. Batteux (1), dans son commentaire sur Ocellus de Lucanie, à l'occasion de la double force active et passive, qui a été distinguée dans la Nature, assure que ce dogme est de toutes les philosophies. » Toutes » les nations, dit-il, les Chaldéens, les

(1) Batteux, Causes prem. t. 2, p. 97.

» Perses, les Egyptiens, les Grecs, » sont partis de-là. Un principe qui » *agit*, un autre qui reçoit *l'action*, » et qui la modifie en la recevant. Ces » idées entrant dans l'esprit par tous » les sens, ont du y être dans tous les » temps et dans tous les pays. On divisa » la Nature, dit Ciceron (1), en deux » parties, telles que l'une fut active, » et que l'autre se prêtat à cette action » qu'elle recevoit et qui la modifioit. » La première étoit censée être une » force, et l'autre comme une matière, » sur laquelle cette force s'exerçoit. » On divisa le monde en deux parties, » dit Macrobe (2), dont l'une agit ou » fait, et l'autre éprouve son action; » on regarde comme active la partie » du monde qui est immuable, et qui » force l'autre aux changemens, dont » elle contient la cause; et comme pas- » sive, celle qui éprouve ces change- » mens; on donne à la partie active » toute l'étendue, que mesure l'inter- » valle, qui s'étend depuis la sphère des » fixes, jusqu'à la lune; et à la partie » passive tout l'espace, qui s'étend depuis » la lune, jusqu'à la terre; dans ces » limites est contenue la partie chan- » geante. On retrouve, dans ce passage

(1) Academ. Quæst. 1, 6.
(2) Som. Scip. l. 1, c. 11.

» de Macrobe, presque mot à mot ce » que nous a dit plus haut Ocellus de » Lucanie.

Aristote, dans sa lettre sur l'ordre du monde adressée (1) à Alexandre, distingue positivement ces deux parties, essentiellement si différentes, et qui composent l'unité du tout ordonné, qu'on appelle le monde.

» Le monde, dit ce philosophe, est » un composé du ciel et de la terre, » et de tous les êtres qu'ils renferment. » Au centre du monde est la terre, fixe » et immobile, mère féconde, foyer » commun des animaux de toute es- » pèce; autour d'elle immédiatement » est l'air, qui l'environne de toutes » parts; au-dessus d'elle, dans la ré- » gion la plus élevée, est la demeure » des Dieux, qu'on nomme Uranus ou » Ciel; il est rempli de corps divins, » que nous appelons Astres, et qui » se meuvent avec lui par la même » révolution, sans interruption et sans » fin. La substance du ciel et des astres » se nomme Ether; c'est un feu, qui » se meut sans cesse circulairement, » étant un élément divin et incorrup- » tible, qui n'est point sujet aux chan- » gemens des quatre autres; l'Ether

(1) Batteux, in Arist. de Mundo. t. 2, c. 6, sect. 8, c. 2.

» comprend dans sa circonférence tous » les corps célestes, les étoiles et les » planètes, ainsi que l'ordre de leurs » mouvemens.

En deça de cette Nature éthérée et divine, ordonnée par elle-même, immuable, inaltérable, impassible, est placée la Nature muable et passible; en un mot, corruptible et mortelle. Ici Aristote place les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. Il marque bien la distinction qui se trouve entre cette seconde partie soumise à l'action de la première, et cette première; l'une est immuable, l'autre toujours changeante. « Il dit (1), que c'est dans la » région éthérée, que sont placés les » corps les plus parfaits, les astres, » le soleil, la lune, dans cette région, » que nous appelons Uranos, ou le » haut de l'Univers, et Olympe, c'est-» à-dire tout brillant, parce que ce » lieu est totalement séparé de tout » ce qui approche des ténèbres et des » mouvemens désordonnés, qui sont » relégués dans ces régions inférieures » voisines de la terre, où règnent le » trouble et les vents furieux. Aussi les » corps célestes gardent-ils toujours le » même ordre, et conservent-ils le même » état; jamais on ne voit parmi eux

(1) Batteux, in Arist. c. 6, §. 10.

» de mutations, comme sur la terre, » où tout change sans cesse de forme » et de nature. » Aristote a donc reconnu la grande division de la Nature ou de l'Univers en deux parties, l'une immuable, et l'autre changeante ; observation qui a donné naissance à la distinction des causes actives et passives (1), qu'il reconnoît ailleurs en parlant du Zodiaque, et du *monde sublunaire*.

Synésius, évêque de Cyrène (2), philosophe instruit, et qui avoit été initié aux mystères des Egyptiens et des Grecs, a établi dans son livre de la Providence la distinction de la cause active et de la cause passive de la Nature, comme un dogme dont la connoissance étoit nécessaire à l'intelligence des anciennes traditions Grecques et Egyptiennes, sur le retour des mêmes effets produits par le ciel sur la terre. « L'Univers, nous » dit-il, est un tout résultant de l'as- » semblage de plusieurs parties, qui se » soutiennent par leur accord et par » leur harmonie, et dont les unes font » la fonction de causes actives, et les » autres de causes passives. En effet, » il y a dans l'Univers deux parties bien » distinctes, qui ont entre elles une » certaine liaison et certains rapports,

(1) Plut. de Placit. Phil. l. 2, c. 4.
(2) Synes. de Prov. l. 2, p. 127.

» qui les unissent. C'eſt dans la partie
» que nous habitons, que s'opèrent les
» générations; & c'est dans la partie
» supérieure à nos régions & la plus
» élevée du monde, que réside la cause
» des générations, et d'où descend vers
» nous le germe des effets produits ici-
» bas. »

Philon prétend que Moïse connoissoit aussi ce dogme philosophique de la distinction des deux causes (1) passive et active, avec cette différence, qu'il faisoit résider la cause active dans le νῦς ou dans l'intelligence, que les abstractions métaphysiques sur-ajoutèrent à la matière, comme on le voit par l'exemple de Thalés et des autres spiritualistes. Quelques-uns néanmoins, tels que Proclus, ont maintenu le ciel visible dans sa prérogative de cause active, et de père, relativement à la terre. J'en dirai autant de Simplicius (2), dans son commentaire sur Aristote, où il a parfaitement bien établi la distinction des deux parties de l'Univers, dont l'une est immuable dans sa substance et dans ses formes, et ne varie que dans les rapports de situations, et dont l'autre, qui est le monde élémentaire, ou les couches inférieures à la

(1) Philon. de Opif. Mundi. p. 2.
(2) Simpli. de Cœl. l. 2, p. 89, &c.

lune, subit des altérations et des métamorphoses continuelles. Il entre à cet égard dans les plus grands détails. Quant à Proclus, voici ce qu'il dit de l'Univers. » Le monde ou le tout est un animal » unique; ce qui se fait en lui, se » fait par lui; c'est le même monde, » qui agit et qui agit sur lui-même (1). » Le monde se divise, dit-il ailleurs, » en ciel et en génération. Dans le » ciel sont placées et ordonnées les » causes conservatrices de la génération, dont les Génies et les Dieux » sont surveillans. Il parle ensuite de plusieurs Divinités (2), telles que le Soleil, » Mercure, et d'autres, à qui on attribua » les deux sexes; et il ajoute, en parlant » de Rhea, toujours associée à Saturne » dans ses productions, que la même » Divinité est la terre, *mère* des effets » dont le ciel est le *père;* et qu'elle » est le sein qui reçoit l'énergie féconde » du Dieu qui engendre les siècles. Le » grand ouvrage de la génération s'o» père, dit-il, par l'action du soleil » premièrement, et secondairement par » celle de la lune, de manière que la » source primitive de cette énergie soit » dans le soleil, comme père et comme » chef des Dieux mâles, qui forment son

(1) Comm. in Timæ. p. 35.
(2) Ibid. l. 1, p. 13.

» cortège. » Proclus a transporté cette fiction sur le principe masculo féminin, jusques dans la métaphysique et dans le système des êtres intelligibles et intellectuels, et l'a appliquée à ce qu'on appeloit les divinités hypercosmiques(1). Mais on sent que c'est un abus, qu'ont fait les spiritualistes des dogmes de la physiologie sacrée. Proclus (2) dans le livre 2 suit l'action du principe mâle et du principe féminin dans toutes les parties et toutes les divisions de la Nature. Il attribue au principe mâle l'origine de la stabilité et de l'identité; et au principe femelle l'origine de la diversité et de la mobilité des êtres. L'Univers est absolument rempli de cette double espèce de causes. » A commencer par » le sommet des causes, dit Proclus, » le ciel est à la terre, dans les rapports » du mâle à l'égard de la femelle. C'est » le mouvement du ciel, qui par sa révo- » lution donne les raisons séminales » et les forces, dont la terre reçoit » en elle les émanations, qui la rendent » féconde, et lui font produire les ani- » maux et les plantes de toute espèce. » On sent bien que ce dogme, que met ici en avant Proclus, fait la base de toute l'Astrologie, et s'accorde avec les

(1) Ibid p. 15.
(2) Comm. in Tim. l. 2, p. 67.

principes de la science des Egyptiens et des Grecs sur le retour des mêmes effets, dont Synésius nous à parlé plus haut (1).

Proclus étend cette division du principe mâle et femelle aux parties du ciel, ou aux Dieux qui y résident. On sait en effet, que les anciens Astrologues établirent cette distinction dans les douze signes du Zodiaque, ainsi que dans les douze grands Dieux, qui y résidoient, dont six étoient mâles, et six autres femelles. On pensoit, que ces exades masculines et féminines étoient la source de toutes les varietés, qui se trouvent dans l'organisation des êtres, qui composent le grand Tout. C'est le sentiment de Proclus (2); c'étoit celui des Astrologues. Le monde, dit ailleurs Proclus, a deux extrémités; l'une est le ciel, et l'autre la terre; le premier tient la place du père, l'autre celle de mère; car elle l'est des productions, dont Uranus ou le ciel est père (3). » Tout peut-être rapporté à ces deux » causes; ce que le ciel comprend et » produit comme père, la terre le » contient comme mère; elle est par sa » nature dans ce rapport de mère avec » l'ordre des cieux. C'est sur ces deux

(1) Ci-dessus, p. 130.
(2) Procl. ibid. p. 67.
(3) Ibid. l. 5, p. 291. — 292.

» pivots, que roule le cercle des généra-
» tions et des phénomènes sublunaires,
» que régit le ciel par son action supé-
» rieure, comme père, et en modifiant
» la matière et les vapeurs que la terre,
» comme mère, lui fournit et soumet à
» son énergie demiourgique, qui imprime
» la forme (1) ; la terre reçoit dans son
» sein la force divine génératrice du ciel;
» et elle est comme le centre, vers lequel
» se dirige le bien, qu'il verse comme
» père dans la Nature ; elle partage ainsi
» sa puissance et son sceptre, et en
» quelque sorte sa paternité. Aussi
» Orphée a-t-il chanté la première
» royauté, celle du ciel et de la terre (2).
» C'est à son exemple qu'Hésiode, qu'a
» suivi Platon, a chanté Uranus et Ghê,
» ou le ciel et la terre, premiers rois de
» l'Univers. (3) Proclus ajoute ensuite,
» en parlant de l'union et du concours
» de ces deux causes, que leur action
» réciproque s'appeloit en langue théo-
» logique, mariage ; la terre étoit re-
» gardée, comme la première *mariée*,
» et son union au ciel, comme le pre-
» mier *mariage* ; aussi, dit-il, les loix
» Athéniennes vouloient, que les nou-
» veaux époux sacrifiassent d'abord au
» ciel et à la terre ; et dans les mystères

(1) Procl. ibid. l. 4, p. 280.
(2) Ibid. l. 5, p. 293.
(3) Ibid. p. 291.

» d'Eleusis, on invoquoit le ciel et la » terre, en les regardant et les apos- » trophant par des noms, qui carac- » térisoient le père et la mère de tous » les êtres produits; ces noms mysté- » rieux étoient *Uies* pour le ciel, et » *Tokuie* pour la terre (1).«

Nos explications vont bientôt justifier ce que dit ici Proclus des deux premiers époux, et des deux premiers rois, qui aient existé dans l'Univers, et que nous retrouverons à la tête de toutes les cosmogonies. En effet, si, comme nous le prétendons, les Théogonies et les Cosmogonies anciennes, qui composent ce qu'on appelle la mythologie, ne contiennent que le tableau allégorique de la Nature, de ses parties et de ses agens personnifiés et mis en action; si l'histoire de leurs phénomènes est renfermée dans les récits merveilleux, que les poètes, les théologiens et les prêtres anciens nous ont laissés, il s'ensuit, que nous devons retrouver Uranus et Ghê, ou le ciel et la terre à la tête de toutes les généalogies de l'histoire sacrée; qu'ils doivent être les premiers rois de tous les peuples, les chefs et les pères de tout ce qui est né ici-bas, puisque effectivement ils sont à la tête de toutes les causes. Si nous les y trouvons,

(1) Ibid. p. 293.

ce sera une preuve de la bonté de notre méthode; et le succès de cette première explication doit nous encourager à chercher aussi, dans les causes secondaires, l'histoire de leurs enfans; car elle porte le même caractère; et si l'histoire de la Nature a été écrite dans ce style, quand le ciel et la terre en ont été l'objet, il est fort vraisemblable qu'on n'en sera pas resté-là, et que le tableau des différentes parties, qui les composent, aura été peint des mêmes couleurs. Consultons donc les origines anciennes, que l'on nous a transmises, sous les noms soit de théogonie, soit de mythologie, soit d'histoire des premiers temps.

L'histoire des Phéniciens, attribuée à Sanchoniaton, place au rang des premiers princes de Phénicie, Uranus et Ghê, père et mère de Saturne; l'un donna son nom au ciel, et l'autre à la terre (1). Uranus s'unit à Ghê par les liens d'un mariage, dont il eut quatre enfans; il s'appeloit originairement Epigée, nom qui signifie supérieur à la terre. Tel est le ciel; ce fut lui que l'on appela ensuite Uranus, et de qui l'élément, qui est au-dessus de nous, dit l'écrivain Phénicien, prit le nom d'Uranus ou de ciel, à cause de son admirable beauté; il épousa sa sœur

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.

Ghê, ou terre, qui donna aussi son nom à la terre.

Je ne crois pas qu'on se persuade aisément, que les Phéniciens aient attendu le règne d'Uranus et de Ghê, pour nommer le ciel et la terre, ou que pour leur plaire ils aient changé le nom de leurs Dieux ; car on sait que le ciel, les astres et la terre étoient les seules divinités des Phéniciens, comme nous l'avons vu plus haut, dans un passage d'Eusèbe rapporté dans le premier livre de cet ouvrage (1). Il est plus simple d'y voir le récit allégorique des phénomènes naturels, d'autant plus que l'auteur termine sa narration en disant, que ce n'est qu'une suite d'allégories physico-cosmiques, ou qui roulent sur la physique et sur l'ordre du monde, et qu'on ne les a couvertes d'un voile aussi merveilleux, qu'afin d'inspirer plus de respect et d'admiration aux initiés, qu'on instruisoit dans la science de la Nature. Nous n'y verrons donc que cela, et notre méthode aura eu tout son succès. J'ajouterai, que parmi ces enfans, on en distingue plusieurs, qui tiennent au ciel et à son mouvement, tels que Chrône, Dieu du temps, Atlas, qui porte le monde, et engendre les Pléïades, les Dioscures ou les Gémeaux, Béthula ou

(1) Ch. 2,

la Vierge, Dagon ou le Poisson, Esculape ou le Serpentaire, &c. Il suffit ici d'indiquer ces rapports entre les êtres, qui figurent dans cette théogonie, et ceux qui sont au ciel parmi les enfans d'Uranus. Nous y reviendrons.

L'histoire de la génération des Dieux, ou leur généalogie donnée par Hésiode, chez les Grecs, place aussi le ciel et la terre, Uranus et Ghê, à la tête de la famille des Dieux, comme ils le sont à la tête de la série des causes physiques (1). L'un et l'autre sont censés avoir été unis par un mariage, d'où sont sortis tous les êtres, tant ceux qui brillent au ciel, que ceux qui restent sur la terre, ou ceux qui font partie de l'un et de l'autre. Le ciel, semé d'étoiles, enveloppe la terre et la couvre de toutes parts, et elle s'unit à lui par un hymen fécond, d'où naissent plusieurs divinités. Un de ces Dieux est Saturne, le plus rusé de ses enfans, quelle arme, comme dans l'histoire Phénicienne, du fer meurtrier, qui ravit à Uranus les principes de fécondité, pour les faire tomber sur la terre et dans les eaux, et y faire naître la Déesse de la génération. Il est aisé d'apercevoir le but allégorique de ce récit, d'après ce que nous avons dit sur la cause active et passive de la Nature, qui s'u-

(1) Hesiod. Theog. v. 125, - 133, - 195, &c.

nissent avec la marche du temps pour engendrer tous les êtres.

C'est donc avec raison (1), que Chrysippe et Zénon prétendoient rapporter aux agens de la Nature et au jeu des causes physiques toute la théogonie d'Hésiode et celle d'Orphée. Ce dernier, en effet, suppose aussi que le ciel épouse la terre, et qu'ils deviennent père et mère de plusieurs enfans, si on en croit Athénagore (2). Orphée faisoit la divinité, ou le grand Tout, mâle et femelle, attendu qu'il n'auroit pu rien produire, s'il n'eût réuni en lui la force productive des deux sexes; il appelle le ciel *Pangenêtor*, le père de toutes choses, le plus ancien des êtres, le commencement et la fin de tout, celui qui renferme en soi la force incorruptible et infatigable de la nécessité. Il avoit écrit un livre ou poème sur la génération des êtres, par l'action des cieux et du zodiaque, ou un livre (3) Génethliaque, intitulé : (Δωδεκαέτηρις) Dodécaeteride, ce qui prouve assez la liaison de la théologie ancienne à la science des astres. Les Egyptiens avoient été les maîtres d'Orphée; et le code de leur science religieuse étoit renfermé

(1) Schol. in l. 3. Argon. Apoll. Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 15.
(2) Athen. Legat. pro Christ. p. 73.
(3) Salmas. Ann. Clim. p. 461.

dans

dans les livres de leurs Mercures (1), qui contenoient le tableau hiérarchique des puissances célestes et les principes de leur Astrologie et de leur théologie ; on les appeloit les *Génèses*, ou livres Géniques de Mercure. Orphée avoit aussi écrit un livre, appelé le Testament, où il parloit des trois cent soixante Dieux, ou d'un ordre de génies en nombre égal à celui des dégrés du cercle du zodiaque et des jours de l'année, sans épagomênes ; c'est St. Justin qui nous l'apprend (2). Hésiode avoit aussi écrit sur les étoiles.

Apollodore commence ainsi sa bibliothèque des Dieux, ou sa théogonie (3) : » Au commencement, Uranus, ou le *ciel*, fut le seigneur de tout le monde ; il prit pour femme Ghê, ou la *terre*, et en eut plusieurs enfans «.

Proclus, parlant du cycle épique (4), qui n'est autre chose que la collection des poésies cosmogoniques, qui avoient pour objet le ciel et les cycles, ou les révolutions du temps, le fait commencer au mariage, ou à l'union mythologique d'Uranus et de Ghê.

Les Atlantes (5) reconnoissoient pour

(1) Ibid. Salmas .606.
(2) Justin. de Monarch. p. 104.
(3) Apollod. l. 1.
(4) Apud Phot. Bibl. p. 982. Codex. 239.
(5) Diod. Sic. l. 3, c. 56 & 57, p. 224.

leur premier roi *Uranus*, à qui ils donnoient pour épouse la terre, qu'ils appeloient *Thitéa*, la nourricière. Il eut de son mariage avec elle un grand nombre d'enfans; on en comptoit quarante-cinq, nombre égal à celui des dégrés de la partie supérieure du ciel, lorsqu'on distingue en partie supérieure et inférieure le ciel, qui s'étend au-dessus de la terre, depuis l'horizon jusqu'au zénith, ou lorsqu'on partage en deux également le ciel visible, par un cercle parallèle à l'horizon. Les petits-enfans, qui naissent de ce mariage, sont le prince Soleil et la princeſſe Lune sa sœur, qui, dans la suite, furent placés dans les deux grands astres, qui éclairent le Monde. De la même famille naissent Hespérus, ou l'étoile du berger; les Atlantides, ou les Pléïades; Atlas, qui porte le ciel, est leur père. Le caractère allégorique de cette prétendue histoire des anciens rois de l'Atlantide perce de toutes parts dans le récit de Diodore, qui nous a conservé les débris de cette Cosmogonie, qu'il appelle l'ancienne histoire des Atlantes. Mais nous n'y verrons, que l'histoire du ciel, conservée par les peuples qui habitoient la partie la plus occidentale de l'Afrique, à l'endroit où la méditerranée communique à l'océan, comme nous n'avons vu également, qu'une

semblable histoire, dans celle des Phéniciens, qui habitoient le bord oriental de la même mer, et qui faisoient des voyages continuellement le long des côtes de cette même mer, jusqu'aux pays voisins du mont Atlas; d'ailleurs, ces deux histoires cosmogoniques ont entre elles beaucoup de traits de ressemblance. Nous les mettrons donc dans la même classe; peut-être même ont-elles une commune origine, comme elles ont certainement le même objet, c'est-à-dire, la Nature et ses causes.

La théogonie des Crétois (1) donne aussi à Uranus pour femme la princesse Ghê, et pour fils, le Dieu du temps, ou Saturne.

L'histoire anonyme attribuée à Bérose, et qui contient les principes cosmogoniques des Arméniens, sur la nature des causes premières, suppose un premier Dieu, ou un premier chef des grands et des petits Dieux, qu'il appelle Noah, le ciel (2) et la semence du monde; il lui donne pour femme Aretia, ou la terre, dans le sein de laquelle le ciel verse sa semence et d'où nous voyons tout éclore.

Euhemère, dans le récit qu'il fait de ses voyages dans l'île de Panchaie (3),

(1) Diod. l. 5, c. 56, p. 382.
(2) Beros. l. 3.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 2, c. 1.

au midi de l'Arabie, suppose qu'on y honoroit Uranus, ou le ciel, premier Roi du pays. On lui donnoit pour femme Estia, ou Vesta, la même que tous les anciens disent représenter la terre. De cette union étoit né Saturne, ou le Dieu du temps, Jupiter, &c. dont les noms sont les mêmes, que ceux que portent les deux planètes, que le ciel ou Uranus comprend ou enferme dans sa révolution, et qui se trouvent placées immédiatement au-dessous de lui. On montroit une haute montagne dans ce pays, sur laquelle le Prince Uranus alloit observer les astres (1). Les Atlantes en disoient autant d'Hesperus et d'Atlas, ou de la haute montagne, qui est à l'autre extrémité de l'Afrique, opposée à la Panchaïe d'Euhemère.

Par-tout l'être allégorique, qui représentoit le ciel, ou quelque agent de son mouvement, étoit censé avoir inventé l'Astronomie. Euhemère ajoute, qu'on voyoit dans un temple de l'île de Panchaïe une colonne, où étoient gravées en caractères sacrés les histoires d'Uranus, de Jupiter, d'Apollon et de Diane, écrites par Mercure, c'est-à-dire, par le fameux Thaut, qui, suivant Sanchoniaton, grava l'histoire et les portraits des Dieux de Phénicie. On remarquera,

(1) Diod. Sic. l. 5, c. 44.

que les Phéniciens étoient (1) originairement partis de ces pays, pour s'établir sur la Méditerranée ; ce qui rapprocheroit ces cosmogonies l'une de l'autre, si le récit d'Euhemère peut être regardé comme exact et véritable.

Il paroît certain, si nous en croyons Simplicius, que la plûpart des peuples ne faisoient point remonter leurs origines au-delà du mariage d'Uranus et de Ghê (2), les deux premiers principes, dit-il, sacrés et incorruptibles.

Chérémon en dit autant des Egyptiens, qu'ils ne remontoient pas au-delà du monde visible dans la recherche des causes. Aussi Vulcain, ou le principe du feu et le soleil sont-ils placés à la tête de leur généalogie des Dieux et des Rois. Les Chinois révèrent le soleil et la terre, comme leurs plus grandes divinités.

On trouve dans les livres des Perses des prières adressées à la terre, dans lesquelles on lui donne le titre de femelle, qui porte un homme.

On trouve ailleurs, dans un autre livre sacré de ces peuples, un passage, où il est dit que le ciel est le mâle, et la terre la femelle. C'est cette idée théologique, qui a été exprimée par le

(1) Ibid. c. 46.
(2) Simplic. de Cœlo. l. 2.

Lingam, dont nous avons parlé plus haut.

Diodore-de-Sicile, sur la foi d'un ancien voyageur, nous parle de deux îles de l'Océan méridional, dont les habitans reconnoissoient le ciel pour leur première divinité. Il l'étoit aussi des Perses, qui, suivant Hérodote (1), l'appeloient Jupiter. Les Scythes donnoient à ce Jupiter la terre pour femme. Elle étoit aussi la grande divinité des Germains, qui l'honoroient sous le nom de *Herta* (2).

Chez les Celtes, le culte du ciel n'étoit pas séparé de celui de la terre, nous dit Peloutier (3), et ces peuples disoient, que l'une auroit été stérile sans l'autre, et que leur mariage avoit produit l'Univers.

Les Scandinaves reconnoissent pour premier Roi, Bur, ou le ciel, et ils donnent à Furtur son fils la terre pour femme. Olaüs Rudbek (4) ajoute, que leurs ancêtres étoient persuadés, que le ciel se mariant avec la terre, et unissant ses forces avec celles de son épouse, avoit produit les animaux et les plantes.

C'est ce mariage du ciel et de la terre,

(1) Herod. in Clio, c. 131. Melpomène, c. 54.
(2) Tacit. de Morib. Ger. c. 40.
(3) Pelout. Hist. des Celt. t. 5, p. 189.
(4) Atlant. Olaüs Rudbek, t. 1, p. 689. - 694. — 701.

qui donna naissance aux Azes, ou aux Génies fameux dans la théologie du Nord. La théologie des Phrygiens et des Lydiens faisoit naître les Asii du mariage du Dieu suprême avec la terre. Aussi les Phrygiens attribuoient-ils à la terre la suprématie sur les autres élémens, et la faisoient-ils la mère de tout, si on en croit Firmicus. Cybèle étoit leur grande divinité. Les Turcs la chantoient dans leurs hymnes.

Les Rois de la Chine se disent fils du *Tien*, ou du ciel, comme ceux du Pérou s'honorent d'être les enfans du soleil, et les Grecs de descendre d'Hercule. Les Iroquois adorent le ciel, sous le nom de Garounia; les Hurons sous celui de Sorouhiata. Ils le reconnoissent les uns et les autres pour le grand Génie, le bon Manit, le maître de la vie et l'Être-suprême.

C'est cette union sacrée du ciel avec la terre, dont les effets sur-tout se manifestent au printemps, qui a été chantée dans ces beaux vers de Virgile si connus : » La terre, dit ce Poète, s'entr'ouvre » au printemps, pour demander au ciel » les germes de la fécondité. Alors l'E- » ther, ce Dieu puissant, descend au » sein de son épouse, joyeuse de sa pré- » sence, au moment où il fait couler » les germes de la fertilisation dans les » pluies, qui l'arrosent. L'union de leurs

» deux immenses corps (1) donne la » vie et la nourriture à tous les êtres, » qu'ils font éclore ».

Virgile, comme on voit, donne le nom de père tout-puissant au ciel, ou à l'Ether, à cette substance active et lumineuse, dont les émanations sont dans les astres, et dont le foyer principal est dans le soleil, et celui d'épouse du ciel, de mère de tous les êtres produits, à la terre; et il attribue à leur action mutuelle l'organisation de la matière, qui compose la substance de tous les corps, que le printemps va faire naître. On voit, qu'ici la poésie parle le même langage que la philosophie, dans ses chants sur la Nature et sur les causes des choses, dont la connoissance, dit le même Poète (2), fait le bonheur de celui qui peut l'acquérir.

Columelle (3), dans son traité d'Agriculture, a aussi chanté les amours de la Nature, et son mariage avec le ciel, qui se consomme tous les ans au printemps. Il nous peint l'esprit de vie, ou l'ame, qui anime le monde, pressée des aiguillons de l'amour, et brûlante de tous les feux de Vénus, s'unissant à la Nature et à elle-même, puisqu'elle en fait partie, et remplissant son propre

(1) Georg. l. 2, v. 324.
(2) Virgil. Ibid. v. 490.
(3) Columelle, p. 10.

sein de nouvelles productions. C'est cette union de l'Univers avec lui-même, cette action mutuelle de ses deux sexes, qu'il appelle les grands secrets de la Nature, ses orgies sacrées, et les mystères de l'union du ciel avec la terre, dont les initiations aux mystères d'Atis et de Cybèle, ainsi que ceux de Bacchus, retraçoient l'image. Ceci s'accorde bien avec ce que dit Sanchoniaton, en terminant le récit mythologique des aventures d'Uranus et de Ghê, et de leurs enfans (1), « que c'étoit-là les leçons, » que l'on donnoit aux initiés dans les » orgies, et que l'on voiloit sous la bro- » derie du merveilleux ».

Cette vérité reçoit un nouveau degré de confirmation, par le témoignage de Varron (2), qui nous dit formellement, que les grandes divinités adorées à Samothrace, dans les mystères fameux de cette île, étoient le ciel et la terre, considérés comme causes premières, ou premiers Dieux, et comme agens mâle et femelle, qui conservent entre eux les rapports, que l'ame et le principe du mouvement ont avec le corps, ou avec la matière, qui les reçoit. « Ce » sont-là les grands Dieux, les Dieux » puissans, dit Varron, que l'on révère » dans les mystères de Samothrace ».

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 10.
(2) Varro. de Ling. Lat. l. 4, §. 10.

S. Augustin, en parlant des statues, qui représentoient ces deux grandes divinités, ou le ciel et la terre (1), dit, qu'on représentoit dans le ciel, l'être qui fait tout, et dans la terre, l'être de qui tout est fait. Ce qui rentre dans notre théorie sur la cause active et sur la cause passive, dont on a cherché par-tout à retracer la peinture, par le Phallus et le Ctéïs, et par le Lingam, figures mystérieuses de cette double cause, comme nous l'avons dit. On remarquera que S. Augustin ajoute, que c'est d'après les mystères des anciens, qu'il a jugé de l'objet symbolique de ces statues, qu'il dit représenter le ciel et la terre. Nous aurons occasion de donner un plus grand développement à cette théorie, dans l'ouvrage que nous annonçons ici sur les mystères, et qui fera partie de celui-ci.

On voit donc par tout ce que nous venons de dire, que les anciens, dans leurs initiations, dans leurs statues, et dans les symboles religieux de leur culte, dans leurs poésies et leurs chants sur la Nature, dans leurs cosmogonies et leurs fables sacrées, se sont principalement occupés d'exprimer la même idée philosophique, qu'avoit fait naître en eux le spectacle de l'Univers, et celui

(1) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 28.

du jeu des causes physiques ; que c'étoit-là l'objet de leur théologie. Car leurs Théologiens, observe avec raison Isidore (1), étoient les mêmes que leurs Physiciens, et on ne les appela Théologiens, que parce qu'ils considéroient la Nature sous ses rapports de divinité. Je pourrois en dire autant des premiers Poètes et des plus anciens Philosophes ; car, dans ces temps éloignés, tout se confondoit ensemble, poésie, philosophie, théologie, oracles, &c. Les prêtres étoient tout, ils étoient les dépositaires de toutes les connoissances naturelles, les peintres et les chantres de la Nature. Pour donner plus de dignité à leurs leçons, ils prirent le style mesuré de la poésie ; le nombre et l'harmonie du vers retraça la marche régulière des corps célestes, et leurs retours périodiques. Les accords de la musique imitèrent l'harmonie universelle. Ils se saisirent des grandes figures, tracèrent de grandes images, pour s'élever en quelque sorte à la hauteur de leur sujet. En chantant les Dieux, ils voulurent paroître inspirés par eux, et remplis d'une sorte d'enthousiasme, qui les tiroit de l'état naturel et du rang de l'homme ordinaire.

Ils eurent recours au merveilleux de la fiction, pour piquer la curiosité de

(1) Isid. Orig. l. 8, c. 6.

l'homme presque toujours ami des récits surprenans, et pour l'étonner par des prodiges, afin de subjuguer son admiration et son respect pour leurs leçons. Ils couvrirent le corps sacré de la Nature du voile de l'allégorie, qui la cachoit au profane, et ne la laissoit apercevoir qu'au sage, qui l'avoit cru digne de faire l'objet de ses recherches et de son étude. Elle ne se montroit qu'à ceux qui l'aimoient véritablement, et repoussoit loin d'elle la coupable indifférence, qu'elle livroit aux erreurs et aux préjugés de l'ignorance. Elle ne se présentoit à ceux-ci, que sous des dehors monstrueux et sous des formes bizarres, plus propres à effrayer qu'à plaire. Le plaisir étoit réservé tout entier à ceux qui cherchoient à la deviner, et qui, par des efforts soutenus, montroient qu'ils étoient dignes d'être admis dans son sanctuaire.

« Les sages de la Grèce, dit Pausanias, » ne s'exprimoient autrefois que d'une » manière énigmatique, et jamais d'une » manière directe et naturelle (1) ».

Pausanias fait cette remarque à l'occasion des aventures monstrueuses de Saturne et de Rhée, où l'on voit un père dévorer ses enfans, et une mère lui donner une pierre et un cheval à dévorer pour le tromper, et pour sauver

(1) Paus. Arcad. p. 242.

Neptune et Jupiter. Pausanias s'excuse d'être obligé de rapporter ces faits, et d'autres semblables, en disant que les Arcadiens, les peuples les plus anciens de la Grèce, lui avoient appris, que c'étoit sous cette forme bizarre que les anciens Philosophes instruisoient les hommes, et que ces récits merveilleux cachoient l'ancienne sagesse des Grecs. Nous sommes entièrement de cet avis, et nous croyons, qu'on doit appeler la mythologie, comme l'a fait le fameux chancelier Bâcon, *Wisdom of the anciens*, la sagesse de l'antiquité. L'explication que nous venons de donner du mariage d'Uranus et de Ghê, premiers Dieux de toutes les mythologies, premiers Rois de toutes les anciennes histoires, parce qu'ils sont les deux premières causes de la Nature, dont le concours produit tout, nous paroît justifier cette dénomination, et prouver que la mythologie ne contient, que les dogmes de la philosophie ancienne sur les causes, et qu'un tableau des agens et des phénomènes de la Nature ; en un mot, qu'elle est une véritable physiologie écrite en style poético-allégorique.

Saluste le philosophe expose les raisons, qui ont engagé les anciens Physiologues à emprunter ce langage figuré et ce style énigmatique (1). « C'est, dit-il,

(1) Salust. c. 3.

» premièrement, parce que la Nature
» doit être chantée dans un langage, qui
» imite le secret de sa marche et de
» ses opérations. Le monde lui-même
» est pour nous une espèce d'énigme.
» On ne voit que des corps mis en
» mouvement ; mais la force et les
» ressorts qui les meuvent sont cachés.
» En second lieu, ce style bizarre pique
» la curiosité du sage, qui est averti
» par l'absurdité apparente de ces ré-
» cits, que la chose ne doit point être
» prise à la lettre ; mais qu'il y a quelque
» vérité et des idées sages cachées sous
» ce voile mystérieux. Eh ! pourquoi
» ces mutilations, ces meurtres, ces
» adultères et ces vols, que la fable
» impute aux Dieux ? N'est-ce pas évi-
» demment afin que l'esprit du lecteur
» soit averti par cette absurdité même,
» que ces récits ne sont qu'une enve-
» loppe et un voile, et que la vérité
» qu'ils couvrent est un secret ? Le but
» qu'on s'est proposé a été d'exercer
» l'esprit de celui qui étudie ces allé-
» gories, et qui veut en pénétrer les
» sens. Les Poètes inspirés par la divi-
» nité, les Philosophes les plus sages,
» tous les Théologiens, les Chefs des
» initiations et des mystères, les Dieux
» eux-mêmes en rendant des oracles,
» tous ont emprunté le langage figuré
» de l'allégorie ».

L'Empereur Julien donne à-peu-près les mêmes raisons, que Saluste, de l'usage que firent les anciens Philosophes du style figuré et du merveilleux, pour cacher les mystères de leur sagesse. A ces motifs s'en joint encore un autre, que donnent les anciens, celui de rendre la Nature et la science sacrée plus respectables, et un autre peut-être, qu'ils ne donnent pas, celui de se faire plus considérer eux-mêmes, et d'en imposer aux peuples par l'appareil d'une science, dont l'accès n'étoit pas facile à tous.

« Les Egyptiens avoient préféré cette » forme d'enseignement, dit Proclus (1), » et ils ne parloient, que par énigmes » mythologiques, des grands secrets de » la Nature ». Les Gymnosophistes de l'Inde, et les Druïdes de la Gaule prêtoient à la science le même langage énigmatique, au rapport de Diogènes-Laërce (2). On a vu dans Sanchoniaton, que c'étoit aussi dans ce style, qu'écrivoient les Hiérophantes de Phénicie.

Nous conclurons donc, que la mythologie n'est point l'histoire des hommes, et ne contient point les plus anciennes annales du genre-humain défigurées par la main du temps, mais bien l'histoire de la Nature et des causes écrite

(1) Procl. in Tim. p. 40.
(2) Laert. prœm. p. 4.

en style allégorique, conformément au génie et au goût des anciens Philosophes, et sur-tout des Orientaux. En conséquence, nous retrancherons Uranus et Ghê du nombre des premiers Rois, et l'époque de leur règne des fastes de la chronologie. Le sort des pères décidera de celui de leurs enfans, de leurs petits enfans et de leurs neveux. L'un suit nécessairement de l'autre. La route est ouverte, suivons-là. Le caractère de la mythologie est connu et bien prononcé.

CHAPITRE IV.

Subdivision de la Cause Active, ou d'Uranus.

Le principe actif de la Nature, ou le ciel, père de toutes choses, n'étoit pas un être simple, mais un être composé de l'assemblage de plusieurs parties, qui formoient son corps divin (*nn*). C'étoit un Dieu composé de plusieurs Dieux, suivant la doctrine des Egyptiens, et suivant Orphée, qui emprunta d'eux ses dogmes théologiques. Car, ajoute Eusèbe (1), les parties du monde

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 9.

furent

furent réputées autant de Dieux, qui partageoient sa divinité. Or, par monde, on entendoit quelquefois l'universalité de tous les êtres, le Grand tout, Dieu unique formé par la réunion de tous les êtres éternels ; quelquefois aussi le ciel, où brille sur-tout l'ordre et l'harmonie.

Ocellus de Lucanie lui-même a donné à la cause active toute l'épaisseur (1), qui se trouve comprise entre la surface extérieure de l'Ether, ou du ciel des fixes, et la région, dans laquelle est placée la lune, laquelle trace la ligne de démarcation, qui sépare la cause active de la cause passive, l'immortel du mortel, l'être immuable de l'être changeant, les corps qui gouvernent de ceux qui sont gouvernés. C'est dans cette région supérieure à la lune, qu'Aristote, comme nous l'avons vu, plaçoit les corps les plus parfaits ; le soleil, la lune et les astres, ces astres divins, qui peuplent le brillant Olympe (2) ; ce ciel, qui est l'habitation des Dieux, et qu'Homère appelle la demeure paisible des immortels. C'est donc aussi là, et non ailleurs, qu'il nous faut chercher les enfans d'Uranus, qui, partageant la nature active de leur père, ont dû être

(1) Ocell. c. 2, §. 2, 16, 18. — C. 3, §. 7.
(2) Arist. de Cœl. c. 2, §. 2. — C. 6, §. 18.

associés à sa divinité. Ecoutons Aristote, analysant les parties de l'Ether, de cet élément divin et incorruptible, comme l'appelle ce philosophe (1). « Parmi les astres, qui sont composés de » cette substance, et qui sont contenus » dans le ciel, les uns sont fixes, tournant avec le ciel, et conservant tou» jours entre eux les mêmes rapports. » Au milieu d'eux est le cercle, appelé » *Zoophore* (le Zodiaque), qui s'étend » obliquement d'un tropique à l'autre, » et se divise en douze parties, qui sont » les douze signes. Les autres sont er» rans, et ne se meuvent, ni avec la » même vîtesse que les fixes, ni avec » la même vîtesse entre eux, mais tous » dans des cercles différens plus près, ou » plus éloignés de la terre les uns que » les autres. Quoique tous les astres fixes » se meuvent sous la même surface du » ciel, on ne sauroit en déterminer le » nombre. Quant aux astres errans, il » y en a sept, qui se meuvent chacun » dans autant de cercles concentriques ; » de manière que le cercle d'au-dessous » est plus petit, que celui qui est au» dessus, et que les sept, renfermés les » uns dans les autres, sont tous con» tenus dans la sphère des fixes. Au» dessous des fixes immédiatement est

(1) Ibid. c. 2, §. 4, 5, &c.

» le cercle de *Phenon*, ou de Saturne ;
» ensuite vient celui de Phaéton, ou de
» Jupiter ; puis celui de Pyroïs, de Mars
» ou d'Hercule. Après eux vient l'étin-
» celant Stilbon, consacré à Mercure
» et à Apollon ; et la lumineuse étoile
» Phosphore, Lucifer, l'astre de Vénus
» ou de Junon ; ensuite le soleil, et
» enfin la lune. L'Ether enveloppe tous
» ces corps divins, et comprend en soi
» l'ordre de leurs mouvemens. En de-çà
» de cette Nature éthérée et divine, est
» placée la Nature passive et mortelle ».

Pour peu qu'on veuille faire attention à cette nomenclature des êtres divins, formés de la pure substance d'Uranus, on verra que le ciel physique comprend, comme parties, des êtres caractérisés par les mêmes noms, que ceux que portent les descendans d'Uranus, ou les enfans du ciel mythologique ; ce qui rend déja vraisemblable l'opinion où nous sommes, que ce sont les mêmes êtres personnifiés dans les anciennes allégories : car on peut justement soupçonner, que le voile qui a été jeté sur le père et sur la mère, aura été étendu aussi sur les enfans. Or, le père et la mère, comme nous l'avons fait voir, ou Uranus et Ghê, ne sont que des êtres physiques, et que les deux premières causes de la Nature déifiées : pourquoi leurs parties et les causes secondaires

ne seroient-elles pas renfermées dans cette série de Dieux, qu'on appelle leurs enfans ? Cette conséquence va acquérir un nouveau degré de vraisemblance, par l'examen de la filiation de ces Dieux et de leurs caractères.

Le premier des astres, que l'on rencontre en descendant du ciel des fixes, ou d'Uranus vers la terre, c'est l'astre appelé Saturne. Le premier descendant d'Uranus porte aussi le même nom. Cet astre, lent dans sa marche, engendre les périodes les plus longues, et mesure la plus grande durée du temps, celle qui voit naître et périr plus d'êtres. Saturne, fils d'Uranus, préside au temps, en prend le nom, détruit tout, comme le temps, et s'envole avec ses ailes ; mais son vol n'est pas rapide ; sa marche, comme sa figure, est celle d'un vieillard. N'est-il pas naturel de croire, que les anciens, qui avoient attribué à chaque astre son domaine et sa fonction dans la Nature, auront donné à la planète de Saturne l'intendance des mouvemens célestes, qui règlent la durée des années et des siècles, et que le temps aura été son domaine. Le temps lui-même est la première production du ciel, qui l'engendre par son mouvement, comme on peut le voir dans le Timé. Le temps ainsi engendré, fut l'image mobile de

l'éternité, suivant Platon (1), et la marche mesurée du ciel devint le temps. Qui devoit être chargé de le distribuer, sinon celui qui en avoit la plus grande mesure, et dont la période comprenoit près de deux fois la somme de toutes les autres ? Cette planète étoit celle que nous appelons Saturne, placée dans la sphère la plus voisine du ciel des fixes, ou d'Uranus son père. En suivant le génie allégorique des siècles anciens, dont nous avons trouvé une preuve bien complète dans l'histoire d'Uranus, cette conjecture sur le fils premier né n'a rien que de très-vraisemblable. Son caractère mythologique, comme celui des autres enfans du ciel, nous paroît être pris dans les mêmes sources, que son caractère Astrologique, dans sa position, sa marche ou sa couleur. Ainsi, les Astrologues (2) disoient, que la planète de Saturne étoit froide (*oo*) ; qu'elle refroidissoit, et qu'elle desséchoit, à cause, « dit Ptolemée, de » son grand éloignement de la chaleur » du soleil, et des vapeurs humides, » qui s'exhalent de la terre ».

Les Astrologues ont dressé des tables, qui contiennent les qualités de chaque planète, qu'il sera à propos de consulter,

(1) Diog. Laert. l. 3, p. 230. Vit. Plat.
(2) Ptolem. Tetrab. l. 1, c. 14.

pour les comparer avec le caractère des divinités, qui portent ces noms. En suivant ces raisons d'analogie, on aperçoit tout de suite, pourquoi la planète de Mars, qui est d'un rouge presque couleur de sang, a été réputée sinistre et de dangereuse influence par les Astrologues, et pourquoi le Dieu Mars a eu sous son domaine la guerre sanglante et les combats meurtriers. Si sa couleur lui a fait assigner la fonction cruelle de verser le sang, son voisinage du soleil, dont il reçoit de si près la chaleur, le remplit de l'ardeur bouillante, qu'allume la colère, et qui provoque les combats et le carnage. « La planète de » Mars (1) dessèche, et sa qualité na- » turelle est brûlante, dit Ptolemée; » sa chaleur dévore, comme celle du » feu, et il est l'astre le plus voisin du » soleil ».

Cette origine des caractères et des fonctions différentes des Dieux, tirée de leurs qualités astrologiques, ou de celles de planètes, dont ils portent les noms, n'a point échappé à Porphyre (2), qui donne à-peu-près les mêmes raisons que nous. « Les anciens, dit ce » philosophe, voyant dans la planète de » Saturne une marche lente et tardive,

(1) Ptol. Ibid.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 11, p. 114.

» et lui ayant attribué les qualités froi-
» des, crurent devoir lui consacrer la
» marche lente des siècles et la dispen-
» sation du temps, et le représentèrent
» blanchi par la vieillesse. Quant à Mars,
» à qui ils donnoient les qualités ignées
» et brûlantes, ils le crurent fait pour
» provoquer les guerres, et pour ré-
» pandre le sang ».

Avec un peu d'attention, on remarquera, que la planète de Mars n'étoit pas supposée avoir ces qualités, parce que le Dieu Mars, à qui étoit consacrée la planète, les avoit, mais qu'elles sont tirées par les Astrologues, soit de sa proximité du soleil, soit de sa couleur, en sorte que ce n'est pas le Dieu, qui prête son caractère à la planète, mais la planète au Dieu; c'est-à-dire, que personnifiée et déifiée elle retient ses qualités planétaires, qui forment l'apanage du Dieu, à qui on la suppose consacrée, et qui n'est qu'elle-même, sous un autre point de vue. Cette remarque est importante pour prouver, que c'est la planète qui est le Dieu connu sous le nom qu'elle porte; par exemple, que Mars, Dieu de la guerre chez les anciens, ne fut autre chose primitivement, que la planète rouge, qui, dans le partage des fonctions administratives du monde entre les planètes et les fixes, autrement entre les Dieux,

avoit eu pour apanage le sang, le carnage et les combats.

Pareillement la Déesse Vénus, la fameuse *Astarté* des Phéniciens, ne fut point distincte originairement de la belle planète de ce nom, qui paroît tantôt précéder le lever du soleil, et tantôt suivre son coucher. Cette planète surpasse toutes les autres étoiles en éclat et en beauté. Sa lumière est si forte, que souvent elle projète des ombres, comme l'a très-bien remarqué Pline (1). Aussi rivalise-t-elle avec le soleil et avec la lune, dont elle prit les épithètes de Lucifer et de Vesper, et on la décora des noms les plus pompeux, continue toujours Pline. Un de ces noms est celui de *Très-Belle*, ou *Callisté*, que lui mérita sa beauté et son brillant éclat. Elle tenoit à cet égard l'empire du ciel étoilé, et aucune étoile, soit fixe, soit errante, ne pouvoit lui disputer la palme. Elle eut donc dans son domaine toute la beauté des êtres, en qui on remarque cette qualité. Elle étoit la plus belle des divinités-étoiles; et comme c'est un des effets de la beauté de faire naître le *désir* et l'*amour*, ces deux effets prirent dans l'allégorie le nom des deux enfans de Vénus, Pothos et Eros, *Cupido & Amor*, que

(1) Plin. Hist. Nat. 2, c. l. 8.

la théologie Phénicienne donne pour enfans à cette Déesse. Par une conséquence toute naturelle de cette fiction, l'amour suivant l'impression du désir s'attache à la beauté, et leur union donne naissance à tous les êtres. C'est ainsi qu'Hésiode (1) peint l'Amour, qui s'unit au cahos, et organise la Nature entière. Voilà donc Vénus devenue *mère de la Génération* par le secours de l'Amour. C'est alors qu'elle peut adresser à son fils ce beau vers, que Virgile lui met dans la bouche (2) : « O mon fils ! toi qui fais seul ma force » et toute ma puissance ! » Ajoutons à cela, que les anciens ayant remarqué, qu'elle ne paroissoit jamais que vers le crépuscule, soit le matin, soit le soir, ils attribuèrent à son influence cette rosée féconde, qui nourrit les plantes, les arbres et les fruits. Cette remarque est de Pline, qui assure que cette rosée est un stimulant de génération même pour les animaux. Ptolémée (3) prétend, qu'elle contient autant du principe humide générateur, que la lune elle-même, et qu'elle attire autant vers elle les vapeurs, qui s'exhalent de la terre. Ces préjugés astrologiques, joints aux idées d'éclat et de beauté, que fait naître

(1) Theog. v. 120.
(2) Virgil. Æneid. l. 1, p. 668.
(3) Ptolem. Tetrab. l. 1, c. 4.

Vénus, ont été plus que suffisans, pour lui donner, dans l'administration du monde, la beauté et la génération en apanage.

Appliquons la même règle à l'examen du caractère et des attributs de Mercure (1). Cette planète, très-voisine du soleil, et même la plus voisine de cet astre, dont Mercure est le compagnon fidèle et inséparable, se meut avec une extrême vîtesse (*pp*). Ces deux circonstances ont fait naître deux idées sur Mercure. La vîtesse et la légéreté, et en général le mouvement, furent mis dans son domaine et dans sa dépendance. On lui donna en conséquence des ailes et des talonnières. Il fut le messager des Dieux. Les mouvemens célestes furent sous son inspection, et il en modéroit les différens degrés de vîtesse. Il fut donc censé être l'inventeur de l'Astronomie. On lui mit en main une verge, autour de laquelle s'entrelaçoient les deux grandes routes obliques du mouvement des astres, l'écliptique et l'équateur (2), qui s'unissent et s'écartent deux fois entre eux. Les serpens, par lesquels on figuroit le mouvement oblique (3) des astres, se croisèrent donc autour de la baguette

(1) Plin. Ibid. l. 2, c. 8.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 19.
(3) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 556.

de Mercure, et formèrent son caducée surmonté d'ailes, emblême naturel du mouvement des cieux. Macrobe (1) a très-bien aperçu cette origine du caducée, avec cette différence, que c'est par l'orbite de la lune qu'il fait croiser l'écliptique ou la route du soleil, et non pas par l'équateur.

Quant à la proximité où est Mercure du soleil, auxcôtés duquel il paroît constamment attaché, elle donna lieu de le comparer au chien, gardien fidèle de son maître. Alors on le peignit en Egypte avec une tête de chien, et on l'appela *Chien*, nom, dit Plutarque (2), qui n'exprime que l'idée de fidélité et d'assiduité vigilante dans Mercure. Il gardoit le soleil, appelé Osiris chez les Egyptiens (3) : on en fit le gardien d'Osiris. Diodore et Plutarque nous disent, que les deux grands Dieux de l'Egypte, Osiris et Isis, prirent pour garde du corps et pour compagnon Mercure-Anubis (4), qui remplissoit près d'eux la fonction de gardien, que le chien remplit près de l'homme. On sent que, si quelque chose a pu faire naître cette idée sur Mercure, c'est d'être vu toujours à côté du soleil,

(1) Sat. l. 1, c. 19.
(2) De Isid. p. 355.
(3) Proclus, de Politic. Plat. p. 417.
(4) Diod. et Plut. de Isid. p. 356.

tantôt devant, tantôt derrière, sans jamais le quitter. Il étoit tout simplement le chien du soleil, et cette comparaison ne révoltoit pas, dans ces siècles de mœurs simples, où on voit le roi Evandre et Ulysse avec leur chien.

D'autres cependant firent une comparaison plus noble, et ils attribuèrent à Mercure la fonction de secrétaire et d'homme de confiance du soleil (*qq*), qui paroissoit toujours aux côtés du roi de l'Univers. Ainsi on voit le roi des Etrusques, Porsenna (1), ayant à ses côtés son secrétaire, lorsqu'il donne ses ordres dans son camp, au moment où Mutius-Scévola veut l'assassiner. Le secrétaire étoit l'homme inséparable du roi, l'organe de ses volontés, et le dépositaire de ses secrets. C'est sous ce point de vue, que Mercure a été envisagé chez les Phéniciens, qui en ont fait le secrétaire du Dieu du temps.

Dès-lors, l'invention de l'écriture (2) et des lettres lui fut attribuée (*rr*). Il avoit dicté des loix à l'Egypte, où commandoit Osiris. Il étoit l'auteur de toutes les sciences, et le plus ancien dépositaire des connoissances humaines (3). Il avoit le premier appris à rédiger des

(1) Tite-Live, Decad. 1, l. 2, c. 12.

(2) Plat. in Phileb. t. 2, p. 18. Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 22.

(3) Diod. p. 41. Lact. l. 1, c. 6.

mémoires, suivant Sanchoniaton (1), et imaginé les caractères alphabétiques. Les prêtres de l'Egypte mettoient sous son nom tous les ouvrages de science, lui en faisoient l'offrande, et les intituloient (2) *Livres de Mercure*. Les colonnes, sur lesquelles on grava les principes de la science, s'appelèrent *Colonnes de Mercure*. Le *Scriba sacrorum*, ou le prêtre-secrétaire chez les Egyptiens, portoit une plume (3) à son chapeau, symbole de sa fonction : on mit de même des plumes au petase ou au chapeau, dont on coiffa Mercure, secrétaire des Dieux.

On voit par ce que nous venons de dire, que les principales fonctions et les attributs caractéristiques du Dieu Mercure ont une origine toute naturelle, dans la célérité du mouvement de la planète, qui porte ce nom, et dans son assiduité auprès du roi de la Nature, le soleil, qu'il ne quitte jamais.

Il est encore un caractère de Mercure-planète ; c'est d'appartenir également à l'empire de la lumière et à celui des ténèbres : ce qui l'a fait appeler *pla-*

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10. Plut. Symp. l. 9, quæst. 3.

(2) Jamblich. de Myst. Ægyptiac. c. 1. Jablonski, l. 5, c. 5.

(3) Clem. Strom. l. 6, p. 633.

nète commune par les Astrologues (1). Sur cinq planètes, les Astrologues en ont affecté deux au jour, et deux à la nuit, les unes au soleil, et les autres à la lune : la cinquième, Mercure, fut mixte, et partagea ce double privilège. On lui donna donc le titre de *commun*, qu'il possède exclusivement. On sent bien qu'on prit ce parti, parce qu'il se trouvoit seul dans la division en deux d'un nombre impair, et qu'il ne falloit pas troubler l'équilibre du partage des planètes ou étoiles errantes, entre le jour et la nuit. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la mythologie lui a conservé ce double caractère de Dieu du ciel et des enfers, du séjour de la lumière et de celui des ténèbres : nouveau rapport entre la planète-Mercure et le Dieu Mercure.

La planète de Jupiter peut être considérée plutôt comme l'astre de Jupiter, que comme Jupiter lui-même. En effet, nous savons que, par Jupiter, les anciens ont désigné plusieurs êtres naturels. Le ciel, ou la voûte azurée, dans laquelle circulent les planètes et les fixes, et qui comprend la route des premières, divisée en douze parties ou signes, s'appeloit Jupiter chez les Perses, comme l'assure (2) Hérodote. Les Romains ap-

(1) Procl. in Tim. p. 257. Firmic. l. 2, c. 7.
(2) Herod. Clio. c. 131.

peloient aussi Jupiter le ciel ou l'Ether, comme on peut en juger par les vers d'Ennius (1), que rapporte Cicéron, qui cite également ceux d'Euripide, en preuve de la même dénomination donnée au ciel par les Grecs.

Le soleil lui-même, à l'équinoxe de printemps, prit aussi le nom de Jupiter ou de Diespiter, de père de la lumière et du jour (*ss*). Le Jupiter-Ammon (2), peint avec les attributs du bélier, en est une preuve, ainsi que les vers de l'oracle de Claros, cités par Macrobe. On appela pareillement de ce nom l'ame universelle du monde (3) : d'où il résulte, que le Jupiter très-puissant et très-grand, le Roi des Dieux, n'est pas ici la planète, mais que la planète lui a été consacrée, comme celle qui avoit la plus grande correspondance avec le mouvement du ciel et avec celui du soleil, le vrai Jupiter, source de lumière, et ame motrice du monde. En effet, la période de Jupiter se divisoit en douze temps, comme le mouvement du ciel, ou comme le cercle du Zodiaque, qui est attaché aux fixes, et comme celui du soleil, qui le parcourt par son mouvement annuel (*tt*). Chaque année,

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 25.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17.

Jupiter avançoit d'un signe, comme le soleil chaque mois; et l'un et l'autre avoient dans leur marche une correspondance assez frappante, pour que la planète fût affectée au Dieu suprême, principe du jour et chef de l'année. Ainsi je ne crois pas, que ce soit à la planète qu'on doive appliquer les attributs et les actions de Jupiter, mais bien au soleil, considéré comme ame de la Nature. La planète ici ne joue qu'un rôle secondaire. Au reste, la planète a tous les caractères du principe-lumière, du bon principe; c'est l'astre d'Ormusd et d'Osiris, comme Vénus fut l'astre d'Isis, de Junon et de la mère des Dieux (1). L'un et l'autre sont dépositaires des influences bienfaisantes, si on en croit les Astrologues (2). Jupiter rend bon, bienfaisant, modeste, et donne la maturité de la sagesse, tandis que Mars ne fait que des hommes perfides, cruels et féroces, et que Vénus distribue les plaisirs, la beauté et les graces (3). Il n'y avoit que l'influence de Mars, qui contrariât quelquefois l'action bienfaisante de Jupiter, comme Typhon celle d'Osiris, et Ahriman celle d'Ormusd. Ce caractère reconnu de la planète de Jupiter prouve, que la grande

(1) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 8.
(2) Sext. Empir. Adv. Math. l. 5, p. 114.
(3) Firmic. l. 1, c. 1.

analogie

analogie qu'on avoit établie ou supposée entre lui et le bon principe, ou l'être lumineux, dispensateur de tous les biens, a dû naturellement le lui faire consacrer, et lui faire prendre le nom de Père du jour et de la lumière, Diespiter, ou d'astre familier d'Osiris, comme l'appeloient les Egyptiens. Or Osiris étoit le soleil.

A la tête des planètes ou des astres mobiles, on plaça les deux grands astres, qui présidoient au jour et à la nuit, aux saisons et au grand ouvrage de la végétation. On leur donna des noms, qui sont ceux de grandes Divinités, tels que ceux d'Apollon et de Diane, d'Osiris et d'Isis, &c. (1). La multiplicité même des noms, pour ces deux grands astres, est prodigieuse, ainsi que celle des formes variées, sous lesquelles on les représenta; et cela a dû arriver, si on fait attention au rôle important, qu'ils remplissent l'un et l'autre dans la Nature. Car nous sommes convenus de prendre pour règle de critique, dans nos recherches, l'influence plus ou moins grande des causes premières sur la terre et sur les besoins de l'homme, persuadés qu'elle décide du rang qu'elles tiennent et du rôle qu'elles jouent dans la mythologie; et à ce titre, le soleil

(1) Mart. Capel. de Nupt. Philol.

et la lune, après le ciel et la terre, doivent occuper la première place. Aussi les Egyptiens appelèrent-ils le Soleil *le Roi*, et la Lune *la Reine* des cieux. L'un fut comparé à *l'œil droit*, et l'autre à *l'œil gauche* (1). Ils étoient les deux yeux de la Nature ou du monde. Ils étoient censés être dépositaires d'une grande portion de l'énergie universelle et de la force active du ciel, dont les cinq autres astres errans possédoient une bien moindre partie. Ceux-ci faisoient, à l'égard du Roi et de la Reine du ciel, l'office de licteurs et de satellites, lorsqu'ils s'avançoient majestueusement au milieu du peuple des étoiles répandues sur la surface de l'Olympe. Ces comparaisons des anciens nous ont été conservées par Sextus-Empiricus.

Les Chaldéens les appeloient les interprêtes des Dieux (2); dénomination qui est restée à Mercure, pour les raisons que nous avons apportées plus haut. Les Chaldéens avoient une autre raison; ils y voyoient les interprètes du destin et des oracles de l'Astrologie, « parce que, suivant Diodore, ils re-» marquèrent que, tandis que les autres » astres restent fixes ou roulent au ciel,

(1) Sext. Empir. l. 5, p. 114.
(2) Diod. l. 2, c. 30, p. 143.

» en conservant les mêmes rapports » entre eux et la même situation, ceux-» ci ont un mouvement particulier, qui » leur est propre, et par lequel ils dé-» couvrent aux hommes l'avenir, et » dévoilent les desseins des Dieux, dont » ils sont les interprêtes. C'étoit sur le » mouvement de ces cinq planètes, » qu'ils établissoient principalement leur » théorie, et en particulier sur celui de » l'astre, qui a les plus longs retours, ou » sur celui de Saturne (*uu*).

» Ils donnoient le nom d'Hélios ou » de Soleil au plus brillant des astres, » à celui qui donne les plus importans » pronostics, et en plus grand nombre ». En effet, le soleil, dans Virgile, paroît avoir été en possession d'une grande autorité dans les livres, qui renfermoient la science des prognostics. Qui oseroit taxer de fausseté les signes qu'il nous donne de l'avenir (1)? dit ce Poète, Il a souvent annoncé des complots coupables et des ligues sanglantes, &c., continue Virgile, qui, pour flatter Auguste, veut faire croire, que le soleil avoit présagé le crime affreux, qui donna la mort à César, si c'est un crime que de délivrer sa patrie d'un tyran. Virgile, au reste, n'auroit pas hasardé cette flatterie poétique, si l'on n'eût pas été

(1) Virg. Georgic. l. 1, v. 464.

persuadé de la vérité des prognostics que donnoit le soleil. On sait d'ailleurs, que ce Dieu, sous le nom d'Apollon, étoit fameux par ses oracles.

On dut croire assez naturellement, qu'il étoit dépositaire de la plus grande partie de la force active du ciel, en voyant que tout, dans la Nature sublunaire, dépendoit de son mouvement et suivoit sa marche. Il paroissoit en quelque sorte rappeler à lui toute l'administration de l'Univers, dont il maintenoit l'harmonie. Aussi avons-nous vu qu'Ocellus de Lucanie nous a dit, « que parmi les corps, » qui composent le principe qui opère » en autre qu'en lui, et qui sont tout ce » qui se trouve au-dessus de la lune (1), » le corps le plus actif, la cause la plus » puissante est le *soleil*, qui, par ses » allées et ses retours, change continuellement l'air en raison du froid » et du chaud, d'où résultent les changemens de la terre, et de tout ce qui » tient à la terre ». C'est cette influence du soleil sur la Nature élémentaire et sur la génération des êtres sublunaires, qui fait dire à Chérémon, que les anciens Egyptiens plaçoient en lui la force puissante (2), qui organise tous les êtres, et qu'ils le regardoient comme le grand *architecte* du monde.

(1) Ocel. c. 2, §. 16.
(2) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 4, p. 92.

On lit dans un des Aphorismes d'un certain Spiritualiste, appelé Hermès (1), que *le soleil* et *la lune*, après Dieu, sont la cause de tous les êtres vivans. Il étoit, suivant Plutarque, dans l'opinion des Romains (2), le seigneur et le chef de la substance mobile, dans laquelle s'opèrent les générations et les destructions, c'est-à-dire, de la matière élémentaire qui compose tous les corps sublunaires. D'où naît l'homme, disoient certains philosophes ? Du soleil et de l'homme (3). Ainsi les peuples du Pérou se disoient les enfans du soleil. Il est en effet comme le père de toutes choses. Le soleil, suivant les docteurs Egyptiens, échauffant le limon (4) donna naissance à tous les animaux, et versa les principes de mouvement et de chaleur, qui mirent la vie dans la matière humide qui entre dans leur organisation. Ce développement du fœtus sous l'enveloppe ou bulle légère, qui couvrit les premiers germes, que la chaleur fit éclore, est assez bien décrit dans Diodore, cité par Eusèbe (5). C'est également à la chaleur et à l'action du soleil, que les Phéniciens attri-

(1) Hermetis Centum. Aphor.
(2) Plut. Quæst. Rom. p. 268.
(3) Julianus, Orat. 4, p. 248.
(4) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 7, &c.
(5) Ibid.

buoient la génération primitive des animaux et celle de l'homme, qui commença par lever ses mains vers l'astre brillant du jour, en le proclamant Roi des Cieux, *Beel-Samim*, dans la langue Phénicienne.

Platon, dans sa République, reconnoît la suprématie du soleil dans la Nature (1), et dit qu'il est le Roi du monde sensible, comme l'être, qu'il appelle Dieu ou le *Bien* par excellence, l'est du monde intellectuel. Il l'appelle le fils de l'être-suprême, qu'il a engendré semblable à lui-même (2). Cette belle et sublime idée sur le soleil a été consacrée dans le magnifique hymne de Martianus-Capella, et dans le savant discours que l'Empereur Julien adresse à cet astre, père de la Nature et image visible de l'être invisible, qui gouverne le monde, dans le système des Spiritualistes.

Ces deux monumens de la théologie ancienne sur le soleil doivent être consultés par ceux qui entreprennent d'expliquer les fictions religieuses faites sur cet astre. J'en dirai autant de l'ouvrage de Macrobe sur les Saturnales, et spécialement de son livre premier. C'est dans ces différens ouvrages, que l'on pourra

(1) Plut. Quæst. Plat. p. 1006
(2) Plat. de Rep. l. 7, p. 508.

prendre une idée précise de l'importance du rôle que le soleil, sous diverses dénominations et avec des attributs très-variés, a joué dans les anciennes religions. Nous y renvoyons le lecteur.

Pline le Naturaliste parle du soleil, comme faisoient les Théologiens. Il l'appelle l'ame, ou plutôt *l'intelligence* et la première divinité de l'Univers, dont l'administration lui appartient. Après avoir tracé l'esquisse de la division de tout l'intervalle, qui sépare le ciel de la terre, et que remplissent les sept sphères planétaires, dont le soleil occupe le milieu, ce savant Naturaliste semble se complaire à chanter la gloire et la puissance du soleil, et à nous décrire ses principales fonctions dans la conduite du monde (1). « Il est, nous » dit-il, le plus puissant comme le plus » grand des astres. Son empire s'étend » non-seulement sur la terre et sur la » révolution du temps, mais encore sur » le ciel lui-même et sur les astres, dont » il est le modérateur souverain. On doit » le regarder comme l'ame, ou plutôt » comme *l'intelligence* de l'Univers. Il » convient de le considérer comme le » premier administrateur du gouverne- » ment du monde, et comme la prin-

(1) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 6.

» cipale divinité, à en juger par ses » ouvrages. C'est lui qui dispense la » lumière et chasse les ténèbres. Il éclipse » de ses feux les autres astres. Il règle » les saisons et le cours de l'année tou- » jours renaissante, et les tempère pour » les besoins de la Nature. Il bannit » la tristesse du ciel, et même les nuages, » qui troublent la sérénité de l'ame de » l'homme. Il prête sa lumière aux autres » planètes; il brille au-dessus de tout, » il s'élève au-dessus de tout, il voit » tout, il entend tout, comme en a jugé » Homère, le père de la littérature ».

Cet éloge, que Pline fait de la divinité du soleil, doit nous avertir de sa prééminence sur tous les Dieux, que les anciens Mythologues et que tous les anciens poètes ont chantés, et rend vraisemblable l'opinion de ceux qui, comme Macrobe, ont rapporté au soleil la plûpart des divinités, qui occupoient la première place dans la religion des anciens peuples. Tels sont Osiris en Egypte, Adonis en Phénicie, Mithra en Perse, Atys en Lydie, Ammon en Lybie, Bacchus chez les Arabes, Apollon chez les Grecs, Bélus chez les Chaldéens, Hercule à Thèbes en Egypte; Christ chez les Chrétiens, &c. Car c'étoit la divinité principale de tous les peuples, qui l'adoroient, suivant Martianus-Capella, sous une foule de noms

différens. Cette remarque est d'une extrême importance, et nous servira à justifier des explications, qui pourroient paroître des paradoxes aux yeux de gens, qui n'ont ni érudition, ni philosophie, ou qui manquent de l'une ou de l'autre.

L'universalité du culte d'une divinité est, comme nous l'avons déja indiqué, la suite nécessaire de l'universalité de l'opinion, que l'on avoit de son influence sur les opérations de la Nature et sur les besoins de l'homme. Comme il n'est point de peuple, qui n'ait senti celle du soleil, et qui n'ait admiré sa majesté et sa puissance, il n'en est point non plus, qui n'ait dû lui rendre des honneurs, comme à la première cause des effets produits ici-bas par l'action du ciel sur la terre. Aussi Varron, dans son ouvrage sur l'Agriculture, après avoir commencé par invoquer le ciel et la la terre (*xx*), invoque ensuite le soleil et la lune, dont la marche règle les saisons, et fixe les époques du labourage, des semailles et des récoltes. Virgile l'a imité dans l'invocation, qu'il a mise à la tête de ses Georgiques, où il adresse ses premières prières aux flambeaux brillans, qui règlent le cours de l'année (1). Il appelle l'un

(1) Georg. l. 1, v. 6.

Liber, ou Bacchus, et l'autre Cérès, c'est-à-dire le *soleil* et la *lune*, dans l'opinion de Servius son commentateur, qui, d'après le principe des Stoïciens, réduit tous les Dieux mâles au soleil, et toutes les divinités femelles à la lune; ce que je ne crois pas généralement vrai.

Les Astrologues (1) partageoient la chronocratorie ou surintendance des temps entre ces deux planètes, attribuant au soleil les naissances, qui avoient lieu le jour, et à la lune celles qui arrivoient la nuit. « Sachez, disoient-ils à » ceux qu'ils initioient aux secrets de » l'Astrologie (*yy*), que le soleil est le » flambeau et la lumière du ciel, le » gouverneur du monde, le maître et » l'arbitre des temps, qu'il produit (2). » C'est lui qui fait que les planètes de- » viennent orientales ou occidentales, » qu'elles se cachent ou reparoissent; » c'est lui qui est le principe du mou- » vement de tout ce qui se meut, de » la vie de tout ce qui naît, de la crois- » sance de tout ce qui croît, du déve- » loppement des feuilles et des fleurs, » et de la maturité des fruits. Il est le » soufle de vie, la grande ame du ciel, » en ce qu'il vivifie les douze signes,

(1) Firmic. l. 2, c. 29. Hermetis, Aphorism. 2.
(2) Haly, de Judic. Astr. Præd. 1, c. 4.

» et qu'il assure à celui, dans lequel il
» se trouve, la prééminence sur les autres,
» en y répandant la vie, la lumière, la
» force et la chaleur, qui se propage
» ensuite sur la terre, laquelle reçoit
» l'influence du signe, comme on peut
» en juger par la Nature et les effets
» produits ici-bas, dans l'ordre des
» animaux et des végétaux. Vient-il à
» abandonner ce signe? on n'y trouve
» plus qu'un cadavre sans mouvement
» et sans vie (*zz*). C'est le soleil qui fait
» couler les eaux, imprime le mouve-
» ment aux vents, rassemble les nuages,
» les dissout en-pluie. En un mot, le
» soleil est une planète d'une grande
» puissance, d'une domination très-
» étendue, soit par sa noblesse, soit
» par sa hauteur, soit par sa grandeur.
» Il éclipse par sa lumière celle des
» autres planètes et de tous les autres
» astres. Il occupe la quatrième (*aaa*)
» place du système planétaire. Il peut
» être comparé au père par ses effets et
» par ses formes; car lorsque la lune
» s'unit à lui dans la conjonction, on
» peut assimiler leur union à celle du
» mari et de la femme (*bbb*). De ce ma-
» riage naît la lumière, que la lune en
» s'éloignant de lui, fait jaillir de son
» sein, et qui, foible d'abord, reçoit
» de jour en jour de nouveaux accrois-
» semens par l'action de son père, qui

» l'alimente et la nourrit, jusqu'à ce » qu'enfin son disque entièrement rempli » s'arrondisse, comme le père de la » lumière qu'elle imite. Il a son exal- » tation au bélier ou au premier signe, » et par-là, il tient en quelque sorte au » corps humain, dont la tête répond à » cette division du Zodiaque.

L'auteur continue de développer les rapports, que l'Astrologie avoit établis entre les fonctions du soleil dans la Nature, et celles de l'économie animale de l'homme; et il ajoute : « Le soleil, » de plus, a une supériorité marquée » sur tous les autres êtres naturels, en » ce qu'il agit sur tous, et qu'aucun » n'agit sur lui. Le lieu de son domicile » ou le lion, a aussi la prééminence » sur tous les animaux célestes (*ccc*); il » en est le Roi, comme le soleil l'est » des autres planètes, au milieu des- » quelles il se trouve placé, afin de por- » ter plus aisément sa vue sur toutes les » parties de son empire. Il a donné à » Mars le commandement de son ar- » mée ». Ici l'auteur nous donne le mot de l'énigme de la fiction des Phéniciens (1), qui supposent que le Dieu du temps choisit Hercule pour le général de ses armées. Les Egyptiens le font chef des armées d'Osiris (2). On sait

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 9 et 10.
(2) Diod. Sic. l. 1, c. 10.

que Mars portoit aussi le nom de planète d'Hercule (1).

« Il donna à Jupiter sa justice, parce » qu'il n'a en lui aucune qualité nui- » sible, et qu'il est bon par sa na- » ture (2) ».

Nous remarquerons en passant, que les Arabes donnent à Jupiter-planète le nom de Tzedek, ou de Sydyc (3). Il figure dans la cosmogonie Phénicienne sous ce même nom, que l'auteur traduit par *le Juste* (4). « D'une des sept Titanides » Syduc, ou le Juste, dit l'auteur, eut » Esculape. = Les Cabires ou les sept » fils de Syduc et Esculape leur huitième » frère, ajoute-t-il plus loin ». Aussi tous les caractères que l'auteur Arabe (5), dont nous citons ici le passage, donne à cette planète, présentent l'idée de bienfaisance, d'équité et de vertu.

Il continue, et remet le sceptre du ciel à Saturne, comme Sanchoniaton lui fait usurper celui d'Uranus (*ddd*).

Il fait de Mercure son secrétaire, comme il l'est d'Osiris chez les Egyptiens, et de Saturne chez les Phéniciens, et cela, par la raison que nous avons donnée plus haut, et que donne aussi

(1) Achil. Tat. c. 17, p. 80.
(2) Haly, c. 4, p. 4.
(3) Selden. de Diis Syr. c. 1, p. 77.
(4) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.
(5) Ibid. Haly, p. 8.

Haly, dont nous continuons d'extraire le passage, sur la puissance et sur les qualités du soleil.

Après avoir considéré la distribution, que le Roi de la Nature fait des différentes fonctions qu'il assigne aux planètes, dans l'administration du monde, l'auteur passe à celles qu'il confie aux douze signes. C'est-là sur-tout, qu'on remarque, que dans le lion céleste, ou vers le solstice, il en fait un Roi victorieux, qui développe toute sa puissance et toute sa grandeur, tandis qu'il le peint sous la balance, où est le lieu opposé à son exaltation, et où se fait son passage dans l'hémisphère inférieur, comme un monarque vaincu et dépossédé de son trône. Cette manière d'envisager le soleil servira à expliquer la fable solstitiale, sur le soleil du lion, Hercule, et celle de la défaite d'Osiris, sur le soleil de l'équinoxe d'automne, et ainsi que celle d'Apollon chassé de l'Olympe.

On remarquera en général, dans ce passage de l'auteur Arabe, les principes de l'Astrologie sacrée sur les changemens d'attributs, d'influence et de formes, qu'éprouvoit le soleil dans les douze signes, qui, par des images symboliques, peignoient les douze nuances principales de son énergie universelle, combinée avec celle des planètes.

Les vicissitudes ou changemens d'influence sur le monde sublunaire, qui ont été le plus observées, sont celles des quatre saisons, que l'on peut regarder comme les quatre grandes époques de la Nature, à cause des variations sensibles, tant de la durée des jours et des nuits, que de la température de l'air, à raison du froid et du chaud, du sec et de l'humide, et conséquemment des faces différentes, que présente le tableau de la terre durant chaque révolution du soleil. Car nous nous rappelons ce que dit Ocellus de Lucanie (1), que c'est par ses allées et ses venues, que le soleil modifie les élémens, et change les formes de la terre et de tout ce qui tient à la terre, et que c'est par-là sur-tout, qu'il décèle sa puissance et son activité demiourgique. Et cette cause de changemens est toute entière dans l'obliquité de sa route, ou du cercle des animaux, qu'il traverse, comme l'observe très-bien Ocellus. C'est là véritablement l'origine de la distinction du temps en saisons. Conséquemment les animaux célestes, qui marquent ces quatre divisions du cercle annuel, partagé par les saisons, durent être principalement remarqués.

Diogènes-Laërce, rapportant le sen-

(1) Ci-dessus, p. 145.

timent des Stoïciens sur les différentes températures de l'air, d'où résulte celle des saisons (1), dit qu'ils en plaçoient la cause dans la marche du soleil, qui, en s'éloignant de nos climats, congèle l'air et produit l'hiver; en revenant à l'équateur, le raréfie et lui donne une douce chaleur, qui est celle du printemps (*eee*): puis s'approchant de notre pôle embrase l'air de ses feux, et nous donne l'été, jusqu'à ce que, repassant l'équateur, il le refroidisse et nous amène l'automne.

C'est la même observation que Pline fait sur le soleil, lorsqu'il dit, comme nous l'avons vu plus haut, que c'est cet astre qui règle les saisons et le cours de l'année, et qui les tempère pour les besoins de l'homme (2). Diodore-de-Sicile nous peint les opérations variées de ce Dieu, qui modifie les formes et nuance diversement toutes les couleurs des plantes et des fleurs (3); et qui, comme un artiste habile, embellit la scène où la Nature a placé l'homme. C'est lui qui vivifie tout, qui, par sa lumière, produit les couleurs, et par sa chaleur, les odeurs des plantes et des fleurs; enfin, il est l'ouvrier universel, qui organise chaque

(1) Diog. Laert. l. 7. in vit. Zenon. p. 531.
(2) Plin. l. 2, c. 16. de 4 different Solis.
(3) Diod. Sic. l. 2, c. 52, p. 164.

être,

être, et en détermine le caractère et la nature. Telle est à-peu-près l'idée, que les anciens Botanistes s'étoient faite de la puissance du soleil, et de son action sur les plantes et sur les fleurs.

C'est sur-tout à l'équinoxe de printemps, que cette faculté demiourgique semble s'exercer, lorsque la terre pare son sein de fleurs, et qu'arrivé au domicile de Vénus ou au taureau, le soleil prodigue ses caresses à son épouse ou à la terre, dont il orne le front de guirlandes. Telle Europe ou la lune, qui annonçoit le printemps, se présentoit au taureau, dont le soleil prenoit la forme, et à laquelle il s'unissoit à l'équinoxe : elle tenoit une corbeille de fleurs (1), dont elle lui faisoit hommage, et elle entrelaçoit ses cornes de guirlandes nouvelles. L'automne offre un spectacle tout différent, lorsque la terre privée de son époux voit son feuillage et sa verdure jaunir (*fff*), et sa beauté se flétrir, au moment où le soleil s'éloigne de nos climats. Pendant l'été, elle étoit chargée de moissons ; l'hiver elle est couverte de neiges et hérissée de glaces.

Ce sont là les quatre grands contrastes, qu'offre la scène terrestre : l'approche et l'éloignement du soleil en sont les véritables causes, comme l'ob-

(1) Ovid., Métam. l. 2, c. 19, p. 29, &c.

serve très-bien Aristote. Ce Philosophe nous dit, que la cause de la génération et de la désorganisation des corps, de leur accroissement, et de tous les changemens qu'ils éprouvent, est dans la marche oblique du soleil dans le Zodiaque, suivant qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne de nous, et que ces périodes de génération et de destruction sont renfermées dans des espaces égaux de temps (*ggg*). C'est donc à ces deux époques principalement, c'est-à-dire, à celle qui fixe le commencement de la régénération, et à celle qui fixe le commencement de la dégradation de la Nature, qu'il faudra faire attention. Cette observation ne sauroit être trop recommandée.

L'Empereur Julien (1), dans son hymne au soleil, fait la même remarque sur les effets produits ici-bas à cette double époque du mouvement annuel du soleil. Il nous peint la matière, qui s'organise sous les rayons puissans du soleil, lorsqu'il ranime toute la Nature en s'approchant de nos régions, et qui s'altère et se désorganise pendant l'absence du Dieu-soleil, lorsqu'il s'est éloigné de nos climats. « C'est lui, nous » dit-il, qui verse les principes de mou- » vement et de vie dans la matière, qu'il

(1) Julian. Imp. Orat. 4. p. 257.

» féconde par son approche ; c'est aussi » lui qui, par sa retraite et son passage » vers l'autre hémisphère, l'abandonne » aux principes de mort qu'elle renferme ». Isidore de Séville (1) fait aussi des observations sur le mouvement du soleil d'un tropique à l'autre, lequel donne successivement à la terre ses neiges et ses moissons, et verse en elle l'humidité qui l'engraisse, et ensuite la chaleur qui mûrit.

Ainsi, on voit que les quatre points cardinaux de la course du soleil, ou ce que vulgairement on nomme les quatre-temps, ont été d'une observation fort ancienne, et ont effectivement fixé l'attention des hommes, comme nous avons supposé plus haut qu'ils ont dû la fixer (2). Nous avons vu les Chinois élever quatre pavillons aux lunes des quatre saisons (3). Un de leurs plus anciens Empereurs, Fohi (4), établit des sacrifices, dont la célébration étoit fixée aux deux équinoxes et aux deux solstices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on se préparoit à ces fêtes des quatre saisons ou des quatre temps, par trois jours de jeûne (5). Ces fêtes étoient des actes de recon-

(1) Isid. Orig. l. 3, c. 5.
(2) Ci-dessus, l. 2, c. 1.
(3) Ci dessus, l. 1, c. 3.
(4) Hist. des Voy. t. 23, p. 6.
(5) Contant d'Orville, t. 1, p. 31.

noissance envers leur divinité suprême, le *Tien*, ou le ciel, à qui ils offroient les prémices des fruits de la terre. Les Egyptiens eurent aussi leurs fêtes équinoxiales et leurs fêtes solstitiales.

Il n'est aucun de ces points, qui n'ait été pris pour commencement d'année par un ou par plusieurs peuples, et quelquefois par le même peuple, à différentes époques. «Quoique dans un cercle, observe » très-bien Ptolemée (1), il n'y ait pas » un seul point, qui puisse en être re- » gardé comme le commencement plutôt » qu'un autre, cependant l'intersection » du Zodiaque, par les colures aux » points solstitiaux et équinoxiaux, peut » en présenter quatre, sur lesquels on » a souvent varié, dans le choix qu'on » a fait de l'origine de l'année. Les » uns ont adopté de préférence l'équi- » noxe de printemps, parce qu'à cette » époque le jour reprend son empire » sur la nuit, et que la lumière rem- » porte une espèce de victoire sur les » ténèbres. Une autre raison, c'est que » le printemps est d'un caractère chaud, » humide, qui caractérise principale- » ment la force de la Nature végétative, » et favorise l'organisation des corps, » lesquels, dans leur formation, ren- » ferment toujours beaucoup d'humi-

(1) Ptol. Tetrab. l. 2, c. 10.

» dité (*hhh*). Le solstice d'été fut aussi
» préféré quelquefois, parce que le jour
» y atteint son *maximum* de durée, et
» en quelque sorte le sommet de sa
» gloire et de sa perfection. Pour les
» Egyptiens, il y avoit une raison de
» plus ; c'étoit le moment où le
» Nil commençoit à se déborder,
» au lever de Sirius, Al-Hâbor,
» ou la canicule. L'automne fut aussi
» un commencement d'année, parce
» que la récolte de tous les fruits y finit,
» et que l'on dépose à cette époque,
» dans le sein de la terre, les espérances
» d'une nouvelle récolte. Enfin, le sols-
» tice d'hiver fut aussi pris pour com-
» mencement de la révolution solaire,
» ou de l'année, parce que le jour,
» après avoir reçu alors tous les
» degrés d'affoiblissement dont il est
» susceptible, commence à renaître,
» et reçoit les premiers accroissemens,
» qui vont se propager, jusqu'à ce
» qu'ayant atteint son *maximum*, il
« diminue graduellement, arrive à son
» *minimum*, et renaisse encore.

« Les observations à faire sur ces
» quatre grandes époques de l'année et
» de la marche du soleil, pendant une
» révolution dans le Zodiaque, ainsi
» que celles des nouvelles et des pleines
» lunes, qui arrivent dans ces quatre
» limites et les précèdent de plus près,

» nous ont paru, continue Ptolemée, » les plus convenables et les plus natu- » relles, sur-tout si elles sont accompa- » gnées d'éclipses (*iii*). Ainsi, la tempé- » rature, qu'aura le printemps, se mani- » festera par l'entrée du soleil au bé- » lier ; celle de l'été par son entrée au » cancer ; celle de l'automne par son » entrée à la balance ; enfin celle » qu'aura l'hiver, par son entrée au ca- » pricorne. En effet, les qualités géné- » rales de chaque saison et leurs modi- » fications particulières, sont absolu- » ment dépendantes du soleil. Il con- » viendra aussi de joindre à cette con- » noissance celle des propriétés des si- » gnes, qui répondent au soleil, lesquels » décident (*kkk*) des vents, qui doivent » souffler, et en général il faudra bien » connoître leur nature ».

Cette théorie de Ptolemée trouvera bientôt son développement, lorsque nous parlerons des levers et des couchers des étoiles, et du passage du soleil dans les douze signes. Dans ce moment, nous ne parlons encore que des quatre signes, qui fixent l'origine des quatre-temps ou des quatre divisions de l'année, et qui ont été pris pour un commencement d'année par différens peuples et dans différens siècles.

L'Empereur Julien a fait à-peu-près

les mêmes remarques (1) sur les divers commencemens d'année, et sur les motifs de préférence donnés à l'un ou à l'autre de ces points sur les trois autres. Ces motifs sont tirés, soit de l'état de la végétation, soit de celui du jour dans ses rapports avec la nuit. « Les hommes, » dit ce Philosophe, ont voulu en cela » célébrer les principaux bienfaits du » soleil. L'un s'est attaché à l'époque » la plus favorable à l'agriculture, au » moment où la terre se couvre de » verdure et de fleurs, et s'énorgueillit » des productions nouvelles du prin- » temps; au moment où la mer devient » libre pour la navigation, et où la » tristesse et la rigueur de l'hiver sont » remplacées par la gaîté d'une saison » plus riante et plus douce. L'autre a » donné la préférence à l'été, qui lui » assure ses récoltes, et le met à l'abri » de toute inquiétude sur le succès de » son travail. Ses moissons alors sont » récoltées, et les fruits pendants aux » arbres achèvent de se mûrir. D'autres » ont voulu attendre cette maturité, que » donne l'automne et le complément » du grand ouvrage de la végétation » annuelle, après quoi tout s'altère et » se dégrade. C'est vers cette époque, » qu'ils ont fixé le commencement de

(1) Julian. Orat. 4, p. 290.

» leur année lunaire, et attaché la » première néoménie qui la commence. » Mais nos ancêtres, continue Julien, » instruits par le divin Numa, ont cru » ne pas devoir se déterminer dans ce » choix par des raisons d'intérêt per- » sonnel ; ils ont cru devoir chercher » dans le Dieu-Soleil lui-même les rai- » sons de cette préférence. Ces hommes » sages et presque divins n'ont consi- » déré, que l'astre puissant, dont ils » tenoient tous les biens, et ont célébré » le moment heureux où, s'arrêtant dans » sa course, le *Roi-Soleil* se préparoit » à revenir vers eux, et lorsque son » char ayant doublé la borne, qui fixe » le terme de sa carrière vers les régions » australes, le ramenoit vers les con- » trées boréales du monde, pour y ré- » pandre ses bienfaits (1). C'est à cet » instant qu'ils ont fixé la célébration » de ces superbes fêtes du cirque, de » ces magnifiques jeux en honneur du » *Dieu-Soleil invincible* (*III*) ».

On voit par ce passage de l'Empereur Julien, qu'il n'est point une seule de nos quatre divisions principales du cercle du Zodiaque, qui n'ait servi d'époque à un commencement d'année ; mais on remarque aussi, que l'époque du solstice d'hiver avoit un rapport plus direct à la

(1) Julian. Ibid. p. 292.

lumière et au soleil, considéré comme divinité suprême, et conséquemment appartenoit plus particulièrement à l'année religieuse. Cette remarque trouvera sa place dans l'explication de la mythologie des Chrétiens, et de la fameuse fable sur la naissance du soleil, sous son nom mystique de Christ. On trouvera aussi occasion d'en faire usage, en expliquant le calendrier des Pontifes Romains, dont Janus, ou le Dieu à plusieurs faces faisoit l'ouverture (*mmm*).

L'année religieuse des Romains, établie ou réformée par Numa, commençoit au solstice d'hiver, comme nous venons de le voir dans le passage de Julien; comme on le voit aussi dans Macrobe et dans les fastes d'Ovide. Aussi appeloient-ils première saison, (1), celle qui commençoit au solstice d'hiver; la seconde, celle qui commençoit à l'équinoxe, ou au printemps; la troisième, celle qui commençoit au solstice d'été, et la quatrième celle qui commençoit à l'équinoxe d'automne. Souvent leur Janus eut les quatre faces; quelquefois aussi il n'en prit que deux, lorsqu'on ne voulut peindre que la jeunesse et la vieillesse du temps, et la division de sa révolution en deux parties d'un équinoxe à l'autre, ou d'un solstice au solstice opposé.

(1) Varro. de ling. Latin. l. 5, p. 47.

Nous apprenons par Macrobe, que plusieurs peuples d'Italie commençoient leur année à la même époque du solstice d'hiver (1), et qu'ils peignoient, par les quatre âges de l'homme, la succession graduée de l'accroissement et de la diminution périodique du jour et de la lumière du soleil (2), dont ils faisaient un jeune enfant naissant au solstice, un jeune homme au printemps, un homme robuste au solstice d'été, et un vieillard à l'équinoxe d'automne. C'étoit dans les sanctuaires du Dieu principe de toute lumière, qu'étoient renfermées ces statues et ces images, et conséquemment on peut les regarder comme les quatre principales formes des quatre grandes divisions de l'année religieuse ou du soleil, qui produit le jour, dont la durée semble passer par tous ces degrés d'accroissement et de diminution pendant chaque révolution solaire, à compter du solstice d'hiver, où se manifeste le premier degré d'accroissement de durée, et où un soleil nouveau succède à celui qui en automne avoit paru vieillir, pour renaître ensuite.

Cette idée d'assimiler le soleil, ou plutôt la lumière du jour à l'homme, et d'en comparer les progrès et la

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(2) Ulpian in Cration. Contr. Midiam.

durée à celle de la vie humaine, dans les différens âges qui en divisent le cours, semble avoir été empruntée des Egyptiens par les Grecs établis en Italie; au moins Macrobe nous dit qu'ils le firent à l'exemple des Egyptiens (1), qui, dans un certain jour de l'année, présentoient à l'adoration des peuples l'image du soleil, sous l'emblême d'un enfant naissant, qu'ils tiroient du fond de leur sanctuaire. Nous ferons voir dans la suite de cet ouvrage, que ce jeune enfant mystérieux est le Christ des Chrétiens, le même que le fameux Orus, ou l'Apollon Egyptien, fils de la vierge Isis, ou que le jeune Harpocrate, dont cette Déesse, suivant Plutarque (2), accoucha vers le solstice d'hiver: et on disoit que c'étoit Orus, ou le Dieu qui mesure l'année (3), qui inventa le premier sa division en quatre saisons.

Ces saisons elles-mêmes furent personnifiées et revêtues d'attributs qui les caractérisoient, lesquels étoient empruntés de l'état et des productions de la terre dans chaque saison. On en fit les filles ou les femmes du Dieu du temps: ainsi Chrone, dans la cosmogonie Phénicienne, prend *Hora* (4) pour une de ses femmes.

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(2) De Isid. p. 377.
(3) Censorin. de Die Natal. c. 19.
(4) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.

Non-seulement la terre fournit les attributs des saisons, mais le ciel lui-même fournit la parure du Dieu-soleil dans chaque saison. L'image des signes, dans lesquels chacune d'elles commençoit, devint la forme sous laquelle on peignit le soleil de cette saison : ainsi la peau du lion devint le manteau d'Hercule, les cornes du taureau parèrent le front de Bacchus, et le serpent d'automne entoura de ses longs replis la statue de Sérapis, environ deux mille cinq cents ans avant notre Ère, lorsque ces constellations répondoient au commencement des saisons. Ces attributs ont changé dans la suite, lorsque d'autres constellations vinrent remplacer les premières à ces mêmes points, par l'effet de la précession des équinoxes, comme nous en avons fait la remarque plus haut (1). Ainsi le bélier succédant au taureau fournit au soleil la coiffure qui paroit sa tête, sous le nom de Jupiter-Ammon. Il ne naissoit plus exposé aux eaux du verseau, comme Bacchus, ni enfermé dans l'urne, comme le Dieu Canope des Egyptiens, mais il prenoit naissance dans les étables d'Augias, ou du bouc céleste (2), qui avoit été, suivant Eratosthène, nourri

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 1.

(2) Isid. Orig. l. 3, c. 47. Eratosth. c. 27. Hygin. l. 2. in Capric. German. Cæs.

avec Jupiter sur le mont Ida, et à ce titre placé au nombre des constellations, sous le nom d'AEgipan. C'est le Bacchus, fils de Caprius, dont parle Cicéron (1). Comme Bacchus, il achevoit son triomphe monté sur l'âne placé dans les étoiles de la constellation du cancer (2), qui occupoit alors le point solstitial d'été, ou le lieu le plus élevé de la course du soleil, qu'avoit autrefois occupé le lion. La voix de ces ânes (3) avoit effrayé et mis en fuite les géans, ou les suppôts du principe des ténèbres, devant les Satyres et les Silènes, compagnons de Bacchus, qui les montoit. Autrefois ces mêmes Géants avoient fui devant Bacchus métamorphosé en lion, repoussant avec ses griffes et ses dents terribles le fameux Rhœtus, qui, avec les autres Géants, avoit voulu escalader le palais de Jupiter, ou du Dieu qui distribue la lumière (4). On sent bien, que c'est la même fable, faite à deux époques différentes, sur le triomphe solstitial du soleil, qui eut lieu sous le lion, ancien trône d'Orus (5), et ensuite sous le Cancer, où étoit l'âne, que monte Bac-

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c.
(2) Hygin. l. 2.
(3) Hygin. l. 2.
(4) Horat. l. 2, od. 16, v. 21.
(5) Hor. Apoll. l. 1, c. 17.

chus dans le triomphe du soleil sur les ténèbres, figurées par les Géants, comme nous aurons occasion de le démontrer ailleurs.

Nos principes sont absolument d'accord avec ceux de la théologie ancienne consignés dans les vers d'Orphée, et dans ceux de l'oracle de Claros, que nous a conservés Macrobe (1). Le soleil y prend successivement les noms et les attributs du jeune enfant des mystères, d'Iao, de Bacchus, de Jupiter et de Pluton, suivant les différentes saisons dans lesquelles on le considère.

On voit par-là comment le seul Dieu-Soleil a donné naissance à plusieurs divinités en apparence différentes, mais qu'on peut rappeler à une seule, par le moyen de l'Astronomie et des considérations tirées des diverses époques de son mouvement annuel, et du mouvement des fixes ou de précession. Ce qui justifie Macrobe, Martianus-Capella, et tous ceux qui, analysant le système religieux des anciens, ont cru trouver dans le soleil l'origine du culte de différens Dieux, comme nous l'avons déjà observé plus haut.

Nous aurons occasion bientôt de parler d'une autre origine des attributs des différentes images du soleil, tirée des

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.

constellations, qui, par leur lever ou leur coucher, fixoient le départ de l'année, et le commencement de ses quatre principales divisions. Nous nous bornons ici à parler des signes, dans lesquels il se trouvoit au commencement de chaque saison, sans qu'il soit encore question des constellations prises hors le Zodiaque, ou hors ce cercle oblique, qu'Ocellus dit être aussi une cause de génération.

Si l'espoir du retour du soleil vers nos régions, si les premiers progrès d'accroissement dans la durée du jour, qui depuis six mois avoit décrû et menacé les hommes d'une nuit éternelle, donnèrent naissance à des fêtes de joie, et fournirent une époque de son mouvement assez frappante, pour que plusieurs peuples aient cru devoir y fixer le commencement de la révolution annuelle de l'astre du jour, le moment où le soleil arrivoit dans notre hémisphère, après avoir repassé la ligne, qui nous sépare de l'hémisphère opposé, et où le jour étoit assez accru pour reprendre son empire sur les nuits, dont il surpassoit la durée, n'a pas paru moins intéressant à d'autres peuples. Ils y virent alors réaliser un bienfait qui, au solstice d'hiver, n'étoit encore que l'objet de leurs vœux et de leurs espérances. La Nature à cette époque, régénérée par l'action créatrice du soleil, et par la

réproduction de tout ce que l'automne et l'hiver avoient détruit, offrit aux hommes le spectacle d'un nouvel ordre de choses, et ils crurent pouvoir attacher le commencement de leur année solaire au point où répondoit le soleil tous les ans, lorsque la terre prenoit une face nouvelle, et lorsque, fécondée par l'action du feu Ether, elle faisoit éclorre de son sein tous les germes.

Cette nouvelle année sembloit tenir plus particulièrement à la terre et aux besoins du laboureur et du navigateur; au lieu que celle qui commençoit au solstice d'hiver paroissoit, comme l'observe très-bien Julien, n'avoir pour objet que le Dieu-Soleil et sa lumière. Ici, au contraire, le soleil et l'homme entroient en calcul dans cette fixation, puisque l'un reprenoit son empire sur les ténèbres, et exerçoit sa plus grande puissance, qui réside dans l'action créatrice, et que l'autre se trouvoit replacé sur la scène brillante, que l'automne avoit fait évanouir, et devenoit de nouveau le favori des cieux, et l'heureux enfant de la Nature dans son plus bel âge. Cette réflexion trouvera sa place dans notre explication de l'âge d'or, et du Paradis terrestre de Zoroastre et de Moïse.

Ce commencement d'année nous paroît au moins aussi naturel que le premier;

mier ; car il tient aux besoins de l'homme, et le besoin a presque toujours été son premier guide. Aussi Ovide dans ses Fastes demande à Janus, pourquoi il fait l'ouverture de l'année en hiver, tandis qu'il eût été plus naturel de la faire commencer au printemps. Tout fleurit au printemps, continue le Poète (1) ; c'est alors véritablement, que le temps vient renouveler toutes choses. Après une description agréable des heureux effets du printemps, qui donne à la Nature une jeunesse nouvelle, Ovide conclut, qu'avec beaucoup plus de raison, on auroit dû y fixer le renouvellement de l'année. Hygin (2), parlant du bélier, ou de l'agneau céleste, dans lequel se trouvoit tous les ans le soleil, au commencement de l'année équinoxiale, nous dit, que Bacchus bâtit un temple à Jupiter-Ammon, à qui il donna une statue, dont la tête étoit surmontée des cornes du bélier, et qu'il plaça la figure de cet animal dans les constellations, afin que tous les ans, lorsque le soleil occuperoit ce signe, toutes les productions du printemps commençassent à reparoître. Eusèbe (3) nous représente ce même bélier, s'unissant au soleil, pour faciliter l'accou-

(1) Ovid. Fast. l. 1, v. 149, - 160.
(2) Hygin. l. 2, c. 21.
(3) Euseb. præp. Ev. l. 4, c. 9, p. 58.

chement de la Nature. Le bélier, ou l'agneau, car c'est ainsi que le nomment les Perses, sera donc le régénérateur de la Nature dans son union avec le soleil. Deux mille ans auparavant, c'étoit le taureau, qui remplissoit cette importante fonction. Aussi le Dieu bienfaisant des Perses, le fameux soleil Mithra étoit-il représenté montant un taureau; de même le grand Dieu-Soleil, chez les Egyptiens, Osiris prenoit pour attribut le taureau, qui, dit Plutarque, étoit son image; et le Bacchus Grec, copie de l'Osiris Egyptien, arma son front des cornes de ce même animal, et fut peint avec une queue et des pieds de taureau, attributs empruntés du signe qui renferme les Hyades, qu'on disoit avoir élevé Bacchus.

Ces deux signes, taureau et agneau, ou bélier, ayant successivement passé à l'équinoxe de printemps, sont devenus l'emblême du *Soleil vainqueur* des ténèbres de l'hiver, et réparateur du désordre de la Nature, qui tous les ans étoit régénérée sous ces signes. Nous donnerons à cette théorie un plus grand développement, lorsque nous exposerons le dogme des deux principes, lumière et ténèbres, Osiris et Typhon, Ormusd et Ahriman. Nous nous bornons ici à dire, que l'on doit sur-tout observer ces deux signes, sous lesquels la terre

successivement, pendant plus de quatre mille ans, se régénéroit et reprenoit la parure, dont le scorpion et le serpent d'automne l'avoient dépouillée, et auxquels le commencement de l'année et le retour de la végétation furent attachés.

Il en sera de même des constellations prises hors du Zodiaque, lesquelles, par leur lever ou leur coucher, le soir ou le matin, fixoient cette importante époque de la fécondité rendue à la Nature. Telle étoit, par exemple, la chèvre Amalthée, dont la corne s'appela corne d'abondance, et qui se trouvoit placée sur le point équinoxial, ou sur le taureau, lequel répondoit à l'équinoxe de printemps. Telles sont aussi les Pléïades, qui sont sur la croupe de ce même taureau, et qui furent long-temps l'indication des saisons, et durent en conséquence entrer sous différens noms et sous diverses formes dans une infinité de fables. Aussi la cosmogonie des Atlantes (1) suppose-t-elle, qu'elles ont donné naissance à la plûpart des héros connus dans les fables de la Grèce. L'utilité dont elles ont été aux hommes, dit Théon (2), leur a acquis la plus grande célébrité dans toute l'antiquité. Elles doivent donc y jouer un grand

(1) Diod. Sic. l. 3, c. 56.
(2) Theon. ad Arat. Phæn. p. 135.

rôle. Elles régloient le calendrier du laboureur, comme on peut le voir dans Hésiode (1), qui en fixe les principaux travaux à leur lever et à leur coucher. Aussi l'Osiris Egyptien, dont le taureau, qui porte les Pleïades, est l'image, passoit-il pour l'inventeur du labourage.

Cette année équinoxiale, que je pourrois appeler l'année de la terre et du cultivateur, étoit celle qu'avoient les Romains, avant que Numa, qui réforma leur calendrier et leur religion, eût reporté le commencement de leur année à l'époque du terme du décroissement des jours et de la renaissance de la lumière, afin de mieux atteindre le but religieux, qu'il se proposoit dans tout son système politique. Le calendrier Romain et le cérémonial religieux ont conservé des traces de cette ancienne année, dont le commencement se faisoit sous le bélier, signe consacré à la planète de Mars. Le nom de Quintilis, ou de cinquième mois, donné au mois qu'on appela depuis Juillet, à cause de Jules-César; celui de Sextilis ou de sixième, donné au mois suivant, qu'on appela mois d'Auguste ou d'Août, les noms de Septembre ou de septième mois, &c. donnés aux mois suivans, prouvent que Mars, ou que le mois qui répond au

(1) Hesiod. Opera & Dies. v. 381.

signe de l'équinoxe de printemps, étoit autrefois le premier mois de l'année. La cérémonie du feu nouveau allumé dans le temple de Vesta, le renouvellement des lauriers consacrés à Apollon, les fêtes religieuses en honneur d'Anna-Perenna, ou du temps éternellement renouvelé, qui avoient lieu pendant ce mois, sont encore une nouvelle preuve de cet ancien commencement d'année, qui avoit autrefois lieu au printemps (1).

Voilà donc deux époques différentes du mouvement du soleil, auxquelles, chez le même peuple, on a fixé le commencement de l'année. C'est une considération à laquelle il faudra avoir égard dans l'explication des fables religieuses et des monumens du culte des Romains, et en général des peuples qui ont changé leur commencement d'année. Ces changemens ont eu souvent lieu, et nous-mêmes avions encore le commencement de la nôtre à l'équinoxe de printemps, jusqu'au règne de Charles IX, qui le transporta au solstice d'hiver, huit jours après celui où l'on célébroit le *natalis solis*, ou la naissance du Dieu principe de toute lumière.

Les Perses commencent aussi leur année sous le signe de l'agneau du

(1) Macrob. Saturn. l. 1, c. 12.

printemps (1), et c'est à l'entrée du soleil dans ce signe, qu'ils célèbrent leur grande fête du Neurouz, ou du nouvel an, au lever de la constellation de Persée, dont ils se disent issus (2), de ce Persée, qui le premier fit descendre sur la terre le feu céleste qui fut consacré dans leurs temples. Cette fiction contient une allusion manifeste à ce qu'éprouve la terre à cette époque, par l'action puissante du soleil, qui vient la réchauffer, et rallumer le flambeau de la Nature, que l'automne avoit éteint. Toutes les cérémonies religieuses, qui se font à cette époque, ont pour but de rappeler aux hommes le renouvellement de la Nature, et le triomphe d'Ormusd (3), ou du Dieu-lumière sur les ténèbres, ou sur Ahriman leur chef. Nos cérémonies de la Pâque, ou de la fête du passage du soleil sous le même signe de l'agneau équinoxial, en sont une copie, et n'ont pas d'autre objet.

Le législateur des Juifs fixa aussi au mois Nisan, qui répond au signe équinoxial de printemps, le commencement de l'année Judaïque, en mémoire du renouvellement de la Nature, après qu'elle eut été dévastée par un prétendu déluge, que nous ferons voir ailleurs

(1) Hyd. de Vet. Pers. c. 19.
(2) Cedren. t. 1, p. 23.
(3) Hyd. de Vet. Pers. Relig. c. 19.

n'être qu'une fiction cosmogonique. C'étoit aussi à cette époque, qu'ils avoient été tirés de la terre malheureuse, où ils vivoient sous l'oppression, et que, par l'immolation de l'agneau, ils alloient passer à une terre délicieuse, et à un état plus heureux. L'agneau céleste est toujours le grand héros de toutes les fables faites sur le passage des ténèbres de l'hiver, et des maux qu'il traîne à sa suite, aux délices du Printemps. C'est ainsi que Bacchus et son armée, après de longs voyages dans des déserts brûlans, avoient été conduits par ce bélier dans des prairies agréables, et aux sources qui arrosoient le temple de Jupiter-Ammon. Pour des Arabes et des Ethiopiens, dont Bacchus étoit la grande divinité, une terre entre-coupée de ruisseaux étoit une terre promise, et un séjour délicieux. Chacun peint le bonheur à sa manière; mais dans quelque chose qu'on l'ait placé, quelque idée différente que les différens peuples s'en soient faite, c'étoit toujours à l'agneau ou au bélier, signe sous lequel la Nature se régénéroit au printemps, qu'ils l'attribuoient. Le taureau avant lui avoit joui de cette prérogative, comme nous l'avons déja remarqué. Ces deux signes équinoxiaux ont été les sources fécondes des biens, que le bon principe versoit sur l'homme, et qui découloient du ciel

sur la terre. Nous ferons voir ailleurs ; par une conséquence nécessaire de cette théorie, que les signes d'automne furent sources de maux et causes d'effets contraires.

Par la même raison, le soleil ou ses images, à l'époque du printemps, porteront les caractères de virilité les mieux prononcés, et là sera fixée la célébration des fêtes Ithyphalliques. Ainsi Apis, ou le taureau vivant, qui representoit Osiris, ou le soleil placé au taureau céleste, aura toutes les marques de la faculté génératrice, et les parties sexuelles hors des mesures ordinaires. Ainsi Pan, ou le Dieu qui empruntoit les attributs de la chèvre et des chevreaux placés sur le taureau, déploiera tous les organes de la virilité la plus vigoureuse, et recevra les hommages des femmes à Mendès, comme la chèvre céleste les recevoit en Grèce chez les Phliassiens, et à Rome dans les temples de Fatua, ou de la Bonne-Déesse, au premier mai, au lever même de cette constellation.

Toutes les fois que les fêtes ou les images des divinités retraceront quelque chose d'obscène en apparence, c'est au printemps qu'il faut se reporter. C'est au printemps, qu'Osiris fécondoit la lune, suivant Plutarque (1); et c'est

(1) Plut. de Isid. p. 368.

au printemps, que l'Ange Gabriel vient féconder la mère de Christ, au moment où Virgile chante l'union de l'Ether, ou du Dieu puissant qui meut la Nature, avec la terre, ou avec Cérès, dont la vierge de nos constellations porte le nom, et qui fixoit cette époque par son lever du soir. La terre amoureuse alors demande au ciel, dit Virgile (1), la semence qui doit la féconder.

Voilà l'origine du culte de Priape, et des divinités qui portent ses attributs. Ainsi Orus, ou le Dieu du printemps en Egypte, étoit représenté tenant en main l'organe de la génération dans une forte érection, tel qu'on voit un homme à bonnet Phrygien dans le monument de Mithra, à côté du chien céleste et du taureau. C'est également près du taureau céleste et du grand chien, vers les limites équinoxiales, que l'on trouve Orion, que les Egyptiens appeloient Orus, suivant Plutarque. Orion périssoit par la piqûre du scorpion, comme le taureau du monument de Mithra périt par la morsure du même animal en automne. Donc ce sera aussi vers les limites de l'équinoxe d'automne, que nous chercherons les Génies malfaisans, qui font la guerre aux principes

(1) Virg. Georg. l. 2, v. 324.

du bien, et qui ôtent au ciel et au soleil la force féconde, qu'ils communiquent à la terre. Ce sera sous le scorpion, que Typhon fera périr Osiris, et que se célébreront les fêtes tristes, qui annoncent le dépouillement de la Nature. Nous reviendrons sur cette idée bientôt, en exposant le système des deux principes, qui se combattent dans l'univers. Ici nous ne devons encore parler, que de ceux qui s'unissent pour tout produire.

L'équinoxe de printemps, autant desiré du navigateur, qu'il l'est de l'agriculteur, doit nous fournir aussi les astres, qui, avec le soleil, ouvrent la navigation, et qui exercent leur empire sur les mers. Ainsi nous verrons alors se précipiter dans les feux solaires, ou disparoître au couchant, et descendre avec le soleil au sein des eaux, les deux gémeaux, divinités tutélaires des navigateurs, connus sous le nom de Dioscures. Cette idée a été rendue allégoriquement par les Phéniciens dans leur cosmogonie, où on lit, « que le Dieu du temps ayant » jeté les fondemens de sa première » ville, les descendans des Dioscures » (1) construisirent des radeaux, et se » mirent en mer ». Ce sont aussi eux, qui s'embarquent avec Jason pour aller

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.

à la conquête du bélier à toison d'or, ou du bélier céleste, dont le lever du matin annonçoit l'entrée du soleil au taureau équinoxial, au lever du soir du serpentaire, qui prit aussi le nom de Jason, et qui, en aspect avec les Dioscures, fut regardé comme leur frère (1), ou comme frère des Cabires, par les mêmes Phéniciens. Les Rhodiens, grands navigateurs, ainsi que les Phéniciens (2), ne quittoient jamais le rivage, sans lui avoir fait un sacrifice, et ils l'invoquoient sous le nom de Phorbas (*n*). Ce Génie et les deux enfans gémeaux tenoient lieu à ces peuples de notre Saint Nicolas. Les Phéniciens en firent leur Cadmus, frère d'Europe, qui s'embarque pour chercher sa sœur, que Jupiter, sous la forme d'un taureau, marqué à l'épaule du disque de la lune, avoit enlevée, et qui fut placé aux cieux.

Je parlerai également d'Orion, placé vers les mêmes limites équinoxiales du printemps, sous ce même taureau, à la suite duquel il se lève, et dont on le fait naître. On le dit aussi fils de Neptune, à cause de sa grande influence sur les mers. Tantôt il annonçoit le calme, et tantôt la tempête (3). On

(1) Euseb. ibid.
(2) Hygin. l. 2. Diod. Sic. l. 5, c. 32.
(3) Germ. Cæs. in Orione.

trouvera dans Aratus l'énumération des constellations, dont les navigateurs tiroient des signes ou prognostics : tels sont l'autel, le Centaure, &c.

Le solstice d'été ne fut pas une époque moins importante du mouvement du soleil, que l'étoit l'équinoxe du printemps, sur-tout pour le peuple Egyptien, qui non-seulement y voyoit le terme de l'accroissement de la lumière et le *maximum* de l'élévation du soleil, comme tous les autres peuples, mais qui encore, y trouvoit fixé le retour d'un phénomène particulier à son pays, l'intumescence des eaux du Nil, et l'épanchement de ses mêmes eaux dans les campagnes, qu'elles alloient féconder, en y déposant un limon favorable à la végétation. La Nature pour eux paroissoit avoir choisi cette époque, pour détruire l'ancien ordre de choses, et préparer la terre à recevoir les germes d'une reproduction nouvelle. Le Nil, toujours rival du soleil dans sa marche, sembloit augmenter et décroître avec les jours, et en suivre la progression graduée, puisqu'il étoit au plus bas au solstice d'hiver, et qu'il se débordoit à celui d'été. La marche périodique du Nil se lia naturellement à celle du soleil, qui sembloit la régler ; et le moment de l'arrivée de cet astre au point solstitial, étant celui de la descente du

Nil dans les campagnes, fut choisi par les Egyptiens pour le commencement d'une année, qu'on appela l'année de Dieu (1), et période Sothiaque, du nom du soleil leur grand Dieu, et de Sothis, ou de la canicule, qui, par son lever du matin, fixoit cette époque si importante pour le peuple Egyptien. On l'appela aussi l'année ou la période héliaque, autrement dit, solaire; et l'année caniculaire, de la canicule, qui préside à son commencement. Elle étoit de trois cents soixante-cinq jours, sans intercalation, de manière, qu'au bout de quatre ans, ou de quatre fois trois cents soixante-cinq jours, qui font quatorze cents soixante jours, il s'en falloit d'un jour, qu'il y eût quatre révolutions complètes du soleil. C'est pour réparer cette erreur, que certains peuples ont fait de trois cents soixante-six jours la dernière de ces quatre années. C'est ce que nous appelons l'année bissextile. Les Egyptiens préférèrent de ne rien ajouter à l'année de trois cents soixante-cinq jours, qui, au bout de cent vingt ans, ou de trente fois quatre ans, se trouva en défaut de trente jours, ou d'un mois; c'est-à-dire, qu'il s'en falloit d'un mois, que les cent-vingt révolutions du soleil fussent complètes,

(1) Censor. de Die Nat. c. 18.

quoiqu'on en comptât cent-vingt, ou cent-vingt ans, comme si elles l'étoient. Le commencement de la cent vingt-unième année ne se trouvoit donc plus répondre au solstice d'été, mais le précédoit d'un mois; en sorte que, quand le soleil arrivoit au point solstitial, d'où il étoit originairement parti, et où il devoit revenir, pour qu'il y eût réellement cent vingt ans, ou cent vingt révolutions complètes, on finissoit déja le premier mois de la cent vingt-unième année.

On sent que, si le commencement de l'année reculoit de trente jours tous les cent vingt ans, au bout de douze fois cent vingt ans, ou au bout de quatorze cents soixante ans, ce commencement d'année toujours en reculant revenoit au point solstitial, ou au point du départ primitif de la période. Alors le soleil n'avoit fait que quatorze cents cinquante-neuf révolutions, quoiqu'on en comptât quatorze cents soixante; il falloit donc encore un an pour qu'il en eût fait réellement quatorze cents soixante. Ce n'étoit donc qu'au bout de quatorze cents soixante-une années de trois cents soixante-cinq jours, que le soleil avoit exactement fait ses quatorze cents soixante révolutions, lesquelles sont, non pas de trois cents soixante-cinq jours en nombre précis et rond, comme

on le supposoit, mais de trois cents soixante-cinq jours un quart réellement. Ce sont ces quarts de jours qui, répétés quatorze cents soixante-une fois, durant quatorze cents soixante-un an, donnoient trois cents soixante-cinq jours un quart, ou une révolution entière de moins sur les quatorze cents soixante-un an, que l'on comptoit. Il y avoit bien quatorze cents soixante-une fois trois cents soixante-cinq jours d'écoulés ; mais quatorze cents soixante-une fois ces trois cents soixante-cinq jours ne faisoient pas quatorze cents soixante-une années de trois cents soixante-cinq jours un quart, ou véritablement quatorze cents soixante-une révolutions complètes du soleil.

C'est cette période de quatorze cents soixante-une années de trois cents soixante-cinq jours, qui ramenoit le commencement de l'année solaire au point solstitial, au lever de Sirius, après quatorze cents soixante révolutions complètes, que l'on appela en Egypte la période sothiaque, et dont on fixa le départ au solstice d'été, d'abord occupé par le lion, et ensuite par le Cancer, sous lequel est placé le grand chien Sirius, qui ouvroit la période. C'étoit à cette néoménie solstitiale, accompagnée du lever de Seth,

ou de la canicule, dit Porphyre (1), qu'ils fixèrent le commencement de l'année, et le commencement de la génération de toutes choses, et comme l'heure natale du monde.

Comme les Egyptiens ont attaché au Nil une grande opinion de divinité, et que la plûpart de leurs cérémonies religieuses avoient leur fleuve pour objet, on sera fort attentif dans l'examen de leurs fables, et des monumens de leur culte, à considérer les constellations, qui, par leur lever ou par leur coucher, se lioient aux signes, dans lesquels le soleil, et même la lune nouvelle ou pleine se trouvoient alors placés tous les ans. Car Sirius n'étoit pas le seul, qui déterminât cette époque. Le fleuve du verseau, et l'homme qui tient l'urne, d'où il s'échappe, et que les Grecs appellent Deucalion (2), mérite d'être remarqué, puisque, placé en opposition avec les signes du solstice d'été, qu'occupoit le soleil, il ouvroit le soir la marche de la nuit, et recevoit la lune pleine au milieu de sa coupe. On verra dans cette fonction l'origine de la fable Egyptienne, qui suppose (3), que par le mouvement de ses pieds, cet

(1) Porph. de Antr. Nymph. p. 284.
(2) Hyg. l. 2.
(3) Theon. ad Arat. p. 136.

homme

homme fait gonfler le Nil, et le pousse hors de ses bords.

Au-dessus de lui et avec lui montent les pieds du Pégase, qui font jaillir l'eau de la fontaine, où vont boire les Muses; allusion faite, soit au Nil, soit à l'eau du verseau, qui représente ce fleuve, et qui s'élève toujours sur l'horizon avec le Pégase, tandis que l'homme, qui tient l'urne, d'où elle s'épanche, monte aux cieux sous le nom de Ganymède, ayant sur sa tête l'aigle, qui enleva dans les airs ce jeune fils de Tros. On voit comment toutes ces fables se lient aux aparences Astronomiques.

Cette urne elle-même trouvera sa place avec le lion, parmi les monumens du culte Egyptien relatifs au débordement du Nil. En effet, les Egyptiens, suivant Horus-Apollon (1), un de leurs grammairiens, qui nous a donné l'explication de plusieurs de leurs symboles hiéroglyphiques, avoient choisi, entre autres emblêmes caractéristiques du débordement du Nil, « le lion et » l'urne, ou trois urnes. Le lion, dit » Horus-Apollon, désignoit le signe, » que parcourt le soleil, lorsqu'il pro- » duit le débordement du Nil. Car, » durant tout le temps qu'il parcourt » ce signe, la hauteur des eaux du

(1) Hor. Apoll. l. 1, c. 21.

» fleuve devient double. C'est pour » cela, que ceux qui sont chargés de » veiller à la décoration des temples, » ont soin d'orner de têtes de lion les » tuyaux des fontaines sacrées. Encore » aujourd'hui, continue cet auteur, » tous ceux qui adressent au ciel des » prières, pour obtenir une inondation » abondante, ont soin de se munir de » figures, qui représentent l'image du » lion ». Plutarque, dans son Traité d'Isis, donne la même origine aux figures de lion, si multipliées en Egypte (1), et au culte public rendu à cet animal par les Egyptiens, ainsi qu'au chien céleste, qui, comme le lion, auquel il s'unit, est censé avoir la propriété d'attirer le Nil hors de son lit; ce qui le fit appeler hydragogue. Tout ceci confirme bien les rapports, que Lucien (2) établit entre le culte des animaux en Egypte, et celui des signes célestes. On ne dira pas, que le chien et le lion ont été placés dans le ciel par les Egyptiens, parce qu'ils les adoroient comme des divinités, qui avoient la propriété de faire déborder le Nil. Car on ne remarque rien, ni dans le lion, ni dans le chien, qui ait rapport à cette fonction. Elle n'appartient qu'au lion

(1) Plut. de Isid. p. 365, 366.
(2) Lucian. de Astrol. p. 986.

et au chien des constellations, qui se trouvoient unis au soleil tous les ans, lorsque le phénomène du débordement se reproduisoit. C'est donc l'image vivante du chien et du lion célestes, qui a été transportée dans les temples d'Egypte, et placée sur la terre, et non pas l'effigie de ces animaux, qui a été consacrée aux cieux. La fonction, qu'on leur attribuoit, et qui ne peut convenir qu'aux astres, dans le système des peuples livrés à l'Astrologie, décide la question en faveur des animaux célestes, comme types originaux des animaux sacrés nourris dans les temples.

Ce que nous avons dit du chien céleste, nous le dirons de l'hydre céleste, qui se lève entre le chien et le lion, et qui concourt comme eux aux mêmes effets, c'est-à-dire à l'épanchement des eaux du Nil. Elle a dû se lier aux mêmes phénomènes ; et entrant comme cause dans cet effet, elle a dû fournir la matière des fictions sur le solstice et sur le débordement des eaux, et composer la parure et la forme d'une partie des attributs des divinités solstitiales. On y trouvera l'origine de l'immense étendue, qui a été donnée à cette constellation, et de la dénomination de Nil, que lui donnèrent les Egyptiens (1). Elle se

(1) Theon. p. 150.

développe sous trois signes, en sorte que sa tête montant avec le cancer, sa queue ne finit de monter qu'avec l'extrémité des pieds de la vierge, et même le commencement de la balance, un instant avant que le centaure vienne à paroître. Théon voit dans ce long développement une mesure exacte du débordement du Nil, qui dure tout le temps que le soleil parcourt la partie du Zodiaque, qui se trouve placée sur elle, et qui monte sur l'horizon, et passe au méridien avec elle; ce qui donne environ trois mois, ou quatre-vingt-dix jours du Zodiaque. Peut-être est-ce-là ce qui l'a fait appeler l'hydre aux cent têtes en nombre rond. Au moins c'est, suivant Théon, cette correspondance avec la durée du débordement, qui la fit appeler le Nil par les Egyptiens. C'est cette fameuse hydre, dont triompha Hercule, après avoir vaincu le lion de Nemée. C'étoit son deuxième travail. Nous en ferons usage, dans l'explication des douze travaux de ce héros, par l'Astronomie, et par la course du soleil dans les douze signes, à partir de l'ancien signe du solstice, le lion céleste.

La constellation, qui porte le nom d'Hercule, et celui de Prométhée, et qui, le matin par son coucher, fixoit le commencement de l'année Egyp-

tienne solstitiale, et celui du débordement, fixera notre attention, comme ayant dû se lier aux fictions sur l'année solstitiale, et sur le débordement. On verra sur le champ, dans la fable d'Osiris ou du soleil, qui voyage dans toutes les contrées de l'Univers, pourquoi tandis que ce héros s'avance vers les contrées brûlantes de l'Ethiopie, le Nil se déborde, et inonde principalement la partie de l'Egypte, où régnoit Prométhée (1), qui pensa en mourir; et pourquoi il donna à ce fleuve le nom d'aigle, ou de vautonr de Prométhée, c'est-à-dire de la constellation, qui suit l'Hercule céleste dans son coucher, durant le débordement, et qui reparoît le matin avec lui au bout d'environ trois mois, lorsque le Nil rentre dans son lit. C'est sans doute ce qui donna lieu de dire, que ce fut cet Hercule, qui vint repousser le fleuve, et le fit rentrer dans ses limites. Diodore lui-même a remarqué, qu'il y avoit des rapports entre cette fable et celle du vautour de Prométhée, celui que les anciens ont dit être placé aux cieux, ainsi que Prométhée, ou l'*Ingeniculus*, qu'accompagne toujours son vautour.

Cette même constellation s'appelle *Testudo*, ou la lyre; et on dit, que

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 19.

Mercure avoit formé sa lyre de l'écaille d'une tortue, que le Nil en se retirant laissa sur ses bords; autre allusion à l'époque du temps où elle se lève à la suite d'Hercule, après la retraite des eaux du fleuve. Hercule lui-même, ou la constellation, qui porte ce nom et les attributs de ce Dieu, n'est peint agenouillé, que parce que c'étoit en se couchant qu'il fixoit le solstice d'été, ou l'arrivée du soleil au lion, qui occupoit ce point. Il a pour arme, dans son effigie céleste, la massue, et pour manteau la peau du lion, parce qu'on peignoit avec ces attributs Hercule lui-même, ou le soleil arrivé au lion, terme de sa plus grande force. La massue étoit l'emblême de cette force, et le lion étoit l'animal céleste auquel il étoit uni, et son domicile, comme nous le dirons bientôt.

Ainsi la constellation figurée aux cieux sous cette forme paroît avoir été groupée sous la figure symbolique, qui représentoit le véritable Hercule, le soleil du solstice d'été. Le soleil est le héros, et la constellation son image, placée dans la partie du ciel ou sur les étoiles, qui, le matin par leur coucher, annonçoient l'entrée du soleil au lion céleste, celui des signes qui répondoit au premier mois de l'année, lorsqu'elle partoit du solstice d'été.

Voilà pourquoi les Grecs attribuoient à ce héros l'établissement de leur période olympique, laquelle partoit du solstice d'été, ainsi que la célébration des jeux ou fêtes solaires, qui tous les quatre ans avoit lieu à cette même époque. On distribuoit aux vainqueurs la palme, qui n'étoit point une production du pays, mais qui croît en Orient sur les côtes de Phénicie, où Hercule, autrement le soleil solstitial, recevoit un culte, dont l'origine remontoit à une très-haute antiquité ; ce qui annonce assez, que les Olympiades des Grecs étoient une institution étrangère, qu'ils avoient adoptée avec le culte d'Hercule. La palme étoit aussi un symbole relatif aux mouvemens célestes, et à l'Astrologie (1). Ces combats ou exercices gymniques, qui avoient lieu dans cette fête solstitiale, devoient coincider avec la pleine-lune, qui arrivoit près du solstice (2). Cette planète elle-même prenoit le nom d'Olympias, nom tiré de sa course dans le cercle du Zodiaque, appelé cercle olympique. La lune, à l'époque à laquelle le lion répondoit au solstice d'été, et où l'on fixoit le premier travail d'Hercule, étoit pleine au verseau, ou au septième signe, à

(1) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 633.
(2) Pet. Rat. Tem p. l. 2, part. 1, c. 5. Syncell.

partir du lion. C'est-là ce qui a sans doute fait lier au septième travail d'Hercule, qui tombe précisément sur ce signe, la fiction de l'établissement des jeux olympiques par ce héros, sur les bords de l'Alphée. On peut voir dans Diodore-de-Sicile les détails de cette institution, et les victoires que remporta Hercule, qui le premier voulut y combattre. Ce rapport entre le lieu de la pleine-lune, au septième signe, au moment où tous les ans se livroient les combats olympiques et la tradition, qui lie cette institution au septième travail d'Hercule, dont la première victoire est celle qu'il remporta sur le lion, qui est dans nos constellations, mérite d'être remarqué, et deviendra une nouvelle preuve de notre explication des douze travaux d'Hercule par l'Astronomie.

On conçoit aisément, que si tous les quatre ans on eût compté une petite période, appelée olympiade, au bout de trois cents soixante-cinq et un quart de semblables périodes, on auroit eu une très-grande période de quatorze cents soixante-un ans, absolument égale à la période sothiaque, en supposant néanmoins, que ses élémens fussent l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours; et alors la période olympique auroit été calquée sur la période

sothiaque. Mais cette discussion est étrangère à notre sujet, et nous conduiroit trop loin, d'autant plus qu'il nous semble, qu'il y avoit une combinaison du mouvement des deux astres, et que cette période étoit lunisolaire.

Si nous en croyons Censorinus (1), ils ajoutoient à l'année un jour tous les quatre ans; ce qui devoit donner, dans notre hypothèse, pour une olympiade, quatorze cents soixante-un jours, partagés en quatre parties ou années communes, dont trois auroient été de trois cents soixante-cinq jours, et la quatrième de trois cents soixante-six, comme nos années bissextiles. En cela, ils auroient différé des Egyptiens, qui n'ajoutoient pas ce jour, et qui laissoient courir leur année vague. Cette période étant une année civile, comme la période Egyptienne, elle servoit à fixer les dates chronologiques.

Mais revenons à notre quatrième époque de commencemens d'année, ou à celle qui partoit de l'équinoxe d'automne, lorsque la Nature avoit consommé le grand ouvrage de la végétation, et que la terre, dépouillée de récoltes et de fruits, ouvroit son sein aux semences, que le printemps suivant

(1) Censorin. de Die Nat. c. 18.

devoit faire éclore, et recevoit le dépôt précieux des espérances du laboureur. C'étoit alors que les Pléïades, ou les étoiles indicatives du labourage et des semailles (1) rappeloient l'homme à un nouveau travail, dont il ne devoit recueillir les fruits que l'été suivant, et l'attachoient de nouveau à la terre, non plus, comme au printemps, par des jouissances, mais par des fatigues et des sueurs. Il paroît, que les Juifs avoient une de leurs années fixée à cette époque, année que le père Petau appelle leur année civile et lunaire (2), tandis qu'il appelle leur année religieuse, celle qui commençoit au printemps ou au mois Nisan, lorsque le soleil avoit atteint le signe de l'agneau. On fera sur ce commencement d'année les observations que nous avons faites sur les trois autres. On examinera et les signes du Zodiaque, qu'occupoient le soleil et la lune pleine ou nouvelle, et les constellations extrazodiacales, qui, par leur lever ou leur coucher, soit le matin, soit le soir, se lioient à ces signes, en marquoient les divisions, et fixoient cette époque du mouvement du soleil et de la lune, et de la marche du temps comparée avec celle de la végétation sur la terre.

(1) Theon. p. 135.
(2) Petav. Rat. Temp. part. 2, l. 1, c. 6.

Non-seulement les Pléïades et le taureau, près desquels la lune de l'équinoxe d'automne étoit pleine, mais encore la couronne boréale, qu'Ovide appelle *Libera*, ou Proserpine, fille de Cérès, ainsi que le serpentaire (*ooo*), Carnobuta, Roi des Gètes, qui donna l'hospitalité à Cérès, et qui fut placé par elle aux Cieux, avec un des serpens de la Déesse, toutes constellations voisines du lieu où le soleil et la lune d'automne étoient en conjonction, fixeront principalement l'attention de celui qui cherchera à expliquer les fictions relatives à ce commencement d'année, soit chez les Juifs, soit chez les autres peuples, qui ont eu des commencemens d'année en automne. Tels étoient ceux, qui avoient des années de six mois, d'un équinoxe à l'autre, et qui avoient séparé, comme la Nature, la révolution du soleil, et la marche progressive de la végétation en deux parties, dans le sens où elles forment le contraste le plus sensible, soit dans les rapports d'excès de durée des jours sur les nuits, et des nuits sur les jours, soit par le changement de face pour la terre, tour à tour féconde et stérile, ornée ou dépouillée de toute parure. Ces limites sont les points équinoxiaux.

On trouvoit en Syrie, chez les habitans d'Antioche, une Ere ou période, qui

commençoit aussi vers l'équinoxe d'automne (1). Ainsi nous avons des exemples de commencement d'années aux quatre grandes époques du mouvement du soleil, et du commencement des saisons, conformément à ce que Ptolemée et Julien nous avoient annoncé plus haut ; et nous venons de voir, quelles observations il étoit important de faire sur les lieux du soleil et de la lune, et sur leurs rapports avec les signes et les constellations dans ces quatre époques.

Il nous reste encore une distinction à faire sur le départ de l'année ; c'est celle de l'heure, à laquelle on la faisoit commencer. Si c'est le matin, au lever du soleil, ou le soir à son coucher, les aparences sont à-peu-près les mêmes ; mais si c'est à minuit, elles ne le sont que pour le signe, qu'occupe le soleil, et non pas pour les constellations, qui se lèvent ou se couchent au moment du départ de la période. Il faut donc alors mettre le signe, qu'occupe le soleil au méridien inférieur, pour avoir l'état du ciel à minuit, si c'est à minuit, que commence l'année et le jour, comme chez les Romains et chez nous, ainsi que chez les premiers Chrétiens. C'est par-là qu'on verra que, si on met

(1) Petav. Rat. Temp. part. 2, l. 3, c. 14.

au méridien inférieur le signe du capricorne, consacré à Saturne, et qu'occupoit le soleil du temps de Numa, on apercevra au bord oriental une première étoile, qui annonce l'année, près des pieds de la vierge céleste ; c'est celle que Plutarque appelle Janus. Avec elle monte aussi le vaisseau céleste, qui fut empreint avec la tête de Janus sur la monnoie Romaine. Cette même vierge étoit représentée, dans les anciennes sphères, avec un jeune enfant, qu'elle allaitoit, et qu'on appeloit Jesus et Christ; et dès-lors, nous aurons le mot de l'énigme de la fable des Chrétiens, sur le Dieu du jour et de l'année, qui naissoit dans les chastes flancs d'une vierge à minuit, au lever d'une étoile, qu'observoient les Mages.

Si c'est le matin, on observera les astres, qui se lèvent immédiatement avec le soleil, et semblent conduire son char. Tel paroît le cocher céleste, où l'on plaça Phaéton, fils du Soleil, et qui prit les rênes de ses chevaux, d'après un défi d'Epaphus, fils d'Io, ou de la Déesse qui siège au taureau, sur lequel le cocher est placé. On y verra une allusion manifeste à la fonction de guide des chevaux du soleil, que remplit cette constellation tous les ans, lorsque le soleil arrive au taureau, ancien signe équinoxial du printemps.

On y trouvera aussi l'origine de la fiction sur ses malheurs dans son coucher, qui est accompagné de celui de l'Eridan céleste, au-dessus duquel il plane, et qui descend au sein des flots avec lui, au moment où monte sur l'horizon ce fameux scorpion, qui effraya les chevaux de Phaéton, et causa sa chûte dans les eaux du fleuve, qui est au-dessous de lui.

J'en dirai autant de Persée, placé dans les limites du même équinoxe, et qui fait coucher la vierge et la queue de l'hydre, qui se trouve au bord occidental avec la tête de la vierge, moment où le sabre de Persée paroît sur l'horizon. C'est cette tête coupée et entortillée des replis de l'hydre, que l'on mit ensuite dans la main de Persée, sous le nom de la tête de la fameuse Méduse.

Si c'est sur l'année solstitiale, qui commençoit au matin, qu'on a des observations à faire, on remarquera principalement les deux chiens, Sirius et Procyon, et la tête de l'hydre à l'Orient, et au couchant la constellation d'Hercule, chef de l'année solaire, et héros des douze combats.

Si c'est sur une époque du soir de l'année solstitiale, on observera le verseau, et le cheval Pégase. Si, au contraire, il s'agit d'un commencement au

soir de l'année équinoxiale, on considérera encore l'Hercule céleste, mais au bord oriental, ainsi que le Serpentaire, Cadmus, Jason, Esculape, &c. Toutes ces distinctions pourront avoir lieu pour différens peuples, et pour différens siècles.

La période sothiaque, ou l'année de Dieu, année vague, mais grande chez les Egyptiens, commençoit au solstice d'été le matin. Comme les Egyptiens eurent plusieurs années, conséquemment ils durent avoir plusieurs commencemens de révolutions, soit solaires, soit lunaires. Ils eurent un commencement d'année au soir, puisqu'ils comptèrent du soir le commencement du jour, suivant Isidore de Séville (1). Les Arabes et les Mahométans (2), au rapport de M. Hyde, prennent aussi le coucher du soleil pour le commencement de leur jour, qui finit au coucher du soleil suivant. D'autres peuples le comptent d'un matin à l'autre, tels que les Babyloniens (3). Les Athéniens, au contraire, comptoient le jour d'un soir à l'autre (4). Ainsi faisoient les Gaulois, qui se disoient tous descendans

(1) Isid. Orig l. 5, c. 10.
(2) Hyd. Vet. Pers. Relig. c. 17, p. 213.
(3) Plin. l. 2, p. 77.
(4) Macrob. l. 1. Sat. c. 3.

de Pluton (1), ou de la constellation du serpentaire, qui, le jour de l'équinoxe de printemps, fixoit le départ de la nuit par son lever du soir, et en automne, celui du jour par son lever du matin. C'étoit à minuit (2), comme nous l'avons déjà dit, que les Romains fixoient le commencement de leur jour civil.

Toutes ces différences sont bonnes à observer dans l'explication des allégories sacrées des différens peuples, sur le temps et sur les astres, qui en fixent le commencement et les principales divisions. On trouvera dans Censorinus les détails nécessaires sur les différentes périodes célestes, et sur les points de leur départ et de leurs divisions chez les diverses nations. Nous y renvoyons le lecteur.

Nous ne parlerons pas des autres petites divisions, telles que celles des heures, au nombre de vingt-quatre, qui se partagent le jour et la nuit, ou la totalité de la révolution du ciel chaque jour. On observera seulement, qu'on a quelquefois appliqué au jour la division des âges, qui fut appliquée à l'année, et qu'on le peignit comme un enfant à son lever, comme un homme à son midi, et comme un vieillard à son cou-

(1) Cæs. de Bell. Gall. l. 6, c. 17.
(2) Macrob. Saturn. l. 1, c. 3.

cher.

cher. C'est la peinture que Martianus-Capella (1) fait du Dieu-Soleil, qu'il introduit dans le sénat des Dieux, et à qui il donne une grande partie du costume, que Jean, dans son Apocalypse, donne au Génie lumineux, qu'il appelle le fils de l'homme, et qu'il place au milieu des sept chandeliers, ou des sept grands flambeaux de la Nature, sur lesquels il répand sa lumière. Comme les saisons, le jour fut une divinité chez les anciens (2), et il eut ses initiés et ses mystères, dans lesquels on peignoit son enfance et la gradation de ses âges, comme nous l'avons vu plus haut. Car c'est à la lumière et à la durée du jour, et non pas au soleil, qui est constamment le même, qu'on peut appliquer ces alternatives d'accroissement et de diminution, d'enfance et de virilité. Martianus-Capella ajoute, que, suivant quelques-uns, on le faisoit changer douze fois de forme, c'est-à-dire autant de fois que le jour avoit d'heures, l'année de mois, et le Zodiaque de signes.

On ne peut guères douter, que les formes du soleil et du jour n'aient varié, dans les attributs du soleil de chaque mois. Les changemens, que nous avons vu qu'il subissoit dans les peintures,

(1) Martian. Capel. de Nupt. Phil. l. 1, c. 4 & 5.

(2) Procl. in Tim. l. 4, p. 248 & 251.

qui le représentoient dans les quatre principales époques du mouvement annuel, en sont la preuve, ou au moins nous conduisent, par une induction fort naturelle, à le croire. Jamblique d'ailleurs nous assure, que le soleil étoit censé prendre des formes nouvelles, dans chacun des douze signes, et qu'il en changeoit avec les heures ou les saisons (1), comme si sa divinité subissoit ces changemens, à raison des lieux où elle est reçue. Il nous apprend, que l'administration du monde et le gouvernement de la Nature élémentaire, dans laquelle s'opèrent toutes les générations, est remis à deux puissances, dont l'une est le Dieu-Soleil, dont nous venons de parler, et dont nous avons suivi la marche aux principales époques de l'année, et l'autre la lune, dont nous allons maintenant parler.

La lune, ne donnant que de la lumière, sans aucune espèce de chaleur, auroit dû naturellement paroître étrangère à l'action créatrice du soleil, et ne partager avec lui, que la fonction de distribuer le temps aux mortels, et de mesurer les douze principales portions de l'énergie solaire, à chaque révolution. La saine physique aujourd'hui a réduit à-peu-près là toutes ses

(1) Jamblich. de Myster. c. 37. Ibid. c. 39.

fonctions, si ce n'est à l'égard des marées, dont on la croit cause, sans qu'on soit encore bien d'accord sur la manière dont elle agit, soit par pression sur les mers, soit par attraction. Cette dernière manière d'agir nous paroît la plus vraisemblable, et s'accorde mieux avec le système général du monde, dont l'attraction est le grand ressort. Mais autrefois elle gagna, comme ses prêtres, à l'ignorance des hommes, qui lui firent honneur d'une foule d'opérations, dont elle ne se mêloit guères, et qui lui assignèrent bien des qualités, qu'elle n'avoit pas.

On avoit attribué au soleil la sécheresse et la chaleur du jour ; on attribua à la lune la fraîcheur et l'humidité de la nuit, qu'elle éclairoit, au lieu d'y voir tout simplement l'effet de la retraite du soleil, et celui des vapeurs, qu'il avoit élevé le jour, et qui retomboient la nuit. La lune fut humide, comme le soleil étoit chaud ; et c'étoit le principe humide, qui, mêlé à la chaleur, ou au principe ignée, organisoit tous les corps, dont la terre fournissoit la matière. La lune fut donc associée au soleil, dans le grand ouvrage des générations, et tint en commun avec lui le sceptre de la Nature. Joignez à cela une considération, dont nous avons déja parlé ailleurs ; c'est que les hommes

sont toujours disposés à prendre les signes pour des causes, et que la lune, renfermant dans une période de vingt-neuf jours une foule d'effets produits par le soleil régulièrement tous les ans, à-peu-près aux mêmes époques, et durant le même intervalle de temps, fut censée coopérer à la formation de tout ce qui naissoit, croissoit, ou mûrissoit pendant sa petite période.

Telle est l'origine de la grande fortune, que la lune a faite dans l'opinion des anciens peuples, et dont elle conserve encore quelques traces dans l'esprit du peuple, et sur-tout de l'habitant des campagnes, qui lui attribue au moins autant d'influence qu'au soleil. Cette opinion, qui n'est plus aujourd'hui qu'un préjugé de l'ignorance, faisoit autrefois partie de la science des Philosophes ou des Sages de l'antiquité. Nous devons donc en tenir compte, dans l'explication de leurs fables, lorsque la lune en est l'objet, ou qu'elle y entre pour quelque chose ; car tout n'est pas sagesse chez les Sages, et leurs erreurs entrent au moins pour moitié dans leur réputation.

Haly, dont nous avons donné l'extrait d'un passage sur le soleil (1), continue l'éloge de ce Dieu, et passe ensuite à celui

(1) Voyez ci-dessus.

de la lune. « Nous avons, dit-il, fait » voir comment le soleil, lumière de » la Nature, et modérateur du monde, » change la température des saisons, » soit en montant, soit en descendant » le long du Zodiaque, comment il pro- » duit la salubrité du printemps, les » chaleurs de l'été, les fruits, dont se » charge l'automne, et les neiges et les » frimats, qui couvrent la terre pen- » dant les hivers. A sa suite marche » la lune, flambeau moins lumineux, » Reine du monde, et qui influe plus » qu'aucune autre planète sur les chan- » gemens, qu'éprouvent les corps. La » lune, dans les progrès d'accroisse- » ment et de diminution dans sa lu- » mière, imite la vie humaine, dans la » succession de ses quatre âges, en ce » qu'elle semble naître, croître, dé- » croître, et mourir, suivant qu'elle » s'approche ou s'éloigne du soleil (*ppp*).

» La lune est auprès du soleil, comme » un grand alguasil auprès de son Roi, » qui lui donne une grande puissance, » l'élève en dignité, et se l'attache. » Car le soleil gouverne la lune, » qu'il remplit de sa lumière et de sa » force (1), jusqu'à ce qu'elle se trouve » en opposition avec lui. C'est alors » qu'il lui résiste, et qu'il lui retranche

(1) Haly, ibid. p. 7.

» sa lumière par degrés, comme il la
» lui avoit prêtée. C'est la lune qui em-
» bellit les étoiles, ou éclipse leur lu-
» mière, en traversant la route azurée
» où elles sont semées. Sa nature est
» le froid-humide. Elle est la reine et
» l'arbitre souveraine des nuits. Elle
» exerce sa puissance sur les mers,
» dans le flux et le reflux. Suivant
» qu'elle croît, ou qu'elle décroît, les
» corps soumis à son action éprouvent
» les mêmes alternatives. Elle est une
» des trois planètes, qui distribuent les
» pluies, et qui décident de l'abondance
» ou de la stérilité de la terre. Elle
» influe sur la formation des fœtus des
» animaux et de l'homme, depuis le
» premier mois de la conception, jus-
» qu'au septième. Elle modifie son ac-
» tion à raison des signes, dans lesquels
» elle se trouve. C'est un roi grand et
» puissant, durant tout le temps qu'elle
» parcourt le bélier céleste, &c. »

L'auteur peint les caractères différens, que la lune prend dans les différens signes du Zodiaque, auxquels elle s'unit dans ses différentes stations. Nous ne le suivrons pas, parce que ces détails appartiennent plus à l'Astrologie judiciaire, qu'à l'Astrologie sacrée. Quant aux caractères, que nous venons d'extraire, ils pourront trouver leur application dans plusieurs fictions sacerdotales sur

cet astre, sur-tout considéré sous son nom fameux d'Isis. Telles sont les fables consignées dans le onzième livre d'Apulée, et dans Plutarque, qui a fait un Traité entier, intitulé du nom de cette Déesse.

Julius-Firmicus n'est pas moins pompeux, dans la description qu'il nous donne des apparences, des formes, des conjonctions, des influences de la lune, et en général, de tout ce qui a rapport à la puissance de cette divinité : ce sont ses expressions. Il assure, qu'il a puisé tout ce qu'il va en dire, dans les livres attribués à Mercure, et à Esculape, qui reçut ses leçons; à Pétosyris, et à Nécepso, qui les commentèrent (1), à Orphée, à Critodème, et en général, à tous les amateurs de cette science, dont il a rassemblé, comparé et discuté les principes, avant de les faire connoître aux Romains. C'est ici qu'il nous dit, que toute la substance du corps humain est soumise à l'action impérieuse de cet astre, depuis le moment où le souffle de l'ame divine vient animer la matière du corps; que cette partie du feu sacré, qui descend dans la matière, et s'y enchaîne par la génération, ne s'y attache, qu'autant que le corps est suffisamment organisé pour

(1) Firm. Præf. ad. l. 4, p. 84.

le contenir, et pour que l'ame et le corps aient entre eux ces rapports, qui facilitent le développement de l'activité du feu divin, qui doit gouverner cette portion de matière, et en faire un tout parfait, résultant de l'assortiment de ces deux natures; d'où suit la nécessité de connoître ce que le corps humain tient de la lune, et ce qui est soumis à ses influences et à sa puissance. Car nos corps éprouvent en eux les alternatives d'accroissement et de diminution, que subit la lumière de la lune. L'auteur cite pour exemple l'action de la lune sur la moëlle de nos os, laquelle éprouve les périodes d'augmentation et de diminution, qui se manifestent dans le croissant et le décours de la lumière de cet astre.

Nous rougissons de rapporter ces ridicules préjugés; mais enfin, comme ils ne sont pas seulement ceux de Firmicus, mais encore ceux de tous les anciens, nous avons cru devoir les rapporter, ne fût-ce que pour donner une idée de la mauvaise physique, qui se lie souvent aux opinions religieuses de l'antiquité. C'est d'après cela que Firmicus conclut, que toute la substance du corps humain est gouvernée par la providence de cette divinité. Il prétend, qu'elle renferme en elle le principe de génération et de destruc-

tion, qui se développe dans tous les corps sublunaires. Placée dans la partie inférieure des sept couches planétaires, et dans le voisinage de la terre, c'est elle qui exerce sur celle-ci et sur les élémens, mis en activité pour la génération, le plus grand empire. Elle parcourt le ciel avec une célérité incroyable, s'approche successivement des différentes étoiles, dont elle rassemble les influences variées, qu'elle répand ensuite sur les corps sublunaires. De-là vient la nécessité de l'observer dans ses appulses, près des différents astres, et sur-tout dans ses diverses phases, lorsqu'elle se montre à nos yeux, tantôt pleine, tantôt en quartier, ou coupée également en deux par la ligne qui sépare la lumière des ténebres, qui partagent entre eux son disque; tantôt en croissant ou échancrée, et tantôt sous la forme oblongue de l'Ellipsoïde: enfin, lorsqu'elle vient à se cacher dans sa conjonction avec le soleil (1); car ce sont-là toutes les formes, par lesquelles la lune passe dans chacune de ses révolutions autour du Zodiaque, ou pendant chaque mois, et qu'il est important d'observer.

On ne peut pas douter, que les phénomènes des différentes phases de

(1) Ibid. Firm. l. 4. præf.

la lune, dont Firmicus vient de recommander l'observation, n'aient fixé l'attention des hommes, et sur-tout de ceux qui voyoient dans la lune une divinité, qui le disputoit presque au soleil en gloire et en puissance, et qui partageoit avec lui l'empire de l'Univers. Ils durent donc la peindre sous différentes formes, et lui donner différens noms, dans ces diverses phases, comme ils avoient fait pour le soleil, dans les diverses saisons.

Les alternatives d'accroissement et de diminution de lumière dans la lune, pendant chaque mois, correspondoient en quelque sorte à celles qu'éprouvoit la terre, ou le jour, durant l'année solaire. Car elle avoit sa lumière naissante et croissante, jusqu'à la pleine-lune, qui étoit comme son solstice, ou son *maximum* de lumière, et ensuite sa lumière décroissante et finissante à la conjonction où arrivoit le *maximum* des ténèbres, qui couvroient alors tout son disque. Dans les quadratures, on avoit une image des équinoxes; car alors les ténèbres et la lumière partageoient également entre eux le disque visible de la lune, comme ils faisoient à l'égard de la terre aux deux équinoxes. Après une quadrature, la lumière l'emportoit sur les ténèbres, jusqu'à l'autre quadrature, après quoi c'étoient les ténèbres qui trion-

phoient, jusqu'à la quadrature suivante.

Ce combat successif de la lumière et des ténèbres sur le disque lunaire, vainqueurs et vaincus tour à tour, ressembloit exactement à ce qui se passoit sur la terre par l'action du soleil, et par l'effet de ses voyages d'un solstice à l'autre. La lune, ou la révolution lunaire, autrement dit le mois, présenta les mêmes périodes de lumière et de ténèbres que l'année, et put être l'objet des mêmes fictions religieuses. Cette remarque pourra trouver son application dans l'interprétation des fables sur Isis, sur Nephté sa sœur, sur Diane, et sur Hécate, ou sur la lune, connue sous différens noms, et peinte avec différens attributs.

C'est cette ressemblance des phénomènes, que la lumière solaire produisoit dans la lune, avec ceux qui avoient lieu sur la terre, qui fit dire, que la lune étoit une terre aérienne (1). Comme c'étoit à elle que se terminoit l'empire de la lumière sans mélange, et où commençoit celui de la lumière mêlée aux ténèbres (2), elle fut donc sous ce rapport comparée à la terre ; car elle seule de tous les astres paroissoit altérée par le mélange des ténèbres, qui avoient

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 11, c. 19.
(2) De Isid. p. 369.

été précipitées dans le Tartare, ou dans le vaste espace, qui s'étend depuis la lune jusqu'à la terre. « Au-dessus de la » lune, dit Pline (1), tout est pur, et » rempli d'une lumière éternelle. Là se » termine le cône d'ombre, que pro- » jète la terre, et qui produit la nuit; » là finit donc le séjour de la nuit et » des ténèbres ; là s'étend la surface de » l'air, et finissent ses couches les plus » élevées; et aussi-tôt on entre dans la » plus pure substance de l'Ether (2). »

Nous avons vu également Ocellus de Lucanie tracer dans la sphère de la lune la ligne de séparation, entre la partie impassible du monde, et celle qui change sans cesse (3); entre les êtres immortels, et les êtres mortels ; et fixer au-dessus la tranquille habitation des Dieux, qui règnent au sein de la lumière éternelle. De-là vint, que les anciens placèrent leur Elysée et le séjour des bienheureux (4) dans la partie de la lune opposée à celle que nous voyons, et qui, formant comme la base de l'Ether, regarde le ciel et les astres (5), tandis qu'ils appelèrent séjour de Proserpine et d'Hécate, et lieu du supplice

(1) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 10.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 21.
(3) Ci-dessus, l. 2, c. 2.
(4) Plutarch. de Facie in Orbe Lunæ. p. 944.
(5) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 19.

des ames la partie inférieure, c'est re celle qui nous regarde et qui p re dans le cône d'ombre, qui s'éten.. e- puis la terre jusqu'à la lune, et où règnent les ténèbres et la discorde (1), qui ne peuvent s'élever plus haut.

Ces réflexions, et plusieurs autres encore, que fournit Plutarque dans son Traité sur la face apparente de la Lune, ou sur l'espèce de figure qu'on croit y voir, auront leur place dans notre explication de cette partie des mystères, qui traitoit du sort des ames après la mort. C'est-là que cette théorie mystique aura tout son développement. Revenons aux phases et aux propriétés de la lune, et aux formes qu'elle prenoit dans les différens lieux du Zodiaque, et aux principales époques de son mouvement chaque mois.

« Celui de tous les astres, dit Pline (2), » qui a le plus étonné tous les hommes, » c'est sans contredit la lune, l'astre le » plus voisin de la terre, et qui a des » rapports plus directs avec elle; celui » que la Nature semble avoir destiné à » la consoler de l'absence du jour. Ses » mouvemens compliqués, et cette suc- » cession d'accroissement et de dimi- » nution de lumière, qui chaque mois

(1) De Isid. p. 369 — 373.
(2) Plin. l. 2, c. 9.

» se renouveloit, ont donné une espèce » de torture à l'esprit de l'homme, qui » s'est indigné de ne pouvoir expliquer » les phénomènes de l'astre le plus voi- » sin de lui ».

Pline fait l'énumération de toutes ces apparences, et de tous ces mouvemens, dont les hommes, comme nous l'avons dit ailleurs (1), durent être frappés; et il nous apprend, qu'effectivement ils l'ont été, et c'est-là principalement sur quoi sont tombées leurs observations. Ce sera donc aussi d'après la règle de critique, que nous avons établie, ce qu'ils auront peint, ce qu'ils auront chanté dans leurs allégories sacrées. Il observe que la lune, planète la plus voisine de la terre, met à-peu-près autant de jours à parcourir le Zodiaque, que Saturne, planète la plus éloignée, met d'années. Il la fait séjourner deux jours dans l'ombre, au moment de la conjonction, c'est-à-dire qu'il suppose, qu'elle cesse d'être vue un jour avant sa conjonction avec le soleil, et qu'elle reparoît un jour après. Horus-Apollon (2) fixe à quinze degrés d'élongation la nouvelle apparition de la lune. Les Egyptiens appeloient cet état de la lune naissante le bien imparfait (3), appelant le bien par excel-

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 1.
(2) Hor. Apollon, l. 1, c. 4.
(3) Plut. de Isid. p. 368.

lence Osiris, ou la lumière que le soleil communiquoit à la lune.

Pline prétend que c'est cette planète, qui a conduit les hommes à étudier l'Astronomie, et à diviser le ciel en autant de parties, qu'elle rencontre le soleil de fois durant une révolution de celui-ci. Cette conjecture est très-vraisemblable. Il lui attribue la propriété de résoudre en rosée autant de vapeurs, que le soleil par l'action de ses rayons en absorbe. Ainsi on voit qu'il lui confie l'administration du principe humide végétatif, qui entre dans l'organisation des corps, et qu'elle dispense par son action douce et moins forte, que celle du soleil. Cette idée s'accorde absolument avec celle que donne Plutarque (1) de l'action de la lune comparée avec celle du soleil. Aussi Pline appelle-t-il ailleurs la lune (2) un astre féminin, et d'une molle énergie, qui s'alimente des eaux douces des fontaines (3), tandis que le soleil se nourrit des eaux salées de la mer. Aussi l'effet de l'action de la lune, selon lui (4), est de résoudre l'humidité, de l'attirer, et non de la détruire, et de préparer les exhalaisons, dont se nourrissent les astres, et qui composent

(1) Plin. l. 2, p. 110.
(2) De Isid. p. 367.
(3) Plut. de Isid. p. 367.
(4) Plin., ibid. c. 101.

les influences qu'ils reversent ensuite sur la terre. Le soleil au contraire (1) a une action plus mâle, dont l'effet est de brûler et d'absorber tout.

Pline parle ensuite d'un prétendu phénomène de l'influence de la lune, savoir de son action sur les huîtres et sur tous les coquillages, et sur-tout sur les crâbes. La plûpart des anciens (2) s'accordent à reconnoître cette qualité singulière dans la lumière de la lune. La lune, ajoute encore Pline (3), nourrit la terre, et en s'approchant de nous, elle donne la croissance aux corps, qui décroissent ensuite par son éloignement. Macrobe (4) croit aussi aux propriétés de la lumière lunaire, et à son action sur les corps même inanimés. Il pense comme Pline et comme Plutarque (5), que la chaleur forte du soleil absorbe l'humidité; au lieu que la chaleur douce et tiède de la lune l'entretient, la nourrit, et la répand comme une douce rosée sur les corps qu'elle mouille et qu'elle trempe; (*qqq*) il cite à ce sujet le témoignage d'Alcman, poète lyrique, qui

(1) Ibid. c. 100.
(2) Aul. Gell., l. 20, c. 7. Plin. l. 9, c. 31.
(3) Plin. l. 2, c. 99.
(4) Macrob. Saturn. l. 7, c. 16.
(5) Plut. de Iside, p. 367.

appelle

appelle la rosée la fille de l'air et de la lune. Il fait aussi l'application à Diane de la propriété, qu'a la lune, d'ouvrir et de distendre les pores des corps, et il prétend que c'est à ce titre (1), que cette Déesse préside aux accouchemens. Le même auteur fait ailleurs l'énumération des qualités de la lune dans ses quatre principales phases; et il nous dit que depuis la nouvelle lune jusqu'à la première quadrature, c'est l'humidité qui est le caractère dominant des influences de cette planète; que c'est la chaleur qui les caractérise depuis la quadrature jusqu'à la pleine lune; que c'est le sec qui domine depuis la pleine lune jusqu'à la seconde quadrature, et enfin que c'est le froid qui domine depuis cette quadrature jusqu'à la nouvelle lune. On voit ici l'origine du préjugé sur le changement de temps qu'amènent les phases de la lune. Il semble naître d'une distribution symmétrique des diverses températures appliquée aux quatre principales époques du mouvement de cette planète, comme elle l'avoit été aux quatre époques du mouvement du soleil. Car on attribuoit l'humide au printemps (2), le chaud à l'été, le sec à l'automne et le froid à l'hiver, comme on peut le

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6.
(2) Plut. de Iside, p. 364.

voir dans ce même passage de Macrobe (1).

Quelque ridicule que nous paroisse ce préjugé, comme il n'a pas paru tel aux anciens, et qu'il est assez vraisemblable que la Théologie aura adopté les erreurs de la Physique, nous avons cru devoir le mettre au nombre des considérations qui peuvent entrer dans l'examen du caractère des différentes divinités, dont la lune a pris le nom et la forme, et dans lesquelles elle a été métamorphosée dans ses différentes phases. C'est sur-tout le principe humide favorable à la végétation, qui paroît lui avoir été confié par la nature, et dont elle est le grand réservoir aérien. Les Egyptiens pensoient, dit Plutarque (2), que la lune avoit une lumière humide et propre à la génération des animaux, et à la végétation des plantes; et la manière douce dont elle agit fit dire qu'elle étoit conduite par Mercure. Ils crurent appercevoir entre les vingt-huit coudées d'accroissement du Nil, et les vingt-huit jours de la lune, une espèce de correspondance telle que, l'acroissement d'Eléphantine étant pris pour le *maximum* de 28 coudées, celui de Memphis, qui est de quatorze coudées, répondit à la pleine lune. C'étoit dans la lune

(1) Macrob. Ibid.
(2) Plut. de Iside, p. 367.

qu'ils plaçoient la force Demiourgique d'Osiris, qui s'unit à elle au printemps (1), lorsque le soleil vient la féconder, et la remplit des principes de génération, qu'elle répand ensuite et qu'elle dissémine dans l'air, et dans toutes les couches élémentaires qu'elle foule et refoule par son mouvement périodique.

Cette idée des Egyptiens se retrouve dans les livres des Perses, qui font la lune dépositaire de la semence féconde du taureau céleste, ou de la constellation qui occupoit le premier des signes du printemps, lorsque les Egyptiens représentoient Osiris où le Soleil équinoxial sous la forme du bœuf, dont les cornes ornèrent le front du même Dieu sous le nom de Bacchus. C'est dans la lune qui travailla concurremment avec le taureau à l'organisation universelle du monde dans la théologie des Japonois.

On voit par-là l'universalité de l'opinion, qui attribuoit à la lune une énergie créatrice et une action féconde dans le développement des germes, et dans l'organisation des corps sublunaires. On doit donc en tenir compte dans l'explication des monumens religieux et des fables sacrées de l'antiquité. Plu-

(1) Plut. de Isid. p. 368.

tarque explique (1) par-là le fameux Sistre d'Isis ; il voit dans l'arrondissement de sa partie supérieure la courbure de l'orbite de la lune qui renferme au-dessous d'elle la partie du monde dans laquelle s'opère la génération et la destruction des corps, et où s'agitent les quatre élémens qui entrent dans leur composition. Aussi appelle-t-il la lune la mère du monde (2), et l'épouse féconde d'Osiris. On donnoit à cette Déesse, sous le nom d'Isis (3), une robe nuancée de toutes les couleurs, pour peindre ses rapports avec la matière quelle modifie sous différentes formes, et qui reçoit successivement les ténèbres et la lumière, la vie, la mort, le commencement, la fin, etc. qui subit mille métamorphoses par la combinaison des élémens soumis à son action.

On voit par cette explication que donne Plutarque de la robe d'Isis, que les préjugés des anciens, sur les propriétés présumées de la lune, ont été consacrés dans la composition de leurs fables et de leurs monumens religieux, et qu'ainsi ils doivent entrer dans le système d'analyse que nous établissons, comme le grand instrument de solution,

(1) Plut. de Iside, p. 376.
(2) Ibid. p. 368.
(3) Ibid. p. 382.

pour les énigmes et les allégories de l'antiquité sacrée.

Je crois devoir faire cette réflexion pour ceux qui penseroient qu'à tort nous rappelons ici les idées astrologiques des anciens, et que nous attachons trop d'importance à ces chimères, comme si toutes les fois que l'on parle de religion et qu'on en explique les dogmes, on n'étoit pas toujours réduit à ne s'occuper que des chimères. Pour retrouver la route qu'ont tenue les auteurs des fables théologiques, il faut consentir à les suivre dans tous leurs écarts; et tel est le sort de celui qui fait l'histoire des opinions des hommes, d'être presque toujours l'historien des abus de leur raison. Mais enfin, quand on veut entendre les anciens, il faut connoître leur génie et les principes de leur science vraie ou fausse. Car nous n'expliquerons pas plus leurs dogmes philosophiques avec les idées philosophiques de nos jours, que nous n'expliquerons les ouvrages écrits dans leur langue avec un dictionnaire françois.

Ces opinions erronnées sur la lune ne sont pas celles d'un ou de deux hommes, d'un ou de deux siècles, d'un ou de deux peuples; elles ont été de tous les pays et de tous les temps. Elles ont donc eu toute l'autorité des idées vraies, et en conséquence elles ont dû entrer dans

toutes les théologies sur la Nature et sur les causes. Non-seulement nous les trouvons consacrées dans les écrits des Astrologues, tels que Firmicus et Haly; mais dans ceux des Physiciens (1), tels que Pline, des Philosophes (*rrr*), tels que Plutarque, et des Théologiens, tels que les prêtres Egyptiens et que Macrobe chez les Romains. Cicéron lui-même (2) n'a pu s'en défendre, et il les adopte dans son traité de la Nature des Dieux où il reconnoît, qu'il sort du corps de la lune des émanations qui servent à la nourriture, tant des corps des animaux, que des plantes, à leur accroissement et à l'entretien de leur fraîcheur.

On trouvera (3) dans Eusèbe, dans Origène, chez les Métaphysiciens eux-mêmes, tels que Proclus, les vestiges de l'ancienne puissance dont on avoit investi la lune, regardée comme la cause immédiate des générations, et des destructions qui s'opèrent ici bas. Le mouvement de la lune est considéré par ce dernier, comme l'origine des formes variées que prend la matière

(1) Voyez le Scholiast, d'Horac. sur le poëm. sec. p. 299, Apulée métamorph. l. 11, Euseb. Præp. l. 4, c. 1, p. 132.

(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 19.

(3) Euseb. l. 3, c. 11, p. 113. Origen. comment. in Math. pag. 311. Procl. in Tim. pag. 260.

et des changemens qui se succèdent dans la sphère élémentaire où se fait la génération (1). Il associe en conséquence la lune à l'empire qu'exerce le soleil sur la terre, et aux effets produits par l'un comme père, et par l'autre comme mère (2). « C'est entre » eux que se partage l'administration » visible du monde. La lune a les » rapports les plus immédiats avec la » terre par sa position (3), et elle » tient lieu de nature et de mère dans » les opérations productrices de celle-ci. » C'est par la lune que tout est nourri ; » tout croît à mesure qu'on voit croître » sa lumière, tout décroît aussi avec » elle. Le soleil placé au-dessus d'elle » la remplit des principes de vie et des » qualités fécondes quelle reverse sur la » terre, et agit concurremment avec elle » dans le grand ouvrage de la génération universelle. C'est lui qui est » en possession de la dignité de chef » et de premier agent dans cette opération créatrice (4), et sur-tout dans » la génération du temps. Aussi les » théologiens l'appellent-ils le temps du » temps, comme étant celui qui le premier nous le manifeste et nous le fait

(1) Procl. Ibid. p. 171.
(2) Procl. in Tim. l. 4, p. 257.
(3) Ibid. p. 258.
(4) Ibid. Procl. l. 4, p. 256.

» connoître. C'est lui qui engendre les sai-
» sons par sa révolution. La lune tient
» le second rang après lui, en ce qu'elle
» agit immédiatement sur la matière
» quelle meut par le mouvement de
» génération, et qu'elle fait croître et
» décroître par ses qualités ou in-
» fluences particulières. Ainsi, de même
» que l'on suppose que le soleil change
» ses formes à chaque saison, et dans
» chaque signe du Zodiaque, de même,
» continue Proclus, la lune les change
» chaque jour; ensorte qu'elle éprouve
» et fait en un mois, ce que le soleil
» fait en un an, par son mouvement
» d'un tropique à l'autre ».

Proclus (1) ajoute, que cette action combinée du soleil et de la lune se trouve ensuite diversifiée à l'infini par les mouvemens variés des autres planètes, qui ont chacune des révolutions d'une marche et d'une durée différente. Il entre dans quelques détails (2) sur la manière dont ces planètes mêlent leur action à celle de ces deux grands astres qui règlent l'année, les saisons, les mois, les nuits et les jours; mais nous croyons ces détails en grande partie inutiles à notre objet, et assez étrangers à notre théorie, au moins pour ce qui regarde la durée des périodes

(1) Ibid. p. 256.
(2) Procl. l. 4, ibid. p. 209.

planetaires, et les positions variées, que chaque année une planète peut avoir avec le soleil. Il faudroit connoître leurs lieux dans le ciel, tel jour à telle heure dans l'immense durée des siècles, ce qui rendroit toute application impossible, ou si arbitraire qu'on n'en pourroit rien conclure de certain.

Si les planètes se trouvent liées aux fables sacrées faites sur le soleil et sur la lune, les deux seuls instrumens du temps dont on se soit servi dans l'usage ordinaire, et les deux principaux agens de la génération sublunaire, c'est à raison des signes qui leur furent affectés dans le ciel, comme lieux de leur domicile et de leur exaltation. Et bientôt nous exposerons les principes de cette nouvelle théorie des planètes. Maintenant revenons à la lune, et à l'opinion que les anciens eurent de cette Divinité, considérée comme première cause active avec le soleil.

L'auteur du Pimander, ouvrage qui contient les principes de la théologie des Egyptiens (1), l'appelle le grand instrument dont se sert la Nature pour métamorphoser la matière élémentaire sous toutes les formes. Philolaüs parle de l'eau lunaire (2), qui se mêle au

(1) Pœman. t. 11.
(2) Plut. de Plac. Phil. l. 2, c. 5, p. 887.

feu, ou aux émanations ignées de l'éther, et que l'air roule dans ses courans.

On retrouve des traces de cette ancienne opinion sur les qualités ignées et humides du soleil et de la lune chez les Calmoucs OEroëts (1), qui pensent que le soleil et la lune sont de verre, mais l'un mélé de feu et l'autre mélé d'eau. On trouve aussi dans Plutarque de ces soleils de verre ou de crystal mélé, soit au feu, soit à l'air humide, dans les principes de la philosophie d'Empédocle (2).

Il est assez curieux de rapprocher souvent les opinions physiques et cosmogoniques des différens peuples et des différens siècles. Ainsi on comparera les préjugés qui ont eu lieu sur la lune, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, chez toutes les Nations et dans toutes les sectes philosophiques, afin de fixer le caractère le plus universel qui a été donné à cette Divinité; ce que nous nous proposons ici, et ce qui nous servira à la reconnoître sous les différens voiles, dont elle a pu être couverte par les amis de l'allégorie.

On trouvera dans Kirker l'usage que les Cabalistes et les Astrologues Hébreux

(1) Mercure de France 1783, n°. 21, samedi 24 mai.

(2) Plut. de princ. phil. l. 2, c. 20, p. 900.

en ont fait, et le rang qu'ils lui ont assigné dans le fameux arbre sépirothique (1), dont elle forme la branche inférieure. On peut lire ce qu'a écrit dans ces derniers siècles sur ses influences, et en général sur celles de tout le ciel, Marsilius Ficin (2) dans ses commentaires sur Plotin, ainsi que la foule des Astrologues modernes, et entr'autres la compilation de Léopold, fils du duc d'Autriche (3), sur la science des Astres. On y remarquera particulièrement des détails sur la manière, dont le soleil et la lune agissent conjointement sur les élémens mis en génération par leur influence active et demiourgique; et comment deux de ces élémens, le feu et l'air; et deux autres, la terre et l'eau, sont affectés, les premiers au soleil, et les seconds à la lune. C'est ainsi qu'on tiendra les deux extrémités de la chaîne des opinions des différens peuples, et des différens siècles sur la Divinité du soleil et de la lune, et sur la manière dont ils concourent l'un et l'autre au grand ouvrage des générations sublunaires.

En remontant le torrent des siècles, on arrivera au temps où les Egyptiens

(1) Œdip. t. 2, p. 347.

(2) Mars. Ficin in Ennead. 2, Plotini, l. 3, c. 6, c. 7, ibid. l. 1, c. 7, l. 9, c. 13, Ennead 3, l. 2, c. 1.

(3) Léopold, p. 16—17.

et les Phéniciens remirent l'administration de l'Univers à ces deux grandes divinités, qui sous les noms d'Isis et d'Osiris tenoient les rênes du temps, de l'année et des saisons, et dispensoient tous les biens de la Nature. Les Egyptiens en effet, suivant Diodore (1), « admettoient deux grands Dieux, qui » étoient le soleil et la lune, ou Osiris et » Isis, lesquels étoient chargés de gouverner le monde, et d'en régler l'administration par la dispensation des » saisons qui, quoique différentes dans » leur nature, concourent cependant » entre elles à former le grand ensemble » de la révolution annuelle. Telle est » la Nature de ces deux grandes Divinités, qu'elles impriment une force » active et féconde par laquelle s'opère » la génération des êtres ; le soleil par » la chaleur et par ce principe spiritueux qui forme le souffle des vents ; » et la lune par l'humide et le sec ; l'un » et l'autre par les forces de l'air qu'ils » partagent en commun. C'est par leur » bienfait que tout nait, que tout croît » et végète. C'est pourquoi tout ce grand » corps, en qui réside la Nature, se » soutient par l'action combinée du » soleil et de la lune, et des cinq qualités que nous leurs avons assignées,

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 10—11.

» savoir les principes spiritueux, igné, » sec, humide et aérien ». Ainsi, de même que le corps de l'homme est formé de l'assemblage de la tête, des mains, des pieds, et des autres membres (1), de même aussi celui de la Nature résulte de l'assemblage de toutes ces causes particulières.

Ces idées cosmogoniques sur les cinq élémens ou qualités élémentaires, qui s'unissent au soleil et à la lune, comme causes de toutes choses, se retrouvent dans la Théologie Indienne (2). On y lit que le Créateur engendra cinq puissances primitives. Le premier de ces êtres fut nommé *Mayessoura*, c'est l'air; le second s'appela *Sadisvia*, c'est le vent, ou le *spiritus* dont vient de parler Diodore; le troisième est *Roudra*, le feu; le quatrième est l'eau, et s'appelle *Vichenou;* et le cinquième est *Brouma*, ou la terre. Voilà ce que les Indiens appellent Panja-Cartaguel, les cinq Puissances, les cinq Dieux. On retrouve aussi chez les Chinois (3) ces cinq élémens, qu'ils supposent animés par cinq génies (*sss*) placés à la tête des cinq Dynasties des empereurs Chinois.

(1) Euseb. præp. ev. l. 3, c. 3, p. 88.

(2) Sonnérat, voyage de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 155.

(3) Paw. recherche sur les Egyptiens et les Chinois, t. 2, p. 148.

Nous avons cru devoir en passant faire remarquer les rapports qui se trouvent entre les idées cosmogoniques des Indiens, celles des Chinois et celles des Egyptiens. C'étoit aussi l'opinion des Phéniciens, lesquels, si on en croit Eusèbe, regardoient, ainsi que les Egyptiens, le soleil, la lune et les astres, comme les seules causes de génération et de destruction ici bas. Ces deux peuples avoient répandu sur toute la terre leurs opinions théologiques et cosmogoniques, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage (1). La cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton offre des traces de ces cinq puissances, savoir, de la terre ou du limon primitif, de l'eau, du feu, et du principe spiritueux, qui entrent dans l'organisation du monde.

Nous pensons avoir suffisamment déterminé le caractère présumé du second agent de la génération universelle ou de la lune, pour qu'on puisse le reconnoître dans les différentes fables faites sur cette divinité, qui avec le soleil se trouvera presque toujours figurer à la première place dans le système religieux des différens peuples du monde.

Nous ferons sur elle les mêmes observations que nous avons conseillées

(1) Ci-dessus, l. 1, c. 2, p. 4.

pour le soleil; et nous croyons qu'il sera important d'examiner dans quels signes elle étoit nouvelle ou pleine et en quadrature, au commencement de l'année et des quatre saisons; quelles constellations se lioient à elle par leur lever ou leur coucher; et sur-tout qu'elle étoit la température de l'air, à raison des variations de chaleur et de froid, de sec et d'humide affectées aux saisons; quel spectacle présentoit alors la terre stérile ou féconde, couverte de neiges ou de fleurs, de moissons ou de fruits, nouvellement labourée et ensemencée, ou récemment produisante. Car la lune étant supposée avec le soleil cause de tous ces effets, ils doivent entrer en considération dans l'explication des monumens religieux, et des fables faites sur cette divinité.

On fixera sur-tout son attention sur le passage de la lune aux limites équinoxiales, lorsquelle monte dans la partie supérieure du Zodiaque, ou lorsqu'elle descend dans sa partie inférieure. On remarquera dans quelle phase se fait ce passage; si c'est lorsquelle croît où lorsquelle décroît, et dans quels rapports elle est avec le soleil; si tous deux, par exemple, sont dans l'hémisphère supérieur ou inférieur en même temps, ou si l'un est dans l'hémisphère supérieur, et l'autre dans l'hémisphère in-

férieur, lorsque la lune est pleine ou nouvelle, ou si tous deux sont aux équinoxes. Aucune de ces observations n'est à négliger, si on veut analyser toutes les formes variées qu'a prises cette divinité unique, encore plus multiple dans ses noms et ses attributs que le soleil.

Son passage au lieu de son domicile et de son exaltation sera encore l'objet d'observations importantes. Enfin, on la suivra dans tous les lieux du Zodiaque, on saisira ses rapports avec toutes les constellations, tant celles qui sont dans le Zodiaque, que celles qui sont hors ce cercle, et par-là on viendra à bout de reconnoître sa marche et ses différentes stations dans plusieurs fables lunaires, telles par exemple que celle des voyages d'Isis, qui se trouve séparée d'Osiris qui lui est ravi, qu'elle cherche par-tout, et enfin qu'elle retrouve.

Ceci nous conduit naturellement à parler des astres fixes du Zodiaque et de ses différentes divisions, des figures qui y ont été placées sur certains groupes d'étoiles, et en général de la division du ciel en signes, en constellations et en décans. Car tout ceci compose la partie active d'*Uranus* qui ne varie pas dans ses rapports, et la distingue de la partie éternellement mobile qui, à chaque instant, varie les positions

positions des sept corps instrumens du temps, lesquels changent sans cesse de situation, soit entre eux, soit à l'égard des astres fixes.

La route oblique et circulaire que tous les astres mobiles suivent dans le ciel, en fournissant chacun leur carrière particulière, est ce qu'on nomme le cercle ou la bande du Zodiaque, censé cause des générations par la raison, que c'est là que voyagent tous les astres mobiles, et principalement le soleil et la lune, les grands agens des générations sublunaires. Cette route a été divisée en douze parties, qu'on appelle signes, et qui ont été marquées de figures d'animaux.

Nous n'examinerons point ici ce qui a donné lieu aux inventeurs de l'Astronomie, de peindre telle ou telle figure dans tel ou tel signe, ou sur tel ou tel groupe d'étoiles. Nous avons déjà proposé, il y a long-temps, nos conjectures là-dessus, par une dissertation qui a été publiée dans le quatrième volume d'Astronomie de M. de la Lande, et que nous lui avions communiquée.

Quel que soit l'origine de ces figures, il est certain qu'elles sont de la plus haute antiquité, et que les auteurs les plus anciens les supposent déjà inventées. Nous ne cherchons pas en ce moment quels en furent les inventeurs ni ce qu'elles

ont dû avoir pour objet, quand les premiers Astrologues ou Astronomes les imaginèrent pour les besoins de l'agriculture et du calendrier : nous les supposons inventées, et nous examinons comment dans la suite des temps les poètes et les théologiens les ont fait entrer dans leurs fictions sur le soleil et sur la lune, qui voyagent à travers ces anciennes images, et comment ils ont trouvé le moyen de les introduire dans la science & de les lier aux symboles de leur religion. Voilà en ce moment notre unique objet. C'est ainsi que nous expliquons Homère avec les caractères de l'écriture des Grecs, sans qu'il soit besoin que nous sachions quel en fut l'inventeur, et pourquoi les sons ont été figurés par telle ou telle forme. Il en sera de même des signes et des emblêmes astronomiques, appelés *constellations*, qui sont autant de caractères de l'écriture sacrée. Nous nous bornerons donc à en recueillir les noms, et à en indiquer les formes.

En regardant comme le premier signe celui qui, près de 2500 ans avant l'ère des chrétiens, répondoit à l'équinoxe de printemps; la première division du Zodiaque étoit figurée par un boeuf ou par un taureau; la seconde par deux enfans jumeaux; la troisième par un cancre ou écrevisse; la quatrième par un lion; la cinquième par un faisceau d'épis ou

par une femme portant un épi ; la sixième par une balance, dont le haut étoit tenu par cette femme de la cinquième division ou d'autres fois, dont les plats étoient soutenus par les serres du scorpion, qui remplissoit la septième division. A la huitième division l'on peignit un arc, ou une main tenant une flèche, ou enfin une espèce de monstre, moitié cheval, moitié homme, qui tendoit cet arc. A la neuvième division on plaça l'image d'un bouc, à queue de poisson ou qui avoit un poisson sous son ventre. A la dixième celle d'une urne ou vase, d'où sortoit un courant d'eau, et souvent placée dans les mains d'un jeune homme qui la renversoit. A la onzième, on peignit deux poissons unis entre eux par un lien ; et enfin à la douzième un bélier, suivant certaines sphères, ou un agneau, suivant d'autres. La rétrogradation du nœud équinoxial, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, sous le nom de précession, fit que cette douzième ou dernière figure devint la première dans la suite des siècles. Le même mouvement a chassé de cette place et y a amené les deux poissons, qui occupent aujourd'hui la première division du Zodiaque.

Il sera sur-tout important non-seulement d'avoir toujours présent à l'esprit ces noms et ces figures dans l'ordre où

elles se suivent ici; mais encore de recueillir tous les noms différens qu'elles ont portés, et les différentes fictions qui ont été faites sur elles. Les livres d'Aratus, d'Eratosthene, de Geminus, d'Hipparque, de Manilius, d'Hygin, de Germanicus-Cæsar, de Théon, et en général de tous les commentateurs d'Aratus, sont autant de sources où il faudra puiser, non-seulement pour les signes, mais encore pour les autres constellations, dont on voudra avoir la nomenclature, et connoître les avantures Mythologiques. Blaëu en a composé un recueil, sous le nom de ciel Astronomico-poétique, dont on pourra faire usage. Nous-mêmes avons déjà fait une semblable collection, qui nous a servi, et que nous placerons à la fin de cet ouvrage.

Quoique les sept corps planétaires ou mobiles circulent et voyagent en commun dans les douze signes, néanmoins il a plu aux Astrologues d'en faire la distribution dans ces mêmes signes, et d'assigner aux planètes un domicile propre dans un ou deux signes, de manière, que quand elles y arrivoient elles étoient censées être chez elles. Comme il n'y avoit que douze places, et qu'il y avoit sept planètes, on ne put donner deux maisons à chacune. Le soleil et la lune se contentèrent

d'une place chacun ; mais aussi ils prirent la plus haute. Les dix sièges inférieurs furent donnés deux par deux à chacune des cinq planètes, qui se rangèrent sur deux files ; à la tête de l'une étoit le soleil ; et à la tête de l'autre étoit la lune. Les deux signes les plus voisins du solstice, et conséquemment les deux trônes les plus élevés furent assignés aux deux astres chefs du monde, au roi et à la reine des cieux. Ces signes étoient le Lion et le Cancer. Le soleil s'assit donc sur le roi des animaux, et la lune eut l'animal poisson ou le crâbe sur lequel les préjugés Astrologiques lui attribuèrent tant d'influence, peut-être par une suite de cette fixation de domicile. Au-dessous d'eux se rangèrent les cinq autres astres mobiles dans cet ordre ; Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ce dernier, le plus éloigné de nous, eut aussi son siége le plus éloigné de celui du soleil et de la lune ; il occupa donc le verseau et le capricorne. Mercure le plus près du soleil fut aussi le plus élevé après le soleil et la lune ; et il eut les Gémeaux et la Vierge ; Vénus tint le second rang après lui, et eut le Taureau et la Balance pour son domicile. Après elle venoit Mars qui eut le Bélier et le Scorpion ; puis Jupiter qui prit son siége aux Poissons et au Sagittaire entre les siéges de Mars et ceux de

Saturne, entre lesquels il est réellement placé dans l'ordre successif des sphères. On trouve dans Manilius, dans Macrobe, dans Firmicus, dans Porphyre, etc. cette distribution des planètes dans les signes, telle que nous venons de la décrire. On trouve aussi dans une collection de médailles d'Antonin, frappées en Egypte, et imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de 1780 (Acad. Inscript. t. 41. Mém. de l'abbé Barthel.) les signes du Zodiaque, chacun avec l'effigie de la planète qui y a son domicile.

Il sera important de faire attention à cette nouvelle théorie dans les fables et dans les monumens de la religion ancienne. Car souvent on y fait allusion : ainsi on dit que le fameux Bélier à toison d'or, placé au nombre des signes célestes, étoit suspendu dans le temple de Mars; que le fameux Dragon de Cadmus, ou le Serpent du serpentaire placé sur le Scorpion, siége de Mars, habitoit près de la fontaine du Dieu Mars. De même on verra pourquoi Vénus qui a son domicile au Taureau, prend, pour symbole de sa domination, une tête de Taureau dans la cosmogonie Phénicienne, qui désigne cette planète sous le nom de la reine Astarté, que l'auteur dit être la Vénus des Grecs, à moins qu'Astarté étant la lune, ce sym-

bole ne fût pris du signe de son exaltation qui est aussi ce même Taureau. On verra pareillement pourquoi la lune, la grande Diane d'Ephèse, porte toujours pour emblême le signe du Cancer sur la poitrine; car il est dans les images de cette Déesse. On verra aussi pourquoi Apollon Egyptien, le fameux Horus, avoit des figures de Lion qui soutenoient son trône. On appercevra également la raison qui fit consacrer, dans le calendrier des Romains, les quatre premiers mois et le dixième aux divinités, qui portent les mêmes noms que les planètes qui ont leur siége dans les signes célestes que parcourt le soleil durant ces mêmes mois. Nous nous bornons à ces exemples, qui feront juger de l'usage qu'ont fait les anciens de cette théorie des domiciles dans leur système religieux. Quant aux exaltations, dont nous avons déja parlé, les planètes n'avoient qu'un lieu d'exaltation (1). Pour le Soleil c'étoit le 19°. du Bélier, pour la Lune le 3°. du Taureau, pour Mercure le 15°. de la Vierge, pour Vénus le 27°. des Poissons, pour Mars le 28°. du Capricorne, pour Jupiter le 15°. du Cancer, et pour Saturne le 20°. de la Balance.

C'étoit là, que ces planètes jouissoient

(1) Firm. l. 2, c. 3.

de toute leur dignité et de toute leur grandeur, et qu'elles contribuoient le plus au bonheur des hommes. Aussi les Chaldéens prenoient-ils pour domicile le lieu de l'exaltation. Ils sont aussi désignés pour le lieu qu'occupoient les planètes au commencement du monde, dans la cosmogonie des Perses (1), ou dans les Livres que nous avons sous ce titre. Les Egyptiens en tenoient aussi compte, puisqu'ils consacrèrent le Scarabée Tauriforme à la lune (2); parce que cette Déesse avoit son exaltation au Taureau céleste. Plutarque y fait aussi allusion (3), quand il dit que Mercure donna à Isis un casque fait d'une tête de taureau.

Cette première division du Zodiaque en douze signes fut suivie de celle de chaque signe en trois parties égales, et conséquemment du Zodiaque entier en trente-six parties, qui partageoient entre eux l'énergie universelle qui se développoit dans tout le Zodiaque. On consacra chacune de ces trente-six parties par une nouvelle répartition des sept planètes entre elles, de manière à ce qu'elles eussent chacune autant de places, à l'exception de la première planète, qui ouvrant et fermant la série

(1) Zend. Avest. t. 2, p. 353.
(2) Hor. Apol. l. 1, c. 10.
(3) Plut. de Iside, p. 358.

des sept planètes répétée cinq fois, eut nécessairement une place de plus; car sept fois cinq ne donne que trente-cinq, et il y avoit trente-six divisions. Cette distribution paroît postérieure à la première, puisqu'il n'y avoit aucune raison de commencer par Mars ou par la planète qui siége au Bélier, si le Bélier n'eût pas été à l'équinoxe et le premier des douze signes et des douze grandes divisions, lorsqu'on imagina cette sous-division du Zodiaque en trente-six parties.

Il ne peut y avoir que cette raison, qui ait fait commencer par lui une distribution qui commençoit chez lui. Il ouvroit la marche de la série répétée des sept planètes et la fermoit, comme on peut s'en assurer en comptant Mars le premier, le Soleil le second, Vénus la troisième, Mercure le quatrième, la Lune la cinquième, Saturne la sixième, Jupiter la septième, et encore Mars la huitième, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'on ait épuisé le nombre trente-six, et que chaque signe ait reçu chez lui trois planètes, de dix dégrés en dix degrés, ou dans chaque tiers de signe, lequel comprend dans sa totalité trente degrés, et répond à trente jours. C'est-là sans doute ce qui a donné lieu aux Chaldéens de dire, que les Dieux conseillers, ou astres qu'ils su-

bordonnoient aux douze grands Dieux, descendoient tous les dix jours l'un après l'autre sous la terre; que réciproquement tous les dix jours il en montoit un nouveau en haut (1), et que cette circulation se maintenoit durant toute l'éternité.

C'est cette théorie Astrologique, qui entra dans la science sacrée sous le nom de Théologie des Décans, ou des Génies subalternes qui avoient l'inspection chacun d'un tiers de signe ou qui partageoient pour un tiers l'action de chacun des douze signes, et formoient une société de trente-six Dieux (2), qui régnoient sur tout le Zodiaque, et concouroient aux effets produits par le soleil et la lune, et par les cinq autres astres mobiles chargés de l'administration du monde. Ce sont-là ces trente-six figures de Dieux, qui cómposent l'empire du Dieu Pantomorphique placé dans la sphère des fixes, et qui applique à la matière les formes variées que lui communique le Zodiaque, ou le ciel figuré. L'auteur de l'ouvrage attribué à Mercure Trismegiste (3) le place au-dessus des causes qui résident dans les sept sphères planétaires. Chacune d'elles ont leur Ousiarque, ou chef, qui con-

(1) Diod. Sic. l. 2, c. 30, p. 144.
(2) Jul. Fir. l. 4, c. 16.
(3) Asclepius, c. 8.

court à former le système général de la fatalité. Jamblique (1) dans son traité des mystères Egyptiens, après nous avoir parlé des différentes divisions du ciel en deux parties, d'un solstice ou d'un équinoxe à l'autre, en quatre parties, ou par signes des quatre saisons, en douze parties ou en signes de chaque mois, fait aussi mention de cette dernière division en trente-six parties, soumises chacune à l'inspection d'un chef ou même de plusieurs, qui eux-mêmes sont subordonnés à un Dieu unique.

Les Indiens représentent ce Dieu unique ou chef pantomorphique, par un Génie à trente-six têtes (2), ou qui porte sur ses épaules, au lieu d'une tête, trois étages de têtes rangées sur douze de long; ce qui donne bien les trente-six faces de Dieux, dont parlent Mercure Trismegiste et Jamblique. C'est ainsi qu'est divisée la sphère Indienne (3), celle des Perses et la sphère barbare, dont Aben-Ezra a donné la description et qui se trouvent rapportées par Scaliger à la fin de son commentaire sur le Poëme de Manilius.

Les Astrologues grecs et latins nous ont consacré les noms de chacun de

(1) Jamblic de myst. Ægypt. c. 39.
(2) Voyage de l'Inde par le Gentil, t. 1, pl. 2.
(3) Jul. Scalig not in Apotel. Manil., p. 336.

ces Décans ou Génies, qui au nombre de trente-six partageoient entre eux la surveillance des effets produits par le Zodiaque, chacun pour un tiers de signe ou pour dix degrés. On les trouvera dans Firmicus, et dans Saumaise (1). Origène en a conservé quelques-uns (2); quant aux figures qui les caractérisent, elles sont décrites dans les trois sphères dont nous venons de parler, et dans la science des astres de Léopold d'Autriche (3).

Elles sont aussi gravées dans un planisphère Astrologique de style Egyptien, qui a été trouvé à Rome assez mutilé, et qui a été envoyé à l'académie des sciences par M. Bianchini. Les figures des Décans sont liées à celles des planètes distribuées dans ces Décans, et qui se trouvent rangées au-dessus d'eux dans ce planisphère. Quoique la série soit interrompue, il est aisé de la suppléer, au moins pour les planètes, en les répétant successivement dans l'ordre que nous avons indiqué.

Les anciens Astrologues, à l'imitation des Prêtres Egyptiens, n'enseignoient qu'avec beaucoup de mystère cette théologie secrète sur les Décans, qui

(1) Firmicus, l. 4, c. 16. Salmas. an. Clim. p. 61e.
(2) Orig. Cont. Cels. l. 4.
(3) Léopold., p. 7.

jouent un très-grand rôle dans les anciennes religions Astrologiques. « C'étoit » là, dit Firmicus (1), cette doctrine » secrète et auguste, dont les anciens, » inspirés par la divinité, ne confient » les principes aux initiés à cette science » qu'avec réserve, et qu'avec une espèce » de crainte, ayant soin de l'envelopper » d'un voile obscur, pour qu'elle ne » parvienne pas à la connoissance des » profanes ». Plus les anciens y attachèrent d'importance, plus nous devons croire qu'elle a dû entrer pour beaucoup dans leur science secrète, et dans les mystères de leur religion ; et plus nous devons conséquemment y avoir égard dans nos explications. Car les Décans, suivant Firmicus, étoient de grandes divinités, et avoient une très-grande influence sur le bien et sur le mal de la Nature.

A cette théorie des Décans se lie celle des Paranatellons, ou des astres pris hors le Zodiaque à droite ou à gauche de cette bande, qui montent sur l'horizon ou descendent dessous dans le même moment et durant le même temps que chacun des dix dégrés de chaque signe met à monter ou à descendre. D'où il résulte, qu'il doit y avoir aussi trente-six Paranatellons, ou Astérismes, qui

(1) Firm. l. 4, c. 16.

par leur lever ou leur coucher se trouvent naturellement liés aux signes et aux tiers de signes, autrement aux trente-six subdivisions qu'inspectent les Décans, et dans lesquelles sont distribuées les sept planètes chacune cinq fois. Ce nombre trente-six des Décans et des Paranatellons, est précisément celui des figures ou constellations placées hors le Zodiaque. Car les anciens ne comptoient que quarante-huit figures célestes, douze dans le Zodiaque ou dans les signes et trente-six hors du Zodiaque. Ce sont ces constellations extra-zodiacales qui en totalité ou en partie se lièrent à chaque dixaine de dégrés ou à chaque tiers de signe, et qui avec les attributs de la planète, qui y correspondoit, formèrent la parure des Dieux Décans et des Génies Paranatellons, comme il est aisé de s'en assurer par le planisphère Egyptien imprimé dans l'OEdipe de Kirker (1), et composé d'après l'observation des Paranatellons de chacun des douze signes ou des astres qui, par leur lever ou leur coucher, fixent ces douze grandes divisions du Zodiaque. Nous allons en donner un exemple. Toutes les fois que le signe du capricorne descend sous l'horizon, on voit monter dans le même moment, au point opposé

(1) Œdipe, t. 2. par. 2, p. 206.

de l'horizon ou à l'orient, le grand et le petit chien. Ces deux animaux se trouvent à ce titre placés dans le planisphère sur le capricorne comme paranatellons, quoiqu'ils en soient très-éloignés par leur position dans les cieux, puisqu'ils se trouvent être sous le cancer ; c'est-à-dire sous le signe diamétralement opposé au capricorne ou à 180 degrés de ce signe. Il en est de même des autres figures d'animaux ou d'hommes placées sur chacun des douze signes de ce planisphère.

Ceci est une conséquence de la méthode que suivirent les anciens pour marquer les différentes divisions du zodiaque, & pour reconnoître le moment où elles montoient, et celui où elles descendoient, et conséquemment quand le soleil ou la lune à leur lever ou à leur coucher s'y trouvoient placés. Ils observoient, dit *Sextus Empiricus*, (1) quelques étoiles brillantes, soit au nord, soit au midi du zodiaque, qui par leur lever ou leur coucher fixoient le commencement et la fin de l'anaphore, ou de l'ascension de chaque douzième du zodiaque. C'est par cette méthode que s'en fit la division primitive, si on en croit *Sextus Empiricus*, qui entre à cet égard dans quelques détails. Elle a

(1) Sext. Emp. adv. Math. l. 5.

été employée par tous ceux qui ont donné des catalogues d'étoiles, et qui ont marqué le développement des douze signes successivement en montant ou descendant, par le mouvement du ciel d'orient en occident, qui entraîne les signes et les autres constellations.

C'est sur ce principe qu'a été composé le poème d'*Aratus*; (1) que l'ont été les calendriers anciens, et en général toutes les descriptions des asterimes comparés avec les images tracées dans les douze signes. Théon, commentateur d'*Aratus*, (2) assure que lorsqu'on vouloit savoir quel degré du zodiaque montoit ou descendoit, on le reconnoissoit aux étoiles qui montoient ou descendoient dans le même moment que ces degrés du signe descendoient ou montoient, ou qui se trouvoient au bord horizontal en même temps qu'eux, soit au nord, soit au midi du zodiaque, soit à l'orient, soit au couchant. Par exemple, dit Théon, le lever du cancer se manifeste par le coucher de la couronne. Il se manifeste aussi par le lever du grand et du petit chien, ou de l'Anubis céleste. C'est pour cela qu'il prend dans *Servius* le titre de paranatellon du cancer, nom que lui donne ce commentateur de Vir-

(1) Aratus, v. 562.
(2) Theon. Com. Arat. p. 163, 164.

gile

gile (1), et il nous explique ce qu'on doit entendre par astre paranatellon. On verra tout de suite, que ce sont ces trois paranatellons du cancer, la couronne qui se couche, les deux chiens qui se lèvent, et qu'on a appellé astres d'Isis, (2) qui font le sujet de la fiction de la rencontre que fait cette déesse. Elle trouve deux chiens, et une couronne jetée sur le bord de la mer, et cela après quelle a quitté les enfans des gémeaux, et les boucs placés sur le taureau, signe où la lune étoit pleine, lorsqu'elle perdoit Osiris, le soleil étant arrivé au dix-septième degré du scorpion. L'on voit ici de quelle utilité peuvent être les paranatellons dans l'explication de l'antiquité.

Enfin il est une dernière division du ciel en 360 dieux, ou génies tutelaires des 360 degrés du cercle du zodiaque, et des 360 jours de l'année sans épagomènes. Telle est l'origine des 360 dieux de la Théologie d'Orphée, des 360 urnes, dans lesquelles les prêtres d'Égypte faisoient des libations en honneur d'Osiris, et l'origine des 360 divisions du cercle, qui ornoit le tombeau d'Osymandias. On trouvera aussi dans Scaliger une de ces sphères, présidées par 360 Décans dont les figures sont décrites sous chacun des 360°. du cercle du zodiaque.

(1) Serv. Comment. ad Geor., l. 1. v. 218.
(2) Plut. de Isid. p. 348

Voilà à-peu-près toutes les divisions et les sous-divisions du zodiaque et du ciel étoilé qu'ont imaginées les anciens. Voilà donc Uranus décomposé dans toutes ses parties, tant pour ce qui concerne les 7 corps mobiles, que pour ce qui regarde la multitude des astres fixes, qui combinent leur action particulière avec celle de ces 7 corps, d'où dépendent la fatalité et le grand ouvrage des générations sublunaires. Il ne nous reste plus qu'à le faire agir sur la cause passive, et à déterminer le mode de son action, d'après l'autorité des anciens. C'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

De la cause passive et de l'action du Ciel sur elle.

Le principe passif de la nature, qui s'étend depuis la sphère de la lune jusquaux abymes de la terre, se sous-divise en plusieurs parties. Outre les quatre élemens, dont le feu occupe le sommet, et la terre la base, et dont l'air et l'eau forment le lien et occupent le milieu (1);

(1) Platon in Tim. p. 30.

on comptoit, parmi les parties de la cause passive, une matière première dénuée de toute forme, et placée sans ordre, avant que la nature active l'eût organisée. C'étoit ce qu'on nomme vulgairement le cahos, qui a fourni les matériaux du tout organisé, qu'on appelle matière ordonnée, ou monde. Car le mot grec, *cosmos*, signifie tout à la fois, monde, ordre et ornement. On trouvera ce cahos, ou cause première passive à la tête de toutes les Cosmogonies, et c'est de lui que se composent *Uranus et Ghé* ou les deux grandes causes organisées, et régulièrement configurées.

L'idée de cahos, ou de matière existante sans ordre et sans forme, n'est qu'une abstraction de l'esprit, qui sépare souvent ce que la nature n'a jamais séparé, et ce qui est réellement inséparable. Ainsi, quoiqu'il n'existe et qu'il ne puisse exister de corps, qui n'ait les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, ni de triangle sans trois côtés et trois angles, néanmoins l'esprit a la faculté de penser aux uns sans penser aux autres, et de les séparer dans ses conceptions. De même on a séparé par l'esprit l'ordre et l'arrangement du monde, de la matière même du monde, quoique la matière et ses parties n'aient jamais pu exister sans un arrangement quelconque. On a dès-lors assigné une priorité d'existen-

ce à la matière, qui recevoit ou plutôt qui avoit l'ordre, sur cet ordre lui-même (*ttt*); et cet ouvrage a été celui des métaphysiciens, qui ont imaginé un cahos et un débrouillement de cahos, tandis que d'autres philosophes ont toujours tenu pour l'éternité du monde régulièrement organisé.

Cette idée ou abstraction métaphysique, d'après laquelle on a conçu une matière existante antérieurement aux formes régulières, a donc été présentée comme un être réel et à ce titre souvent personnifié (1). La succession ou plutôt l'idée de succession entre ces deux états de la matière, à fait regarder le premier comme cause du second, et comme la matrice d'où il étoit sorti. C'est ainsi que le néant de lumière étant censé en précéder l'existence, on fit jaillir le jour du sein des ténèbres premières, et on le peignit comme un enfant de la nuit, quoiqu'on sût bien que les ténèbres ne peuvent jamais devenir principes de lumière. Ce n'est donc là qu'une fiction Théologique qui donne de la réalité à une abstraction, et qui met entre les êtres une priorité qui n'est que dans l'ordre de nos idées; qui sépare ce qui est inséparable, et qui isole un être de lui-même et de ses formes ou qualités,

(1) Ovide Fast., l. 1. v. 103.

pour y intercaler les idées abstraites de cause et d'effet, que n'y avoit pas mises la nature. Car il arrive souvent à l'homme de substituer à la nature les opérations de son esprit.

Ainsi la Théogonie d'Hésiode, composée des lambeaux des anciennes Cosmogonies de l'orient, et dans laquelle des êtres abstraits, des êtres moraux et des êtres physiques sont personnifiés et confondus dans une même masse d'idées théologiques, empruntées des spiritualistes et des matérialistes anciens, met à la tête de toutes choses un être abstrait et vague, appelé cahos, d'où sortent les deux premières causes régulières, *Uranus* et *Ghê*, ou le ciel et la terre (1). Le cahos fut avant toutes choses, dit Hésiode. Ensuite la terre qui produisit le ciel aussi étendu qu'elle. Du cahos sont nés l'érèbe et la nuit obscure ; de la nuit jointe à l'érèbe sont sortis le jour et la clarté. Il est aisé de voir que cette filiation du jour, qui sort des flancs de la nuit, n'exprime qu'une succession d'ordre entre la chose qui existe, ou entre le moment de son existence et celui ou on la conçoit non existante encore ; et que l'auteur a fait naître le jour, comme nous le voyons naître chaque jour, au moment où finit la nuit.

(1) Hes. Theog. v. 116.

Par la même raison, la terre de sa nature ténébreuse, et qui ne reçoit de lumière que du ciel, fut censée existante avant d'exister éclairée, et la nuit qu'elle forme par son opposition à la lumière, précéda la naissance de la lumière ou de la substance lumineuse qui compose le ciel qui l'éclaire. Aussi Moïse, instruit à l'école des spiritualistes de l'orient, nous présente t-il une terre vide (1) et couverte de ténèbres, avant que du sein de l'être, principe éternel de lumière, jaillît le rayon brillant, qu'il suppose avoir éclairé l'Univers pour la première fois. C'étoit une idée consacrée dans la Cosmogonie d'Orphée (2), qui avoit imaginé un cahos primitif, (3), qu'un rayon échappé de l'Éther vint tout-à-coup éclairer. Il regardoit l'Éther, source d'où partoit cette lumière, comme la cause suprême et le premier des Dieux.

La cosmogonie des Caldéens, rapportée par Berose (4), peint le cahos d'une manière plus animée et renfermant en lui des êtres vivans, mais d'une organisation monstrueuse et de formes irrégulières, jusqu'à ce que le dieu Belus portant ses regards sur le fluide caho-

(1) Gen. c. 1. v. 2, 3.
(2) Cedren. t. 1. p. 57.
(3) Syncelle, p. 28.
(4) Ovid. Metam. l. 1. c. 1. idem Fast., l. 1 v. 105, &c.

tique et ténébreux, où nageoient ces monstres, eût tracé la ligne qui sépare la matière terrestre de la matière céleste par le cercle de la lune, et eût donné les deux grandes divisions de la cause active et de la cause passive, du concours desquelles résultent les organisations régulières. Aussitôt moururent tous ces monstres, et toutes les irrégularités cessèrent dans les formes et dans les situations qu'avoient prises les parties de la matière jusqu'alors agitée par un mouvement désordonné. Comme nous pourrons traiter un jour, dans un Ouvrage à part, l'article des cosmogonies de tous les peuples, nous ne pousserons pas ici plus loin cette théorie, et nous nous bornons à dire qu'on ne trouve personnifié souvent le cahos, ou la confusion des principes élémentaires de la nature, que par une fiction d'esprit, les métaphysiciens ayant supposé le désordre avoir précédé l'ordre régulier que nous admirons dans l'Univers.

De cette pâte première, informe, composée du mélange de tous les principes, et qui constituoit la cause passive universelle non organisée, étoient sorties quatre causes passives, plus simples et plus homogènes, qui devoient entrer dans la composition de tous les corps réguliers, que le ciel, par son action sur eux, devoit créer dans leur sein, par une succession non interrompue de gé-

nérations particulières. Ces quatre substances, qui s'étoient ainsi dégagées du cahos ou de la masse confuse, où elles se trouvoient mêlées, sont les quatre élémens, *feu*, *air*, *eau*, *terre*. Chacun de ces élémens avoit pris dans l'Univers la place que lui assignoit sa pesanteur spécifique (1). Le feu le plus mobile et le plus léger de tous, s'étoit élancé vers la sphère de la lune, qui pesoit immédiatement sur lui. Au-dessous du feu, s'étoit placé l'air, substance moins mobile et moins légère. A la troisième place se trouva l'eau, qui étoit encore moins mobile que l'air & moins légère. Enfin, la partie la plus lourde, la plus compacte resta en bas, et forma la terre, vers laquelle retomboit le sédiment des autres élémens, à mesure qu'ils se séparoient et recouvroient leur homogénéité. Néanmoins, par le mouvement qui agitoit toujours irrégulièrement ces quatre couches, souvent le feu se trouva mêlé à l'air, à l'eau et à la terre, et ainsi des autres.

La terre sur-tout, dans le sein de laquelle se résolvoient les corps, composée de ces quatre élémens, les renferma souvent en elle dans un état de confusion, jusqu'à ce qu'ils se fussent de nouveau dégagés. La plupart des orga-

(1) Achill. Tat. c. 3. Diog. Laër. l. 7. Vit. Zenon. p. 520, 321.

nisations se faisoient à sa surface ou dans son sein, et c'est à ce titre qu'elle donna son nom à la cause passive entière qui résidoit dans les quatre élémens. Les parties mêmes de la terre devinrent aussi des causes partielles ou des Dieux à qui elle avoit donné naissance (1). Tels étoient dans la cosmogonie phénicienne ces enfans de la terre, d'une grandeur et d'une taille extraordinaire, dont les monts Liban, l'Anti-Liban, le mont Cassius et le mont Brathys portoient les noms (2). Les habitans des côtes occidentales de l'Afrique virent dans le mont Atlas un Dieu bienfaisant dont ils descendoient (3); et ceux de l'Arcadie avoient la forêt Pelasgique qui leur fournissoit dequoi se couvrir et se nourrir, et ils attribuoient ce bienfait à Pélasge, qu'ils regardoient comme leur premier père (4). Il en fut de même des rivières et des fleuves qui arrosoient un pays, et qui se changèrent en autant de divinités ou de causes éternelles bienfaisantes. Le Nil étoit un Dieu en Egypte (5), et il n'y avoit pas en Grèce une petite peuplade, qui ne déifiât le ruisseau

(1) Voyez ci-dessus, l. 1. c. 3.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1. c. 10.
(3) Proclus, l. 1. in Timæum, p. 53.
(4) Pausan. in Arcad. c. 1.
(5) Ci-dessus, l. 1. c. 2.

dont les eaux abreuvoient et fertilisoient ses campagnes.

Voilà donc une foule de divinités, pour la mythologie, qui ont leur origine sur la terre, et qu'il ne faut pas confondre avec les Dieux qui habitent l'Olympe et qui reposent sur le sein d'Uranus leur père. Voilà une multitude de causes partielles et secondaires nées de la cause universelle, qu'il faudra s'attacher à bien reconnoître, sur-tout lorsque ces divinités terrestres se mêleront avec les Dieux celestes dans les allégories poétiques, et dans les chants sur la nature, sur ses agens et ses parties, ce qui arrive très-souvent (1).

On assigna souvent à l'élément de la terre la première place avant les trois autres, et on la mit au premier rang des Dieux élémens; car les elémens furent déifiés. Achilles Tatius lui assure (2) cette prérogative, d'après l'opinion de certains philosophes. Pherecydes pensoit ainsi sur la terre (3), qu'il regardoit comme le principe de toutes choses. Xenophanes de Colophon (4) faisoit tout sortir ds la terre, même le soleil et les autres astres, qui s'alimentoient

(1) Ci-dessus. l. 1. c. 3.
(2) Achill. Tat. c. 3. p. 75.
(3) Sex. Empir. Hypoth. Pyrrh, l. 3. c. 4.
(4) Eusebe Præp. Ev., l. 1. c. 8.

de ses vapeurs, idée cosmogonique qui rentre dans celle d'Hésiode : il lui associoit aussi l'eau ou le fluide calorique. OEnomaüs y joignoit l'activité du feu, et Empedocle n'excluoit aucun des quatre élémens du rang des causes premières, et leur donnoit une part égale dans la génération des corps (1). Euripide désignoit le principe passif par le terme générique, *terre*, en comprenant sans doute les trois autres couches qui l'enveloppent, et dont elle occupe le centre, puisqu'il la soumet immédiatement à l'action de l'éther, ou du ciel qui en est formé (2). C'est l'idée cosmogonique d'Euripide, qui a été consacrée dans ces beaux vers de Virgile, que nous avons déja cités (3), dans lesquels ce poète peint le mariage de l'éther ou du ciel avec la terre au printemps. C'est là ce fameux œuf, dont nous parlerons bientôt (4), qui renferme en lui les quatre fluides, dont se composent tous les corps, que la chaleur du feu éther féconde par l'incubation du ciel, et dont il fait éclore tous les êtres passagers que la nature sans cesse organise : car c'est dans cet espace sublunaire, et dans

(1) Sex. Emp. ibid. l. 3, c. 4.
(2) Achill. Tat. c. 4.
(3) V. ci-dess. l. 2. c. 2.
(4) Achill. ibid. c. 4. p. 76.

ce lieu où s'opèrent les générations, que résidoit principalement la nature, suivant Ocellus de Lucanie (1); cette nature qui sans cesse produit, et la discorde qui toujours détruit.

C'est la terre suivant Plotin (2), qui renferme en elle cette force végétative, qui agit dans l'organisation des plantes, et qu'elles ne partagent avec elle, que parce quelles tiennent à elle par leurs racines. C'est à ce titre, continue l'auteur qui donne à la terre, non-seulement la vie, mais l'intelligence, qu'elle fut honorée sous les noms de Vesta, de Cérès, etc.

Il est certain que les Romains adoroient la déesse *Tellus*, qui n'est autre chose que la terre, et que les Grecs élevèrent aussi des autels à la terre. On peut voir dans Cicéron l'opinion de plusieurs philosophes, qui ont cru reconnoître dans la terre et dans la force vive qui la pénètre (3), l'origine de plusieurs divinités. Sans admettre à beaucoup d'égards leurs explications, j'y trouve au moins des preuves de l'opinion qu'on avoit de la divinité de la terre, et de celle des autres élémens; car il n'en est pas un seul en qui ces philosophes ne plaçassent un Dieu. C'étoit sur-tout la

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 2.
(2) Plotin Ennead 4, l. 4. c. 25—26—27.
(3) De Naturâ Deor. l. 1, c. 15—l. 2, c. 26, etc.

doctrine des Stoiciens, et de Zénon leur chef (1).

Après la terre et ses parties principales, qui ont été considérées comme causes ou comme divinités, et à ce titre personnifiées dans les allégories sacrées, l'élément de l'Eau fournit un grand nombre de Dieux, soit dans sa masse générale, soit dans les fleuves et les ruisseaux, et les fontaines, qui étoient formés de sa substance. L'Océan, père des fleuves, l'étoit aussi d'une foule de Dieux. L'Océan, suivant Orphée (*uuu*), étoit une source de génération pour tous les êtres. Les astres eux-mêmes s'alimentoient de ses eaux ou de celles des rivières, qui sortoient de son sein par l'évaporation, et qui y rentroient ensuite par le lit des fleuves (2). Virgile peint le berger Aristée, qui avec Cyrène sa mère (3), fait des libations à l'Océan à qui ils donnent le titre de père de toutes choses. Cette qualification lui est donnée, dit Servius, parce que de lui sont formées toutes choses suivant Thalés (*xxx*). Effectivement, c'étoit le dogme favori de ce philosophe (4), qui l'avoit emprunté des

(1) Achill. Tat. c. 3, p. 75.
(2) Plin. l. 2, c. 68.
(3) Georg. l. 4. v. 382.
(4) Cicer de nat. Deor. l. 1, c. 10, Diog. Laer. l. 1, c. 1, p. 18, Plut. de placit. Phil. l. 1, ch. 2, pag. 875. Sex. Empir. hyp. pyrrh. l. 3, c. 4.

Egyptiens, chez qui l'eau du Nil passoit pour être le premier agent de la génération. Ils supposoient que jusqu'aux hommes tout étoit sorti du limon de ce fleuve échauffé par le soleil (1). Aussi donnoient-ils à leur fleuve le nom d'Océan ; et ils disoient que les Dieux eux-mêmes étoient nés du Nil (2). Cicéron en compte plusieurs à qui on donnoit cette origine. Orphée, qui le premier, dit Athénagore (3), inventa les noms des Dieux, et mit en vers leur filiation ou théogonie et leurs exploits, Orphée, dont l'autorité en fait de religion a toujours été si respectée, attribue à l'eau la première cause de leur génération (4). Au reste les anciens appeloient Océan, non-seulement le vaste réservoir dans lequel vont se précipiter tous les fleuves, mais en général le principe humide de la Nature, qui alimente et nourrit tous les Etres (5). Les Grecs, si nous en croyons Diodore, le prirent souvent dans ce sens, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers du poète,

(1) Euseb. præ. Ev. l. 3, c. 9, p. 89.
(2) Cicéron de Nat. Deor. l. 3, c. 22.
(3) Athenag. leg. pro Christ. p. 70.
(4) Athenag. ibid. p. 150.
(5) Euseb. præp. ev. l. 3, c. 9, p. 89. Hom. Iliad. §. 5. et autor vitæ homeri, p. 324. (Edit. Tho. Gal.) Idem Euseb.

qui fait l'Océan père des Dieux, et qui leur donne pour mère Tethys. Eusèbe, d'après Porphyre, nous a donné (1) l'énumération des différens noms donnés aux différentes parties du fluide universel, connu sous le nom générique d'Océan, et qui peut être considéré sous divers rapports, à raison des qualités diverses de l'eau, salée ou douce, marine, ou fluviatile, etc. L'Océan, dans Hésiode, naît de l'union du ciel avec la terre : il est un des premiers fruits de leur hymen, lui et les gouffres profonds qui le renferment (2). La mer donna naissance à son tour au bon Nérée, dont les eaux et leur crystal fidele ne mentirent jamais (3). De Nérée et de Doris son épouse, naquirent la foule des Néréides (4), qui habitent la mer et les nymphes qui président aux eaux des rivières et des fontaines. De Téthis et de l'Océan (5) sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Pô, le Strymon, le Mæandre, le Danube, le Phase, le Rhesus, le clair Acheloüs, le Nessus, le Rhodius, l'Halicmaon, l'Eptaporus, le Granique, l'AEsapus, le Simoïs, le

(1) L. 3, c. 11, p. 111 et 112.
(2) Hesiod, Theo. v. 134.
(3) Ibid. v. 233.
(4) Ibid. v. 240.
(5) Ibid. v. 335.

Penée, l'Hermus, le Caïcus, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardeschus et le divin Scamandre.

Je ne suivrai pas plus loin la généalogie des enfans de l'Océan et de Thétis, que nous a laissée Hésiode. Je remarquerai seulement, que l'élément humide se décomposa en une foule de divinités partielles, qui se mêlent souvent aux Dieux célestes, et qu'il ne faut pas confondre avec eux.

On remarquera aisément, que la terre et l'eau nous ont déja donné autant de Dieux que le ciel et ses astres, et que c'est toujours le même génie qui les a créés. Car c'étoit un principe qu'on devoit regarder comme Dieux les causes éternelles de ce qui se reproduit, quelque part qu'elles fussent disséminées dans la Nature et à quelque partie du grand tout qu'elles appartinssent, soit à la partie active ou au ciel, soit à la partie passive ou à la matière élémentaire dont sont composés les corps. Or l'eau avoit ce caractère de cause perpétuelle et d'agent éternel des générations. Toutes les prières des Perses sont remplies d'invocations adressées à l'eau génératrice, qui détruit les productions du mauvais principe, et qui pendant toute la révolution annuelle (1), appelée figu-

(1) Zend Av. t. 1, pars 2e. p. 262, farg. 21.

rément

rément les 12,000 ans de la durée du monde, donne à toute la Nature les germes et les sucs qui forment sa force, et la mettent en état de résister aux efforts des Dews (1), ou des agens de destruction qu'emploie le principe de discorde, qui combat les opérations de la Nature. Car la Nature et la discorde se contrarient dans le monde élémentaire, suivant Ocellus; et suivant les docteurs des Perses, c'est Ahriman, chef des ténèbres et du mal, qui y contrarie les opérations d'Ormusd, principe de bien et de lumière. Nous aurons bientôt occasion d'entrer dans de plus grands détails sur ces deux principes opposés. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

Osiris chez les Egyptiens, peint avec les attributs du Bœuf, étoit, suivant Plutarque (2), dépositaire de ce principe humide générateur, ainsi que le Bacchus des Grecs peint également sous les traits du Bœuf. Le Taureau céleste, invoqué si souvent par les Perses, étoit aussi dépositaire de ce principe humide (3), qu'il communiquoit à la Lune, et les Hyades, qui sont sur son front, étoient regardées comme les causes des pluies. On prétend même que leur nom vint de-là. Au moin-

(1) Ibid. p. 424.
(2) De Iside, p. 364—365.
(3) Zend. Av. t. 1, pars 2. p. 17 — 18; etc.

Virgile leur donne l'épithète de pluvieuses, et Pline leur reconnoît cette qualité (1). Aussi les Perses invoquent-ils souvent les astres germes de l'eau (2). C'est par l'eau, dit Ormusd, dans les livres sacrés des Perses (3), que moi Ormusd je donne la force, la grandeur et l'abondance. On adresse des prières à cet élément près des lacs, des rivières et des puits (4). On remarquera que l'astre Taschter, qui dans ces prières est presque toujours regardé comme le dispensateur de l'eau, est appellé dans ces mêmes prières l'astre brillant et lumineux, qui a un corps de Taureau et des cornes d'or (5); ce qui le rapproche infiniment de l'Osiris Egyptien et du Bacchus Grec peints sous ces mêmes traits, et qui étoient censés être dépositaires du principe humide de la nature, comme nous l'avons dit plus haut d'après Plutarque.

C'est pareillement sur le fluide, que nageoit l'œuf symbolique du monde, dans la Cosmogonie Japonoise, lorsque le Taureau vint de concert avec la Lune le rompre et organiser l'Univers. Moïse fait aussi sortir le monde des eaux, ainsi que les Egyptiens et les Phéniciens le

(1) Pline, l. 2, c. 39.
(2) Zend. Av. Ibid. 427.
(3) Ibid. t. 2, p. 18—19.
(4) Ibid. t. 2, p. 19—20.
(5) Ibid. Zend. Av. t. 1, pars 2, p. 419.

font sortir d'un limon imprégné du fluide caothique (1). Car on donna souvent le nom de cahos, suivant Achilles Tatius (2), au fluide principe et origine de toutes choses dans la Cosmogonie de Phérécyde, et dans la doctrine de Thalés, Zénon pensoit que Dieu, existant avec lui-même dans le commencement (3), avoit converti en eau, par le moyen de l'air, toute la substance matérielle; et que de même que les germes sont contenus dans le fluide spermatique, de même la raison séminale et organistique du monde fut déposée dans la matière humide, pour la disposer d'une manière propre à recevoir la génération. D'abord il produisit les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. Le monde, suivant ce philosophe, se forme, lorsque de la substance du feu naît l'eau, par le moyen de l'air. (*yyy*) La partie la plus crasse devient terre; la plus légère s'élève et devient l'air, dont la partie la plus subtile se volatilise et devient feu éther. (*zzz*) Du mélange de ces élémens combinés entre eux, suivant certains rapports, sont formés les corps des animaux, des plantes et de tous les êtres engendrés.

Isidore dans son livre des Origines (4)

(1) Euseb. præp. ev. l. 1, c. 7. c. 9.
(2) Achill. Tat. c. 3, p. 75.
(3) Diog. Laer. vitâ Zenon, l. 7, p. 520--521.
(4) Isid. Orig. l. 13, c. 12.

donne aussi à l'eau une espèce de préférence sur les autres élémens, et une action plus universelle. L'élément de l'eau, suivant lui, commande à tous les autres. L'eau tempère la nature du ciel, fertilise la terre, l'imprègne de vapeurs et de rosée ; l'eau monte vers le ciel et en redescend sur la terre, où elle entretient la végétation des plantes, des arbres, et des moissons. Cette circulation de l'eau, qui se suspend sur nos têtes en nuages, qui se condense ou se raréfie dans l'air où elle entretient une fraîcheur salutaire, et qui ensuite se résout en pluies, a pu offrir dans les allégories anciennes le sujet de bien des métamorphoses de cet élément unique. Il sera donc à propos d'en tenir compte dans l'explication de l'antiquité, qui a considéré cet élément agissant non-seulement dans le bassin immense des mers, dans le lit des fleuves et à la source des fontaines, mais encore dans l'air auquel il se marie, dans les nuages, dans la rosée bienfaisante et dans les pluies fécondes. Les Pléïades et les Hyades, qui dispensent ce fluide, furent censées être filles de l'Océan, ou de l'élément dont elles semblent partager la nature. L'air lui-même imprégné d'eaux fut invoqué sous le nom de Jupiter *Pluvius*, ainsi que la constellation de la Chèvre céleste, qui provoque les pluies, et qui fournit à

Jupiter, quelle avoit nourri, sa redoutable Egide, et son nom d'ÆEgiochus.

L'air ne joua pas un rôle moins important que l'eau et la terre dans l'ancienne Théologie ; et souvent même il fut confondu avec Junon la sœur et l'épouse de Jupiter, la première des déesses, comme celui-ci étoit le premier des Dieux. Nous avons déjà rapporté ailleurs l'opinion de plusieurs Philosophes, tels qu'Anaximène (1), Anaximandre, Diogène d'Apollonie, et celle des Egyptiens, qui attribuoient la divinité à l'air. Anaximène (2) supposoit que cet élément étoit une substance divine, immense, infinie, mise en activité perpétuelle (3). Au reste il n'admettoit l'air infini que dans sa nature; mais il le supposoit fini dans ses formes et dans les qualités qui le modifient. Il étoit, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyoit que tout naissoit de la condensation ou de la raréfaction de cet élément : que cet air condensé et comprimé avoit d'abord produit la terre, et que de la terre étoient nés le Soleil, la Lune et les Astres (*aaa*). Aussi donnoit-il au Soleil le nom de terre, et il pensoit que la rapidité de

(1) Ci-dess. l. 1, c. 3.

(2) Sext. Emp. hypoth. pyth. l. 3, c. 4, Cic. de Nat. Dar. l. 1, c. 10.

(3) Euseb. l. 1, c. 8, Minuit Felix, p. 150.

son mouvement produisoit la chaleur, dont il nous brûle. Parménide (1) avoit la même opinion sur la formation de la terre par la condensation du principe aérien. Tout, suivant Anaximène, (2) naissoit de l'air et se résolvoit en air, même notre ame, qui, selon lui, n'étoit qu'une émanation du *spiritus* ou souffle aérien. C'étoit l'air qui avoit été le premier agent de la divinité, suivant Zenon, lorsque Dieu mit la matière dans un état de fluidité, comme nous l'avons dit plus haut.

On reconnoît dans ce premier Etre le *spiritus*, ou souffle, qui reposoit sur le fluide, dont Moïse fait sortir le monde. C'est aussi l'élément spiritueux, ou l'air ténébreux, suivant Sanchoniaton, qui est un des premiers principes dans la cosmogonie Phénicienne (3).

Diogène d'Apollonie (4) admettoit pour premier principe de l'organisation des mondes, dont il reconnoissoit la pluralité ; l'infini, le vide et l'air, principaux élémens de toutes choses. Il pensoit que l'air raréfié ou condensé avoit produit tout ; que rien ne naissoit de rien, et ne rentroit dans

(1) Ci-dessus p. 158.
(2) Euseb. præp. ev. l. 1, c. 8, Plut. de placit. phil. l. 1, c. 3, p. 876.
(3) Euseb. præp. ev. l. 1, c. 10.
(4) Diog. Laer. l. 9, vit Diog, p. 666.

le néant. Archélaüs (1) fils d'Apollodore attribuoit aussi à l'air et à l'infini l'origine de toutes choses, et faisoit naître l'eau de sa condensation et le feu de sa raréfaction. OEnopide de Chio (2) associoit le feu à l'air dans la fonction de cause première. Les Assyriens et une grande partie des Africains assignoient aussi la prééminence à l'air sur les autres élémens, et le représentoient par des images, qui étoient l'objet de leur vénération. Ils le consacroient soit à Junon, soit à Venus Vierge, si jamais la virginité a pu plaire à Vénus, dit Julius Firmicus (3). Ils ont donné un caractère féminin à cet élément, je ne sais par quel principe religieux, et ils l'ont fait invoquer par l'organe de leurs Prêtres.

C'étoit dans l'air que la lune, suivant les Egyptiens (4), versoit les principes de fécondité que lui communiquoit le soleil, et qui concouroient à l'organisation des Etres. C'étoit par le même canal de l'air (5), que le Dieu ciel au printemps venoit s'unir à la terre, en répandant ces rosées douces et ces pluies chaudes qui la ren-

(1) Plut. de plac. Phil. l. 1, c. 3, p. 676.
(2) Sext. Emp. Hyp. Pyrh. l. 3, c. 4.
(3) Juli. Firm. de prof. Err. Relig. p. 9.
(4) Plut. de Isid., p. 368.
(5) Virgil. Georg. l. 2, v. 325.

doient fertile. Anaxagore le physicien, au rapport de Varron (1), pensoit que l'air étoit impregné de germes de fécondité, qui échappoient à notre vue, mais qui agissoient puissamment dans le grand œuvre des générations.

On donnoit à l'air les deux sexes, ainsi qu'aux autres élémens, à raison des deux divisions, qu'on établissoit entre les différentes couches et les différentes modifications de ces élémens. Cette division ou distinction de sexe dans les différentes parties du même élément avoit été imaginée par les Egyptiens, si nous en croyons Senèque (2). L'air, sous le rapport de vent, étoit censé mâle et partager la Nature du principe actif. Sous le rapport d'élément chargé de vapeurs et inactif, il étoit femelle. L'eau de la mer pareillement étoit supposée avoir le caractère de la virilité; tout autre eau étoit censée femelle. Le feu, en tant qu'il brûle et s'enflamme, étoit mâle; au contraire, il n'étoit que femelle, en tant qu'il éclaire et qu'il rend une lumière qui ne peut faire aucun mal. La terre âpre, couverte de rochers et de pierres, avoit le caractère de la virilité; la terre propre à la culture étoit censée femelle, et

(1) Varron, l. 1, c. 40.
(2) Senec. quæt. Nat. l. 3, c. 14.

de Nature à recevoir la semence. Cette distinction de sexes dans les quatre élémens mérite d'être remarquée.

Isidore de Seville établit aussi une distinction dans l'élément de l'air (1), dont une partie, suivant lui, est de Nature terrestre, et l'autre de Nature céleste. Ce dernier air réside dans la partie la plus élevée de l'atmosphère, que jamais n'agitent les vents ni les tempêtes. Le premier ou l'air terrestre est la partie inférieure de cet élément toujours chargée de vapeurs humides, qui lui font prendre en quelque sorte un corps. Celui-là appartient proprement à la terre, et produit comme elle de son sein une foule de formes ou de phénomènes météorologiques, qui ne sont que l'air diversement modifié et combiné avec d'autres élémens (2). Est-il agité? il engendre les vents; est-il froissé plus rudement? il fait jaillir la lumière de l'éclair et lance au loin la foudre. Vient-il à se condenser? il forme les sombres nuages, qui lorsqu'il se raréfie, se résolvent en pluie. C'est-là ce que Pline (3) appelle les phénomènes remarquables de cet élément, à qui souvent on a donné le nom de ciel, et qui semble offrir un vide

(1) Isid. Origin. l. 13, c. 7.
(2) Isid. Origin. ibid.
(3) Pline, Hist. Nat. l. 2, c. 38.

immense, d'où découle ce souffle de vie que nous respirons. C'est dans l'air que se forment les nuages, les tonnerres et les foudres. Là se forment aussi la grêle, les neiges, les pluies, les orages, les tempêtes et les tourbillons fougueux. De-là partent la plûpart des grands fléaux qui désolent la terre. Là s'opèrent les grands chocs de la Nature en discorde avec elle-même. Là se trouve la patrie des vents; là ils prennent chacun leur caractère propre, ainsi que tous les autres phénomènes météorologiques qui influent comme causes sur la terre, et qui tiennent à la Nature et aux qualités des vents qui les produisent.

Ce court extrait du chapitre de Pline sur l'élément de l'air suffit pour nous donner une idée des modifications variées, que reçoit cet élément, et des principaux phénomènes qu'il produit, phénomènes qui deviennent autant de causes dans la Nature sublunaire, et qui influent sur la terre et sur les eaux, et dans l'ordre de la végétation.

Parmi ces causes aériennes on distinguera sur-tout les vents, les pluies et le tonnerre. Les nuages sur lesquels vient se peindre l'Arc-en-Ciel avec ses sept couleurs fixera notre attention, et on en verra naître une Divinité sous le nom d'Iris, fille de Thaumas, ou

de l'admiration que cause ce phénomène (1). L'élément humide, qui par ses vapeurs fournit le nuage, qui se résout en pluie, et sur lequel Iris étale ses brillantes couleurs, sera père de Thaumas, ou l'aïeul d'Iris. Sa mère sera Electre, fille de l'Océan, une des Pleïades. Les vents auront des noms, des images, des autels; et personnifiés ils entreront comme causes naturelles ou comme Dieux dans les allégories sacrées. Borée (2) enlevera Orythie; il aura ses autels chez les Arcadiens, et les Mégalopolitains lui sacrifieront tous les ans, comme à une de leurs plus grandes divinités (3). Zephyre sera un Dieu qui caressera Flore. Æole régnera sur les vents; et le lever de tels ou tels astres déterminera l'époque annuelle de leur retour. Alors on cherchera leur origine dans les cieux, et Astrée sera leur père. (*bbbb*) « Astrée, » dit Hésiode (4), marié à l'Aurore » fit naître les vents impétueux, Argestes » et Zéphyre, Borée et l'humide Notus. » L'Aurore accoucha encore de l'étoile » du matin, et des astres brillans dont » le ciel est semé ». Il est impossible

(1) Hesiod. Theog. v. 265.
(2) Paus. Heliac 1, p. 166.
(3) Id. Arcad. p. 266.
(4) Hesiod. v. 375.

de ne pas reconnoître ici une suite d'idées physiques mises en allégories.

Cette filiation des vents, qui tirent leur origine des astres, est consacrée dans Pline lui-même (1). Il a, comme le peuple, confondu ici les signes avec les causes, et il a cru que les vents pouvoient naître de l'action des étoiles qui, dans les calendriers anciens, fixent leurs retours par des levers et des couchers. (*cccc*) C'est ainsi que les causes météorologiques se sont trouvées subordonnées aux causes célestes et Astrologiques, et que les Divinités de l'air se sont mêlées aux Dieux de l'Olympe dans leur généalogie, comme dans leur mariage, et dans leurs aventures allégoriques. Ces quatre vents, que vient de nommer Hésiode (2), sont les seuls qui tirent leur origine d'Astrée, fils de Crios, ou de l'agneau *Aries*, dont le bon principe prenoit la forme. Les Dieux les ont fait naître tous quatre pour l'utilité des hommes. Quant aux vents orageux, qui, comme les Géans, bouleversent l'air, qui ébranlent le séjour des Dieux, qui ravagent la terre, qui soulèvent les flots et causent les naufrages, ils sont tous l'ouvrage de Typhon, suivant Hésiode, de ce Typhon ennemi

(1) Plin. l. 2, c. 45.
(2) Hes. v. 375, Hesiod. v. 870.

constant d'Ammon ou du Dieu lumière, de cet enfant monstrueux de la terre et des ténèbres du Tartare, dont les cent têtes, semblables à celles d'un Dragon horrible, vomissoient des flammes (1). On voit par ce passage d'Hésiode, comment les vents se trouvèrent partagés en deux classes, à raison de leur père et de leur chef, et marchent sous les bannières des deux principes, qui se combattent dans la Nature, et dont nous parlerons bientôt. Les uns descendent de Crios ou du Bélier, autrement de l'agneau équinoxial du printemps, et les autres du monstre à forme de Dragon, qui s'étend sur l'équinoxe d'Automne. Non-seulement, comme l'on voit, les vents, ou les phénomènes de l'air se trouvent liés aux astres, mais encore ils ont une origine différente à raison des qualités bonnes ou mauvaises qui les soumettent aux figures célestes, qui distinguent les astres de bonne ou de maligne influence. Tout ceci doit entrer en calcul dans l'explication des allégories sacrées, où l'air prend un caractère de cause ou de divinité, soit en masse et en général, soit en détail et dans ses modifications particulières.

Ainsi on verra pourquoi Enée dans

(1) Hes. v. 820.

Virgile sacrifie une victime noire à la tempête, et une blanche au Zéphyre (1). Nous avons vu les Arcadiens honorer dans Borée un Dieu bienfaisant. Les Grecs donnoient au contraire le nom de Typhons aux ouragans et aux vents impétueux et mal-faisans. On appelle vents Typhons les vents violens, dit Hesychius (2). La raison de cette dénomination vient de ce qu'on attribuoit à Typhon tout ce qu'il y a de désordonné dans la Nature, et tous les chocs violens qu'éprouve la terre. Toute chose nuisible étoit censée être une partie ou une opération de Typhon (3). C'est ce que nous apprend Plutarque, et la division que fait Hésiode entre les vents, les uns bienfaisans, qui sont de la famille de Persée et d'*Aries*, ou de l'agneau équinoxial du printemps, et les autres malfaisans et orageux, qu'enfante le Typhon, ou le chef des ténèbres peint avec les attributs de l'équinoxe d'Automne, en est une preuve. Pline parle aussi de ces tourbillons, de ces ouragans subits sous le nom de Typhons (4), et il leur attribue la cause des naufrages, comme Hésiode l'impute aux enfans

(1) Virgil. Æneid. l. 3, v. 120.
(2) Hesych. v. Typhon.
(3) Plut. de Isid. p. 368—369.
(4) Plin. l. 2, c. 48.

de Typhon (1). Le Poète n'a donc fait qu'exprimer en style allégorique une idée physique sur la nature des vents, que le naturaliste bien des siècles après lui, a rendue sous une forme plus simple; l'un et l'autre, Hesiode et Pline n'ont fait que l'histoire de la Nature, chacun à sa manière. L'un écrivoit en Poète théologien, et l'autre en naturaliste. Mais dans les écrits du premier on ne doit chercher que ce que renferment ceux du second, l'histoire de la Nature, de ses parties, et de ses agens et la description des phénomènes qu'elle nous offre.

Le son même répercuté, qui n'est qu'une modification de l'air, deviendra une Divinité sous le nom d'Echo. Elle épousera Pan, ou le Dieu céleste, qui tient en main la flûte symbolique, représentative de l'harmonie qu'on avoit imaginée entre toutes les parties du système planétaire (2) et dont nous parlerons bientôt. On verra donc souvent les Divinités de l'air s'unir aux Dieux de l'Olympe, et réciproquement les Dieux du ciel descendre dans la sphère des élémens, dans l'air, dans l'eau, sur la terre, pour s'unir aux Divinités inférieures, au point de pa-

(1) Hesiod. Théog. v. 870.
(2) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 44. ibid. c. 22.

roître quelquefois se confondre avec elles. Ainsi l'air impregné, tantôt des particules de lumière, qui pénètrent toute sa substance ténébreuse et composent cette masse lumineuse, qui produit le jour, tantôt rempli du principe humide que la lune verse sur la terre, et par lequel tout est fécondé, fut pris souvent pour les premières divinités célestes, Jupiter et Junon (1). Il en fut de même du feu Ether, ou du ciel qui prit aussi le nom de Jupiter, et qui, tenant immédiatement à l'air, passa pour Jupiter qui s'unissoit à Junon (2). C'est de cette manière, qu'on transporta les noms des Divinités supérieures et célestes dans les élémens auxquels elles présidoient, et qui recevoient plus particulièrement leur influence, ou avoient le plus d'affinité avec leur Nature. Ainsi l'air tenoit de la Nature de la lune, et le feu Ether de celle du soleil, les deux grandes Divinités de tous les peuples.

C'est une distinction bien importante à faire dans l'explication de la mythologie, où l'on est souvent exposé à confondre le Dieu avec l'élément, ou avec l'effet produit par son action. Voilà pourquoi quelques-uns ont pris le blé pour Cérès et le vin pour Bacchus,

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 14—15, l. 2 c. 25—26.

(2) Fulgent. l. 1, de Saturn.

c'est-à-dire

c'est-à-dire la chose soumise à l'influence et aux domaines de ces Divinités, pour ces Divinités elles-mêmes. C'est une grande erreur, qu'il faut sur-tout éviter. « Ce n'a jamais pu être, qu'une » métonymie ou un trope, dont se » servent les Poètes (1). Qui seroit » jamais assez insensé pour avoir un » Dieu qu'on boit et qu'on mange, dit » Ciceron. Cet Orateur philosophe n'avoit pas encore la mesure de la crédulité de l'homme. S'il eût vécu quelques siècles plus tard, il n'auroit pas tenu ce langage; et il auroit vu des peuples s'entregorger pour maintenir ce dogme religieux d'un Dieu que l'on peut boire et manger. Mais oublions nos erreurs, et revenons à celles des anciens, ou à leurs opinions sur les Dieux, qui ont leur siége dans les élémens, ou qui y président.

L'air étoit sous le domaine de Junon, reine des Dieux de l'Olympe. Elle fut la Divinité tutélaire de cet élément, avec lequel souvent on l'a confondue, comme nous l'avons déja dit, et comme on peut s'en assurer par le témoignage de plusieurs auteurs qui, dans leurs explications, sont tombés dans cette méprise (2). Orphée dans ses hymnes

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 16.
(2) Macr. Somn. Scip. l. 1, c. 17; id. Sat. l. 1, c. 17.

a exprimé les rapports de cette Déesse avec l'air, en lui donnant une figure aéri-forme (1), en lui attribuant la fonction de fournir aux mortels le souffle aérien qu'ils respirent, et d'alimenter les pluies et les vents favorables à la végétation, qu'elle est chargée d'entretenir. Dans la distribution des douze grands Dieux, dans les douze figures du Zodiaque, où étoient casés les élémens, Junon avoit son siége au verseau (2), sous lequel étoit placé l'élément de l'air.

Macrobe (3) regarde Junon comme la souveraine de l'air, et la confond avec plus de raison avec la lune. Car la substance de l'air roule dans ses courans, suivant Philolaus cité plus haut, le principe humide qu'il extrait de la lune. La lune, suivant les anciens philosophes, & même suivant les naturalistes, tels que Pline, s'alimentoit des eaux douces des fontaines, tandis que le soleil se nourrissoit des vapeurs de la mer. Junon, comme la lune, descendoit tous les ans dans les eaux douces de la fontaine de Kanathè (4) en Argolide, pour y reprendre sa virginité.

Nous ne suivrons pas plus loin l'exa-

(1) Orph. Hym. in Junon, Pœt. Græc. t. 1, p. 505.
(2) Manil. Astron. l. 2, v. 438.
(3) Macrob. Saturn. l. 1, c. 16.
(4) Paus. Corinth. p. 80.

men des rapports qu'il y avoit entre la divinité de Junon, celle de la lune et celle de l'élément de l'air, qui leur étoit subordonné. Nous ajouterons seulement, que la partie inférieure de l'air, la plus voisine de la terre, étoit celle où Junon avoit établi son domaine, d'après les principes théologiques consignés dans Varron; le milieu (1) étoit le siège de Jupiter, et le sommet le séjour de la chaste Minerve. Cette partie la plus élevée étoit ce qu'on appeloit le feu, et l'Ether en étoit la portion la plus épurée. Le feu qui restoit engagé dans la basse région de l'air entroit dans la composition des météores, et sur-tout de l'éclair et de la foudre. C'étoit lui qui en fournissoit la matière aux cyclopes chargés de forger les foudres du Dieu qui habite l'Ether, ou de Jupiter maître des Dieux. Cet élément actif étoit casé dans les cieux sous le signe du Bélier Ammon, qui fournissoit ses attributs au Dieu soleil, au moment de son triomphe sur les principes ténébreux, autrement sur les géans. Les exhalaisons ignées qui s'élevoient de la terre dans les hautes régions de l'air formoient la foudre que reprenoit Jupiter au printemps. « Aussi voyons-nous dans » Hésiode (2) la terre, qui en s'unis-

(1) Macrob. Sat. l. 3, c. 4.
(2) Hesiod. Theog. v. 140.

» sant au ciel enfante les redoutables » cyclopes, Brontê, Steropê, et le » brillant Argê, qui ont mis le ton- » nerre aux mains de Jupiter, et l'ont » armé de la foudre qu'ils ont forgée ». Hésiode place la génération des cyclopes chargés de forger la foudre, à la suite de la formation de la terre, de celle du ciel et de ses astres, après la formation de la mer et des Divinités des eaux. La cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton présente la même série d'idées et dans le même ordre. Elle suppose, qu'aussitôt que le ciel eût été formé, que le soleil, la lune, les planètes et les constellations eurent commencé à briller (1), alors l'élément de l'air s'enflamma par l'effet de la chaleur que la terre et la mer éprouvèrent, les vents soufflèrent, les nuages se formèrent au sein de l'air, des torrents d'eau se précipitèrent sur la terre, et lorsque les vapeurs divisées et élevées par l'action du soleil, se furent de nouveau réunies, et choquées dans l'air, il en résulta des éclairs et des tonnerres. Tout ce récit de Sanchoniaton n'est qu'une explication pure et simple de la formation de l'éclair et de la foudre, qui n'est que l'effet des exhalaisons humides et sèches qui s'élévent de la terre et des

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.

eaux, et vont former ces météores dans l'air échauffé par l'action du soleil. Ce sont là les idées physiques qu'a rendues poétiquement Hésiode dans sa théogonie ou dans son poème théologique sur les causes naturelles, considérées comme les véritables Divinités, de l'action desquelles tout dépend; dogme consacré par la théologie des Egyptiens et des Phéniciens (1), comme nous l'avons annoncé dans le chapitre second du premier livre de cet ouvrage.

Pline attribue à l'action des trois planètes supérieures au soleil la formation de la foudre, et principalement à celle de la planète Jupiter (2). Hésiode nomme aussi pour forgerons de la foudre trois Génies, qu'il appelle trois Cyclopes, qui n'ont qu'un œil chacun (3). On voit encore ici le Poète d'accord avec la mauvaise physique du Naturaliste; et on trouve une nouvelle preuve de la nécessité de comparer les idées physiques des anciens bonnes ou mauvaises, avec leur cosmogonie et leur mythologie, qui n'est rien autre chose que la théologie naturelle. On remarquera aussi, que la cause active se mêle sans cesse avec la cause passive pour la modifier, et combien il est nécessaire

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 6, c. 9.
(2) Pline, l. 2, c. 20.
(3) Hesiod. Théog. p. 140.

de tenir compte de chaque partie de l'une ou de l'autre qui entre dans la fiction; ce qui exige une grande sagacité, et beaucoup d'exercice dans ce genre de travail.

L'élément du feu fut aussi soumis à un Dieu, que l'on confondit souvent avec lui. Ce Dieu étoit Vulcain, le plus ancien Dieu de la théologie Egyptienne. Grand nombre de philosophes ont regardé le feu comme le premier de tous les élémens, et comme le principe universel de toutes choses (1). Héraclite prétendoit que le feu étoit le principe de tout; il dit que tout est composé de la substance de cet élément (2), et se résout en lui; que par l'extinction de ce feu principe s'est formé l'Univers; que les parties les plus grossières en se réunissant composèrent la masse sphérique qu'on appele terre (3). Que la terre gercée par l'action du feu avoit donné un écoulement à la matière plus légère, appelée eau, dont les parties les plus subtiles en s'évaporant avoient produit l'air (4). Qu'un jour le monde et tous les corps qu'il renferme seront dévorés par le réveil de ce même feu, qui

(1) Achill. Tatius, c. 3.
(2) Diog. Laer. l. 9, p. 631.
(3) Stobée Eclog. Phys. l. 1, c. 13.
(4) Plut. de Placit. Philosop. l. 1, c. 3, p. 877.

les fera, de nouveau, rentrer dans son sein, par un embrâsement général.

Cette idée philosophique sur l'origine du monde et sur son sort futur, laquelle constitue le feu comme principe et fin de toutes choses, se retrouve chez les Indiens. Ils supposent, qu'après certaines périodes le monde est consumé par le feu, & que Chiven (*dddd*), un de leurs Dieux, perd les différentes formes qu'il avoit prises, lorsque le monde subsistoit (1). Il devient alors semblable à une flamme qui s'élève et se promène sur les cendres de l'Univers, qui ensuite va renaître. La même opinion sur le feu universel d'où sort et dans lequel se résout le monde, étoit aussi un dogme des Stoïciens, suivant Justin martyr (2), et suivant Simplicius (3), et plusieurs autres Auteurs (4). Néanmoins il est bon d'observer, que ce feu est moins le feu élémentaire, que le feu artiste universel, qui compose la substance de l'Ether, celle des Astres et qui circule dans toutes les parties de la Nature. C'est là ce premier élément ou cet agent universel, qui subissant comme Routren une foule de métamor-

(1) Sonnerat. Voyage de l'Inde, p. 180.
(2) Just. in. Apolog. p. 51.
(3) Simplic. p. 68.
(4) Athenag. Leg. p. 94.

phoses produisoit toutes choses dans le système d'Héraclite, et d'Hippasus de Métapont (1), que Plutarque lui associe dans cette opinion, qui a une très-grande affinité avec le système Indien.

Ce philosophe, à l'imitation des Brames, proposoit ses dogmes d'une manière énigmatique sur la succession des mondes, qui naissent du feu, et se réduisent en feu après certaines périodes, et sur les métamorphoses variées de l'élément unique, qui en se condensant devenoit eau, laquelle à son tour condensée, devenoit terre; et réciproquement par la dilatation, la terre retournoit à son premier principe. Car dans ce système tout résultoit de la condensation ou de la raréfaction (2) du feu premier principe (3). Il ne faut pas oublier, dit Marc Aurèle, ce mot d'Héraclite, (4) que la mort de la terre est sa dissolution en eau, celle de l'eau en air, et celle de l'air en feu, et réciproquement. Les dogmes d'Héraclite pourront servir à expliquer les cosmogonies de l'Inde, et l'histoire figurée dans laquelle les Brames ont écrit la généalogie et les diverses métamorphoses

(1) Plut. de Plac. Phil. p. 877.
(2) Diog. Laer. l. 9, p. 632.
(3) Ibid. Laer. p. 632.
(4) Marc. Aur. l. 4, c. 37.

des élémens, et de leurs puissances ou qualités personnifiées et mises en scène avec des planètes, des astres et d'autres Etres physiques, et même très-souvent avec des Etres moraux aussi personnifiés. Héraclite attribuoit ces générations et ces destructions par le feu à la marche nécessaire de la Nature, qu'il appelle fatalité. Jupiter dans Ovide (1) se souvient aussi des décrets du destin, qui veulent qu'un jour l'Univers soit consumé par le feu. Le Poète a donc consacré dans ses vers un dogme qui se retrouve chez les Brames de l'Inde et chez les Philosophes de la Grèce.

Tout ceci justifie l'opinion dans laquelle nous sommes, qu'il faut bien connoître les dogmes des différentes sectes de Philosophes, pour pouvoir entendre les cosmogonies poétiques, et en général la théologie des différens peuples du monde. C'est par ce que nous sommes intimement convaincus de cette vérité, que nous entrons ici dans ces longs détails sur les opinions que les anciens philosophes ont eues sur les qualités différentes des élémens, et sur la quantité plus ou moins grande de force et d'énergie qu'emprunte d'eux la Nature dans l'organisation universelle des Etres qui la composent ou qui se forment dans son

(1) Ovid. Met. l. 1, fab. 9, v. 50.

sein. La génération ne s'opérant que dans le monde sublunaire, qui se partage en quatre couches d'élémens, Empedocle (1) appeloit guerre et discorde tout ce qui tend à la génération; au contraire, il appeloit concorde et paix tout ce qui tend à l'embrâsement et à rendre les corps au feu primitif qui compose la substance pure des astres. C'est ce qui lui faisoit dire que tout s'opéroit dans l'Univers par contrariété. L'un étoit la marche de la Nature de haut en bas, et l'autre sa marche de bas en haut. On a ensuite appliqué cette théorie aux ames, qui en s'unissant au corps par la génération suivoient le mouvement de haut en bas, et qui s'en séparant par la mort se mouvoient de bas en haut, et cela parce que les ames étoient supposées être de la Nature du feu Ether (2), qui est captif ici-bas, livré au choc des élémens, et qui recouvre sa liberté en remontant vers le séjour lumineux de l'Ether, où règne une paix et une félicité éternelle. Nous aurons occasion ailleurs de développer cette théorie; il nous suffit ici d'en indiquer le germe dans l'opinion philosophique sur la nature, et sur l'activité du feu principe.

(1) Ibid, Laer. p. 632.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12.

Cette double marche de la Nature étoit annoncée (1) par les métamorphoses du feu, élément universel, qui se condensant devenoit fluide, et qui plus épais ensuite se changeoit en eau, laquelle fortement condensée devenoit terre. C'étoit la progression de haut en bas ; réciproquement la terre mise en état de fluidité et donnant l'eau, d'où l'évaporation faisoit sortir un fluide plus léger, offroit une contremarche de bas en haut. Du sein de cet élément appelé mer, et de celui de la terre sortoient des exhalaisons, les unes claires et limpides, les autres ténébreuses (2). Les exhalaisons les plus épurées nourrissoient le feu, et les autres alimentoient le principe humide. C'étoit aussi de ces diverses évaporations, que naissoient les différentes températures des saisons. Les unes entroient dans la composition de la chaleur du jour et les autres dans celle de la fraîcheur des nuits. Elles influoient aussi sur la température du sec de l'été et de l'humidité surabondante des hivers.

Hippasus qui pensoit comme Héraclite (*eeee*), que le feu mêlé à l'eau étoit le principe universel de la Nature, renfermoit dans des temps limités ces chan-

(1) Diogen. Laert. ibid, p. 632.
(2) Ibid. p. 633.

gemens du monde ou ces périodes de génération et de destruction, et faisoit du grand tout un Etre fini et dans un mouvement éternel. (1). Cette idée rentre dans celle des Perses, qui fixoient à 12,000 ans la durée du monde, après lequel temps le monde détruit renaissoit de ses cendres. Les Perses regardoient aussi le feu comme la première cause de la Nature, et en avoient consacré l'image dans leurs pyrées, où l'on entretenoit le feu perpétuel. C'étoit l'opinion des Scythes que le feu avoit tout engendré, et dans la réponse que le chef de ces peuples (2) adresse à Darius, il lui dit qu'il ne reconnoît pour maître que Jupiter, un de ses aïeux, et la déesse Vesta, reine des Scythes (3). On sait que Vesta présidoit au feu, et que des Vierges étoient chargés à Rome d'entretenir le feu sacré sur ses autels. Ces filles remplissoient en Occident les fonctions de Prêtresses du feu, comme les Mages des Perses, celles de Prêtres de ce même Dieu.

Zenon et tous les Stoïciens (4) admettoient la dissolution de tous les élémens par le feu, qui étoit un principe

(1) Sext. Empir. Hypoth. l. 3, c. 4, Diogen. Laer. l. 8, p. 621.
(2) Justin, l. 1, c. 2.
(3) Hérodote, l. 4, c. 127.
(4) Diog. Laer. l. 7, p. 519.

incréé et corporel, mais sans forme (1); au lieu que les élémens étoient déjà une matière conformée. On voit que ce feu dissolvant étoit le feu Ether, d'une Nature supérieure aux élémens, et conséquemment à celle du feu élémentaire, que souvent on a confondu avec le feu Ether, premier principe, auquel il est contigu, et qui circule dans les sphères planétaires. Empedocle (2) a très-bien établi cette distinction, lorsqu'il dit que la première substance, qui se dégagea du cahos, fut l'Ether, ensuite le feu qui se plaça au-dessous; que l'Ether composa la substance du ciel. La terre se forma après le feu, et ensuite les deux élémens intermédiaires qui devinrent le lien qui l'unit au feu. Platon nommoit d'abord le feu, ensuite l'éther; ce qui est une inversion vraisemblablement dans Plutarque, qui rapporte son opinion; puis l'air, ensuite l'eau, et enfin la terre. Quelquefois aussi il lioit ensemble le feu et l'éther (3); confusion qu'il faut éviter, et qui a été faite souvent par les anciens. Aristote n'a pas fait cette faute. Il admet d'abord l'éther, tel qu'il

(1) Plut. de Plac. phil. l. 1, c. 2, p. 875. Ibid. p. 887, l. 2, c. 9.
(2) Plut. de Plac. phil. l. 2, c. 6, p. 887.
(3) Ibid. l. 2, c, 7, p. 887.

est, comme substance active et non pas passive, telle que le feu élémentaire. Il en fait la cinquième substance, après laquelle il range le feu, l'air, l'eau et la terre subordonnés à son activité. Ce sont ces quatre derniers, qu'il appelle passifs, tandis qu'il caractérise l'autre par une impassibilité absolue. Telle est effectivement la Nature du feu éther qui compose le principe actif dont nous avons parlé, et dont nous parlerons encore, quand il sera question de l'ame du monde. Il donnoit au feu éther, qui compose la substance des corps célestes, le mouvement circulaire, tandis qu'il attribuoit aux élémens le mouvement perpendiculaire, de bas en haut pour les élémens légers, tels que le feu et l'air, et de haut en bas pour les élémens pesans, tels que l'eau et la terre. Empédocle n'assignoit point de place déterminément constante à ces quatre élémens, qu'il disoit souvent en changer (1).

Pythagore, outre le feu élémentaire, admettoit aussi la cinquième substance ou le cinquième élément, dont nous ne devrions pas parler ici, puisqu'il ne fait point partie de la cause passive, mais dont il étoit indispensable cependant de parler, puisqu'il a été con-

(1) Ibid. p. 837.

fondu avec l'autre, et que, sans cet avertissement, on auroit pu les confondre dans l'explication des allégories sacrées faites sur le jeu des causes actives et passives de la Nature. Pline, par exemple, a commis cette erreur, quand il dit (1) qu'il n'y a aucune incertitude sur le nombre des élémens, lesquels sont au nombre de quatre, que le plus *élevé* de tous est le feu, d'où sont formés ces *yeux brillans* du ciel étoilé (*ffff*). On voit évidemment que Pline a pris le feu élémentaire pour le feu éther; ce qui n'est pas exact. C'est du feu élémentaire, mêlé aux vapeurs que l'air soutient, qu'est formée la foudre et les autres météores ignés : c'est de la substance du second que sont tirés les astres. Au reste Pline range les quatre élémens dans leur ordre connu, et sur quatre couches concentriques, dont la terre occupe le centre, placée au point le plus bas du monde où elle reste immobile, suivant Pline. Ce naturaliste attribue au feu en général, une force féconde qui le raproche de la Nature du principe actif. Il est le seul, dit-il, des élémens (2) qui se propage lui-même, et qui d'une foible étincelle devienne un vaste incendie. C'est là sans doute

(1) Plin. l. 2, c. 5.
(2) Plin. l. 2, c. 107.

ce qui a fait associer le feu élémentaire à la Nature active et féconde du feu éther, ou du feu artiste, qui constitue l'ame universelle du monde, suivant Varron, lequel fait tout dépendre du feu modérateur de la Nature (1).

Cette idée théologique sur l'activité du premier élément étoit consacrée dans le cérémonial du mariage chez les Romains; on obligeoit la nouvelle épouse à toucher le feu et l'eau (2). Plutarque examinant la raison de cet usage croit la trouver dans l'opinion philosophique, qui faisoit du feu un principe mâle, et de l'eau un principe femelle. Il voit dans le feu l'élément actif qui fournit le principe du mouvement, et dans l'eau le sujet ou la matière qui le reçoit. De même que le feu sans humidité est aride et incapable de rien alimenter, et que l'eau sans la chaleur est sterile et oisive, de même le mâle et la femelle ne peuvent rien produire séparément, et sans leur mutuelle union. Ceci s'accorde avec l'opinion attribuée à Hermès, savoir que le feu avoit fécondé l'eau et l'avoit rendu mère. Les vestales (3) dépositaires du feu sacré étoient aussi chargées de garder l'eau.

(1) Ibid. Orig. l. 8, c. 6.
(2) Plut. Quæst. Rom. p. 263.
(3) Cedrenus, p. 148.

Lactance

Lactance regarde le feu et l'eau (1), comme les deux principaux élémens, de l'union desquels résultent tous les corps sublunaires. Il appelle le premier un élément mâle et un principe actif; et le second un élément femelle et un principe passif. Il rappelle à ce sujet la cérémonie du mariage chez les Romains, celle dont nous venons de parler, et donne pour raison, que tout fœtus ou production qui résulte de l'union des deux sexes, ne se forme que par le concours de l'humidité et de la chaleur, et que c'est de cette union au feu principe, que vient la vie du corps animé; que dans l'humide réside la matière qui s'organise, et dans la chaleur la force organistique qui constitue l'ame ou la vie de l'animal. Il tire un exemple de la génération des oiseaux, dont l'œuf contient un fluide qui ne s'organisera jamais, et jamais ne sera animé, que par la force active de la chaleur qui lui est communiquée par l'incubation ou par tout autre moyen. Cette comparaison de l'œuf a été appliquée au fluide sphérique, dont s'est formé l'Univers par la chaleur du feu éther, principe de mouvement et de vie. Lactance voit une conséquence de cette opinion dans la peine portée à

(1) Lactance, l. 2, c. 10.

Rome contre les exilés, à qui on interdisoit le feu et l'eau, c'est-à-dire les deux principes de la vie, et les deux élémens premiers de toute organisation ; ce qui étoit équivalent à une peine de mort. Le feu, suivant Lactance, est l'élément propre à l'homme, qui est un animal céleste, et qui comme le feu tire son origine du ciel ; au lieu que l'eau entre en plus grande quantité dans la formation des autres animaux (*gggg*). L'eau est un élément corporel ; le feu tient de la Nature de l'ame.

D'autres philosophes attribuoient à la terre la Nature passive, et laissoient au feu sa Nature active. Ainsi pensoit Proclus. On a coutume, dit ce philosophe, d'appeler mâle le feu et de donner le titre de femelle à la terre (1) ; celle-ci fournit la matière et le premier lui applique les formes. Le feu parmi les élémens tient le rang de principe actif, et renferme une énergie qui le rend propre à faire et à organiser les différens Etres ; il les pénètre tous, et circule dans tous les corps. On voit qu'ici Proclus a voulu désigner le feu artiste des Stoïciens, plutôt que l'élément du feu. Au reste, cette variété apparente d'opinions sur les élémens

(1) Procl. in Tim. l. 1, p. 33—34.

qui avoient la Nature active ou passive, vient de ce que souvent on a pris le feu pour le ciel, et la terre pour la matière sublunaire; ce qui rentre dans la division des deux grands principes, dont nous avons parlé plus haut (1). Platon lui-même, que Proclus commenta, n'admettoit que deux élémens premiers, dont le monde avoit été formé, et qui lui ont donné la double propriété dont il est doué; c'est-à-dire, de pouvoir être vu et de pouvoir être touché (2). La terre lui avoit donné la solidité et la stabilité; et le feu, la forme, la couleur et le mouvement. Les deux autres élémens, l'air et l'eau, n'ont été placés que comme liens intermédiaires, qui unissoient ces élémens extrêmes, véritablement premiers et nécessaires, et qui avoient besoin d'élémens mitoyens, qui rendissent moins brusque le passage de l'un à l'autre. C'est ainsi qu'Anaxagore divisa les élémens en légers et pesans. Les premiers, tels que le feu, se portoient en haut; les seconds au plus bas de l'espace (*hhhh*), tandis que l'air et l'eau se plaçoient au milieu d'eux (3).

La marche de la Nature, suivant le grand nombre des Philosophes, ne

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 2.
(2) Plut. de Fort. Rom. p. 316.
(3) Diogen. Laert. l. 2. v. Anaxag. p. 93.

devoit jamais être brusque ni coupée par des sauts trop hardis, mais graduée insensiblement, suivant une progression, dont les différences sont infiniment petites. C'est par une suite de ce principe, que l'on imagina les demi-Dieux et les héros, comme liens intermédiaires entre la Nature des Dieux et celle des hommes.

L'opinion philosophique qui place le feu et la terre au rang de premiers élémens, et qui ne donne que le second rang aux deux autres élémens, lesquels semblent n'exister que pour lier les premiers entre eux, a servi de fondement à la distribution, que les Astrologues ont faite des quatre élémens dans les douze signes. Comme cette théorie entre dans le système religieux des anciens, nous allons en donner l'idée en peu de mots, d'après Firmicus (1).

Dans la Nature élémentaire ou dans le monde sublunaire, tout étant censé modifié par l'action des douze signes, on crut appercevoir, ou plutôt on imagina que tel signe avoit plus d'analogie que tel autre avec tel, ou tel élément. Les douze signes réunissant donc en eux la Nature de ces quatre élémens, on en affecta trois à chaque élément, à compter par le feu, la terre, l'air

(1) Firmic. l. 2, c. 11.

et l'eau. Ainsi en prenant le Lion, ou le domicile du soleil pour premier signe, et il l'étoit deux mille cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, et en y fixant le siége du feu, la terre se trouvoit placée sous la Vierge, qui s'appela Cerès, l'air sous la Balance et l'eau sous le Scorpion. En continuant et répétant la série, le feu prit un nouveau siége dans la flèche, où l'arc du Sagittaire, la terre au Capricorne, l'air au vase du Verseau, et l'eau aux Poissons. Le Bélier devint le troisième siége du feu, le Bœuf ou Taureau celui de la terre, les Gemeaux de l'air, et le Cancer de l'eau. Ce qui donna pour le feu, en tirant des lignes qui lioient entre eux ses trois siéges, un triangle dont le Bélier, le Lion et le Sagittaire formoient les trois sommets. Pour la terre ce fut un autre triangle dont le Taureau, la Vierge et le Capricorne formèrent aussi les trois sommets ou angles. Le triangle de l'air appuya ses trois sommets sur les Gemeaux, la Balance et le Verseau. Enfin le triangle de l'eau eut les siens fixés au Cancer, au Scorpion et aux Poissons. Ce qui donna quatre triangles élémentaires, qui par leurs différens sommets fixèrent le lieu ou le siége des élémens dans les douze signes, d'où découloient toutes les qualités qui caractérisoient la Nature de chaque élément.

Cette théorie trouvera son application dans le traité d'Isis et d'Osiris, où Plutarque dit, que le soleil étant au Scorpion et la lune pleine au Taureau, on pleuroit la mort d'Osiris, époux d'Isis, et l'on faisoit une figure formée d'un mêlange de terre et d'eau (1), par raison d'analogie avec la Nature de ces deux Divinités. Isis ou la lune étoit au Taureau, siége de la terre ; et Osiris ou le soleil au Scorpion, siége de l'eau. Ils partageoient donc alors la Nature du signe et de l'élément dont chacun de ces signes étoit le siége ; c'est-à-dire de l'eau et de la terre.

Nous avons vu qu'il n'y a pas un des quatre élémens, a qui quelque secte de philosophes n'ait attribué la prééminence sur les autres, suivant les différentes manières qu'on supposoit qu'ils agissoient dans la Nature et dans le grand ouvrage de la végétation sublunaire. Le feu, la terre, l'eau, et même l'air, se sont disputés cette prérogative d'élément primitif, duquel tout naît et dans lequel tout se résout. Mais quelque partage qu'il y ait eu dans les opinions sur cette priorité, il semble que le feu est celui de tous, dont la prééminence ait été plus généralement reconnue, sur-tout à cause de son af-

(1) Plut. de Isid. p. 366.

finité avec le feu éther qui est en quelque sorte sa partie la plus épurée, celle dont on fit une cinquième substance. Malgré le respect de l'Egyptien pour l'eau, il mettoit Vulcain à la tête de tous ses Dieux, et le soleil n'étoit que son fils. Les Pythagoriciens faisoient du feu l'élément central de l'Univers, le principe démiourgique qui vivifioit la terre et qui en écartoit le froid de la mort (1). C'étoit, suivant les uns, la forteresse dans laquelle Jupiter habitoit ; selon d'autres, il composoit sa garde ; selon quelques autres, c'étoit là son trône. Ce sont autant de comparaisons différentes par lesquelles les anciens exprimoient la Nature du Dieu, source de lumière, de chaleur et de vie, et en général de tout le bien de la Nature. Car Jupiter étoit pour les Grecs, ce qu'Oromaze étoit pour les Perses.

Parmi les raisons qu'ils donnoient des motifs, qui leur avoit fait placer au centre de l'Univers ce feu sacré, éternel, ce foyer de lumière éthérée, autour duquel circule la terre, comme tous les autres astres, ils disoient qu'il convenoit à la substance la plus précieuse d'occuper la place de l'Univers la plus distinguée, et que cette place étoit le centre. Suivant Philolaüs (2), c'étoit le soleil

(1) Simpl. in Arist. de Cæl. l. 4, p. 124.
(2) Plut. de Plac. phil. l. 2, c. 20, p. 990.

qui réfléchissoit vers nous les rayons de ce feu central universel. Son système rentroit dans celui que Copernic trouva depuis, et qu'il établit sur une meilleure base que celle des convenances. C'étoit autour de ce feu central, que le ciel, le soleil, la lune et les planètes (1) tournoient, comme autour du foyer commun de la Nature. Philolaüs donnoit le nom d'Olympe à la substance pure, qui circuloit vers la circonférence de cet immense cercle des cieux suprêmes, qui comprennent sous eux les orbites planétaires, et qui sont dans un mouvement éternel. C'étoit là proprement, dans cet intervalle inférieur où les sept planètes rouloient avec ordre, qu'il plaçoit ce qu'on appelle monde; au-dessous du monde, et de la lune, qui en est le terme, étoit l'espace qu'occupe la Nature, laquelle est dans un état de génération et de changemens éternels. Il lui donnoit le nom de ciel; c'est ce ciel dans lequel le peuple croit que voyagent les nuages.

Dans le système de Philolaüs, le feu comme on vient de le voir, est la plus parfaite de toutes les substances, celle qui est le centre et le lien de toutes les autres, et celle qui leur imprime ce mouvement éternel dans lequel est tout

(1) Stobée, Ecl. Phy. l. 1, c. 24.

l'Univers. Philolaüs étoit Pythagoricien, et Pythagore (1) plaçoit dans le feu ou dans la chaleur qu'il contient le principe de la vie de tous les Etres. Au reste Pythagore et les Pythagoriciens donnoient aux quatre élémens, une influence à-peu-près égale dans l'organisation des corps (2), lesquels n'étoient que des combinaisons variées, et autant de métamorphoses diverses de ces mêmes élémens.

Empédocle, qui avoit été Disciple de Pythagore, outre les quatre elémens admettoit encore deux principes, l'un d'union, et l'autre de discorde (3), qui travailloient en sens contraire les quatre élémens, et opéroient toutes les générations et les destructions qui ont lieu ici bas. C'est ce qu'en d'autres termes Ocellus de Lucanie appelle la Nature et la discorde. Il donnoit à chacun des élémens le nom d'une Divinité. Jupiter (4) à qui il donne l'épithète de blanc, épithète qui caractérise le bon principe, étoit la Divinité du feu. Il donnoit le nom de Junon au principe passif sur lequel agit le feu, et

(1) Diog. Laer. v. Pyth. l. 8, p. 584.

(2) Diog. Laer. l. 8, p. 583. Ibid. 599, ibid. p. 615.

(3) Athen. Leg. pro Chri. p. 91, ci-dess, l. 2, c. 2.

(4) Diog. Laer. l. 8, p. 615.

qu'il place dans la terre, ou dans l'air suivant d'autres (1). Il admettoit les métamorphoses éternelles de ces quatre élémens, et il attribuoit leur mouvement à l'activité du feu qui fermente avec eux (2). Il étoit l'ame et le lien de toute la Nature, qui née du feu devoit aussi se résoudre en cet élément. Cette opinion, dit Cedrenus (3), rentroit dans celle des Stoïciens qui attendoient la conflagration universelle. Il admettoit aussi la métempsycose, qui étoit une suite nécessaire de l'opinion des Pythagoriciens sur le feu éther, principe de vie de tous les animaux. Aussi Empedocle disoit-il que le feu étoit Dieu, principe fondamental de la théologie des Mages, qui donnent à cet élément la prééminence sur tous les autres (4). La mobilité du feu et son extrême subtilité l'avoient même fait passer dans la classe des Etres incorporels (5), principes de vie et de mouvement dans les corps. Les Philosophes Payens, dit Firmicus, sont dans une grande erreur de regarder le feu comme une Divinité suprême qui, par sa chaleur active,

(1) Plut. de Placit. phil. l. 1, c. 3, p. 878.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 8.
(3) Cedren. p. 157.
(4) Jul. Fir. de prof. Err. p. 10.
(5) Plot. Ennead. 3, l. 6, c. 6. Mars. Fic. in Ennead. 3, l. 5, c. 6.

devient l'ame de tous les élémens (1), lesquels sont censés tirer de lui toute leur substance. Firmicus substitue au feu, lien de toute la Nature élémentaire, un Etre intellectuel, qu'il appelle le créateur, et l'ordonnateur de toutes choses, c'est-à-dire un être abstrait, à qui il attribue les qualités et les fonctions du feu artiste ou du feu éther, dont les Stoïciens faisoient la première Divinité, et le véritable Etre-suprême. C'étoit lui qui tenoit les élémens dans un mouvement et une activité éternelle. Le soleil en étoit le principal foyer. Approchoit-il de nos régions, les élémens mis en activité subissoient des métamorphoses innombrables dans les différens corps organisés. S'éloignoit-il, tout languissoit dans un engourdissement mortel, qui enchaînoit l'activité demiourgique répandue dans les élémens, qui n'éprouvoient plus que les mouvemens irréguliers qui agitent le cahos. La chaleur étoit un principe de vie et d'ordre parmi eux; le froid un germe de mort et de désordre. La chaleur faisoit tout naître (2); sans elle la Nature étoit livrée à une affreuse stérilité.

Ces observations conduisirent à d'autres

(1) Firmic. de Prof. Rel. p. 10.
(2) Isid. Origin. l. 20, c. 10.

réflexions sur les qualités des élémens, qu'on réduisit à quatre, le chaud, le froid, le sec et l'humide (1). C'étoit dans l'air principalement que ces modifications commençoient à s'opérer par le mouvement oblique ou annuel du soleil, « qui par ses allées et ses re-» tours, comme nous l'a dit Ocellus » de Lucanie (2), change continuelle-» ment l'air en raison de froid et de » chaud, d'où résultent les changemens » de la terre et de tout ce qui tient » à la terre, par lesquels le Zodiaque » devient cause de génération ». Chacune de ces températures répondoit à une des quatre saisons, et partageoit la température générale de chaque révolution annuelle du soleil. Le chaud triomphoit-il? c'étoit l'été. Le froid étoit-il vainqueur? c'étoit l'hyver. Se mêloient-ils à doses inégales (3)? c'étoit le printemps, si le chaud entroit en plus grande quantité. C'étoit l'automne, si la dose du froid étoit plus grande. L'humidité dominoit au printemps; elle étoit la source de la fécondité et de la beauté de la Nature à cette époque. C'étoit l'effet de l'influence heureuse d'Osiris (4). La sécheresse rendoit la Nature stérile

(1) Diog. Laert. vit Pyth. l. 8, c. 583.
(2) V. ci-dessus, l. 2, c. 2.
(3) Diog. Laert. l. 8, p. 583.
(4) Plut. de Iside, p. 364.

en automne ; c'étoit l'effet de l'influence maligne de Typhon, qui desséchoit et faisoit périr les plantes, que le bienfaisant Osiris avoit fait naître, en répandant cette séve active qui développe et alimente tous les corps. L'humide et le chaud, qui répondent au printemps et à l'été, ont la vertu d'engendrer et de produire, suivant Ptolemée (1) ; le sec et le froid au contraire ne peuvent que détruire. On voit par là pourquoi le principe humide et chaud fut affecté à Osiris, et aux six signes du printemps et de l'été ; et pourquoi le sec et le froid fut attribué à Typhon, ou aux six signes d'automne et d'hyver.

Macrobe fait l'application de cette théorie sur les quatre qualités élémentaires aux quatre saisons, ou aux quatre parties de l'année, aux quatre parties du mois, et aux quatre parties du jour (2). Tant cet esprit de symmétrie a régné chez les anciens. La température humide ou le développement de toute l'énergie féconde du principe humide apartient au printemps ; le chaud à l'été ; le sec destructif et stérile à l'automne et le froid à l'hiver.

De même, depuis la nouvelle lune jusqu'à la première quadrature, règne

(1) Ptolemée, Tetrabil, l. 1, c. 5.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6.

le principe humide générateur ; le chaud règne depuis celle-ci jusqu'à la pleine lune ; au moment ou la lune s'échancre jusqu'à la deuxième quadrature, c'est le sec de Typhon, qui commence à régner ; enfin le froid règne depuis le dernier quartier jusqu'à la nouvelle lune. La même distributiou eut lieu entre les quatre parties du jour, à compter de l'humide aurore jusqu'au froid *Hesperus* ou au coucher du soleil. C'est au printemps (1), dit Varron, que le principe humide est surabondant. En suivant la marche de la Nature, on observe une succession de générations et de destructions ; et la génération qui, par sa Nature, est infiniment préférable à la corruption, commence par le développement de la chaleur tempérée (2), dit Abulmazar. C'est la chaleur qui est le principe d'organisation et de mouvement dans tous les corps animés. Le froid, au contraire, est cause de corruption et d'affoiblissement. C'est sous le premier signe ou sous *Aries* que commence à s'opérer la génération ; c'est sous *Libra*, ou sous la Balance que commence la destruction. On trouvera occasion d'appliquer cette observation dans l'explication de la cos-

(1) Varro de re Rusticà, l. 1, c. 40.
(2) Abul. Intro. l. 2, c. 5, Stoff. p. 44

mogonie des Perses, qui fixent au lever de la Balance et du serpent l'introduction du mal dans l'Univers ; et conséquemment à l'agneau ou au premier signe de printemps la régénération. Sous *Aries*, dit Abulmazar, on sent les premières impressions du chaud générateur; sous la balance, celles du froid destructeur, qui dessèche tout par son aridité. C'est la même idée que Plutarque nous donne du Typhon, peint avec les attributs du serpent placé sur la balance.

Aristote, qui rappelle toutes les modifications (1) différentes des élémens aux quatre qualités premières dont nous venons de parler, les soudivise ensuite en qualités actives, et qualités passives. Il range le chaud et le froid dans la première classe, et l'humide et le sec dans la seconde. Ainsi l'humide du printemps est une qualité passive que féconde la chaleur active de l'été ; ce qui s'accorde avec l'opinion, dont nous avons parlé plus haut, laquelle suppose que le feu est un élément mâle, et l'eau un élément femelle. Toutes ces distinctions sont bonnes à recueillir, et pourront trouver leur application dans la suite, parmi la foule d'idées physiques qu'il nous

(1) Arist. de Gener. et corrupt. l. 2, c. 2.

faudra reconnoître sous le voile de l'allégorie, dont les anciens Mythologues, ou Théologiens ont couvert leurs spéculations sur la Nature et sur le jeu de ses agens et sur le mouvement de ses parties. Les divers météores ou phénomènes de l'air qui ont souvent été personnifiés, les différentes températures de l'air qui caractérisent les saisons, et de qui dépend toute la végétation, sont l'effet nécessaire de ces quatre modifications des élémens en raison du chaud, du froid, du sec et de l'humide, qu'Aristote appelle des puissances élémentaires (1). On trouve dans la théologie Indienne de semblables puissances personnifiées. Quoique ces puissances ou qualités fussent communes aux quatre élémens, cependant on crut devoir classer chacune sous un élément, et on choisit celui avec lequel on lui trouvoit plus d'affinité (2). Le feu eut le chaud, l'air le froid, l'eau l'humide, et la terre le sec, d'où il paroît que ces qualités ne se manifestoient dans un élément, que par son mêlange avec l'autre; ainsi l'eau devenoit chaud-humide, par sa réunion au feu, etc.

De même que les anciens distribuèrent les élémens dans les douze signes, de

(1) Diog. Laer. v. Zenon. l. 7, p. 521.
(2) Stobée, l. 1, c. 13.

même

même ils partagèrent les qualités élémentaires entre les planètes et les fixes, de manière à leur donner une dose plus ou moins grande de ces qualités. C'est ce qui composa le caractère de la planète et de l'étoile, détermina la Nature de leur influence, et conséquemment régla tout le système météorologique, qui étoit subordonné aux influences des planètes et des fixes (1). Qui peut douter, dit Pline (2) «que la température » des étés et des hivers, et les chan» gemens périodiques, qui se repro» duisent durant chaque révolution an» nuelle, ne soient autant d'effets dé» pendans du mouvement des astres? » Non-seulement le soleil y influe » comme un modérateur suprême, dont » l'action se manifeste dans la marche » générale de chaque année; mais » chaque astre en particulier y influe » par son caractère propre, et par les » rapports d'analogie qu'il y a entre » sa Nature et celle des effets produits. » Les uns sont propres à opérer la » liquéfaction et la dissolution en » fluides, les autres la concrétion ou » la congélation de ces fluides, soit » en frimats, soit en neige, soit en » grêle. D'autres produisent le vent,

(1) Ptolemée, Tetrab. l. 1, c. 5, et l. 2, c. 11.
(2) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 39.

» donnent à l'air une douce chaleur, » ou élèvent les exhalaisons brûlantes, » ou répandent la rosée, ou enfin amè- » nent le froid cuisant. Chaque astre durant sa révolution développe son énergie propre, et agit dans le sens où le porte sa Nature. Ainsi le passage de Saturne se manifeste par l'abondance des pluies. Virgile veut aussi que l'on tire du lieu de cette planète des prognostics sur les vents et les orages (1); et Servius, son commentateur (2), l'appelle le Dieu des pluies, lesquelles tombent en abondance en Italie, lorsque le soleil arrive au Capricorne, domicile de Saturne. C'est ce qui fait dire à Horace, que ce signe domine sur les eaux de l'Hespérie. Il produisoit la foudre dans le scorpion, les vents dans un autre signe, continue toujours Servius. « Non-seulement les planètes ont » ces différentes propriétés, reprend » Pline (3), mais encore un grand » nombre d'étoiles ou de constellations » qui composent le système des fixes, » et dont les influences particulières » se lient à celles des planètes, suivant » les divers rapports de distance et d'as- » pects propres à exciter et à augmen- » ter ces influences ».

(1) Georg. l. 1, v. 336.
(2) Serv. Commen. ibid.
(3) Plin. Ibid. l. 2, c. 39.

Pline cite, pour exemple, la constellation pluvieuse des Hyades, à qui les Grecs n'ont donné ce nom qu'à cause de la propriété qu'elles ont d'amener la pluie, qu'on regardoit comme un effet de leur influence humide. Il en étoit de même de la chèvre et de ses chevreaux, qui reçurent aussi l'épithète d'astres pluvieux. L'orage et la grêle sembloient partir des mains du Bouvier, et se former au lever de la belle étoile *Arcturus*, qui fait partie de cette constellation. C'est toujours Pline qui parle.

Il passe ensuite aux effets produits par d'autres étoiles, telle que la belle étoile du grand chien (1), Sirius ou la violente canicule, dont l'influence sur la terre paroît être la plus grande et la mieux caractérisée. Qui ignore que les ardeurs brûlantes du soleil, dit Pline, ne s'allument aux feux de la canicule? Son influence se fait sentir sur la mer, dont son lever fait bouillonner les flots; dans les celliers, par la fermentation du vin; les eaux stagnantes mêmes sont agitées. Pline continue le récit des prodiges opérés par la canicule, et auxquels croit encore le peuple, parce que le peuple conserve en dépôt dans son esprit le limon des préjugés de tous les siècles; et que pour lui seul sont faits

(1) Plin. Ibid. c. 40.

les prodiges. Ainsi la canicule est restée en possession d'une partie de la grande puissance, dont la crédulité des premiers hommes l'avoit environnée.

Les autres astres n'ont pas été aussi heureux. Moins étudiés, ils ont été moins estimés, et sont presqu'entièrement inconnus au peuple. Mais autrefois ils étoient, même pour les savans, autant de causes des différens effets sublunaires, et des agens employés dans la Nature pour toutes ses opérations. C'est sous ce point de vue que l'on doit envisager l'antiquité, et c'est ce qui justifie l'importance que nous croyons devoir donner aux moyens Astronomiques dans l'explication des allégories sacrées sur les causes naturelles ou sur les Dieux. Car ici ces mots sont absolument synonymes, d'après la définition que nous avons mise à la tête du premier Chapitre de cet Ouvrage.

Ceci nous conduit naturellement à entrer dans quelques détails sur cette grande erreur, appelée science de la Nature et des rapports du ciel avec la terre, autrement l'Astrologie naturelle. Celle-ci à son tour donna naissance à l'Astrologie judiciaire, dont nous ne nous occupons pas, mais qui s'appuie sur les mêmes bases que la première. Car elle n'en est qu'une extension (*iiii*). C'est même ce qui nous obligera sou-

vent de tirer des autorités et des principes de l'une et l'autre science, (si on peut leur donner ce nom) par la raison que cette double erreur est partie d'une même source, c'est-à-dire de l'abus qu'on a fait de l'action du ciel sur la terre.

Après avoir donné la divison de la cause active et passive et celle de leurs parties, et avoir tracé l'ordre de leurs distributions, il nous reste à parler de l'action des unes sur les autres, dans la production des effets qui résultent de leur concours, et de l'influence des astres sur les élémens, et sur l'organisation des corps qui se forment dans leur sein. C'est là ce qui constitue proprement ce que nous avons appelé l'*Astrologie Naturelle*.

Pline le naturaliste (1) nous trace le tableau du ciel semé de figures d'animaux, tels que des reptiles, des quadrupèdes et des oiseaux. Ce ciel fait, dit-il, nuit et jour tranquillement sa révolution autour de nous, et des quatre couches élémentaires; il verse par le moyen de ces figures variées les différentes semences de fécondité qui engendrent et configurent tous les Etres, jusqu'aux monstres qui habitent les abymes des mers. Parmi ces figures,

(1) Plin. l. 2, c. 3—4—5,

sous lesquelles sont groupés les astres, il nomme le Taureau, les Ourses, le Chariot, etc., qui ne sont qu'une partie assez petite des autres figures célestes, auxquelles il attribue la vertu de féconder la matière, et de lui appliquer des formes. Il met sur-tout au premier rang des causes de génération, comme Ocellus, le cercle des signes, qui dans ses douze divisions porte l'empreinte de douze animaux, ou le Zodiaque, dans lequel chemine le soleil par un mouvement régulier (1) qui ne s'est jamais dérangé depuis tant de siècles. Voilà donc un naturaliste, qui reconnoît l'existence de l'action que le ciel et les figures variées, sous lesquelles toutes les fixes sont casées, exercent sur la Nature sublunaire, et sur la matière dans laquelle s'opère la génération. Il cherche dans les formes célestes l'origine des formes terestres (2); ce qui est le dogme fondamental de l'Astrologie (*kkkk*). Car elle enseignoit que toutes les formes d'ici-bas sont soumises aux formes célestes. Il distingue ailleurs les étoiles fixes de ces feux volans, qu'improprement le peuple appelle étoiles (3). Il dit des premières qu'elles sont éternelles par leur Nature, et qu'elles exercent une grande

(1) Plin. Ibid. c. 4.
(2) Procl. in Tim. p. 21.
(3) Plin. l. 2, c. 8.

puissance sur la terre. Tout ce livre de Pline est composé d'après les mêmes principes. L'Auteur y reconnoît par-tout les astres fixes et errans, comme les principales causes de tous les météores, et de tous les changemens qui s'opèrent ici bas.

Les Egyptiens, au rapport d'Avenar, pensoient que les douze signes du Zodiaque dominoient par leur influence la Nature entière dans le règne végétal, comme dans le règne animal, les reptiles, comme les quadrupèdes; ce qui s'accorde avec ce que rapporte Diodore des mêmes Egyptiens (1). Il dit qu'ils avoient de temps immémorial des tables Astronomiques, qui marquoient les lieux des planètes, la durée de leurs révolutions, leurs directions, leurs stations, leurs rétrogradations, et qu'on y voyoit enfin le tableau de leurs influences variées sur les Etres sublunaires. C'est sans doute à ces espèces d'almanachs que nous renvoie Chérémon (2), lorsqu'il nous dit qu'on y trouve les principes de la science qui a servi à composer les fables sacrées, ainsi que les noms des Horoscopes, des Décans et des Génies puissans, qui gouvernoient la Nature. Nous savons d'ailleurs que le livre

(1) Diod. l. 1.

(2) Porphyr. Epist. Annebon. Præmissa ad Jamblich. de Myst. Ægypt. Oxoni 1678. *in-fol.*

d'Astrologie étoit un des livres sacrés, que le prêtre portoit aux processions Egyptiennes (1). Les ouvrages attribués aux Mercures Egyptiens et qui, quels qu'en soient les Auteurs, contiennent une partie de la Théologie de ces peuples, sont faits dans les principes Astrologiques dont nous parlons. Le ciel des fixes, comme nous l'avons dit plus haut (2), s'y divise en trente-six groupes de Décans ou d'Horoscopes, qui, sous la direction d'un Dieu multiforme (3), sont occupés à imprimer les formes aux divers corps sublunaires. On y voit le soleil (4) chargé de dispenser la vie concurremment avec les planètes et avec les autres astres, suivant une marche réglée, qui engendre le temps et les saisons, qui ont sur la terre leurs signes dans les différentes températures de l'air, et au ciel dans le retour des astres aux mêmes points et aux mêmes situations respectives. C'est ainsi que les rapports dans lesquels se trouve le soleil avec les différens signes, et avec les astres ou constellations placées hors des signes, se remarquent par les conjonctions ou les oppositions, par les levers ou les couchers; ce qui détermine in-

(1) Ci-dessus, l. 1, c. 3.
(2) Ci-dessus, l. 2, c. 3.
(3) Asclep. c. 8.
(4) Asclep. ibid. c. 10.

variablement la marche de l'année, des mois et des saisons, et des effets terrestres qui y correspondent. Ce seront donc ces observations qui nous donneront les élémens de l'Astrologie naturelle. Ainsi l'Auteur de cet ouvrage, attribué à Mercure Trismégiste, admet les principes de cette science. Il est à propos de le lire avec soin. Quoiqu'entaché de spiritualisme il contient des dogmes, qui faisoient partie de la théologie de la Nature.

Le Pimander, quoiqu'infecté du même vice, offrira également des traces de cette science, dont le spiritualisme le plus rafiné a toujours fait usage, comme on aura lieu de le remarquer dans la théologie des Valentiniens et des autres sectaires, et sur-tout dans le livre Apocalyptique des sectaires de Pépuzza, connu sous le nom de livre de l'Agneau, ou de l'apocalypse de Jean. Le Pimander fait du ciel l'ame de la terre (1). On y voit les sept mondes éclairés par la lumière éternelle, et la lune destinée à être l'organe de la Nature inférieure, modifiant continuellement la matière qui, placée au-dessous d'elle, subit mille et mille métamorphoses. Elle est, comme dans Ocellus de Lucanie, le terme des corps immortels et le commencement

(1) Pimand. c. 11.

de la région qu'habitent les Etres mortels. On y retrouve aussi la division duodécimale (1), qui forme la distribution de ce qu'il appelle le tabernacle du Zodiaque. Le soleil y est regardé comme un Dieu, supérieur à tous les autres Dieux célestes, lesquels sont obligés de lui obéir comme à leur roi (2). Le cahos, en s'organisant, développe dans son sein sept grandes sphères (3). Les Dieux célestes, ou les astres se meuvent pour concourir au grand ouvrage de la Nature, pour renouveler les saisons, et avec elles les herbes, les plantes et les générations des différens animaux.

La doctrine du Pimander s'accorde aussi avec celle des savans Juifs. Ils pensoient qu'il n'y avoit pas sur la terre une planète qui n'eût au ciel son étoile, qui lui ordonnoit de croître. C'est ce que nous apprend Maimonide, le plus savant des Rabbins (4). « Il ajoute, que toutes » les fois que les philosophes parlent » de l'administration de l'Univers; ils » disent que ce bas monde, où s'opère » la génération et la destruction des » Etres, est gouverné par la force et par » les influences des sphères célestes ».

(1) Ibid. c. 13.
(2) Ibid. c. 4.
(3) Ibid. c. 3.
(4) Maimon. More. Nevoch. part. 2, c. 10.

Quiconque, disent les Arabes, connoît cette grande chaîne qui lie le monde inférieur au monde supérieur, ou la terre au ciel, connoît absolument tous les mystères de la Nature. C'étoit effectivement sur quoi rouloient les anciens mystères.

Les Egyptiens avoient été ainsi que les Chaldéens, les maîtres des Juifs et des Arabes en Astrologie, comme en beaucoup d'autres sciences. Le passage d'Avenar, cité plus haut, prouve la conformité de leur doctrine avec celle des Rabbins et des Juifs. Diogène Laërce leur attribue la même opinion sur la Nature des influences des astres, qu'ils regardoient comme un feu, dont l'activité combinée donnoit naissance à tout ce qui croît sur la terre, et produisoit dans l'air ces températures variées, dont la pluie étoit un des résultats (1). L'énergie de chacun des astres errans se modifioit à raison des signes du Zodiaque et des fixes auxquels ils répondoient (2). C'est là ce que veut dire Diogène Laërce par le feu mélangé ou par influence composée, puisque l'influence d'une planète n'étoit pas toujours isolée, mais qu'elle étoit souvent composée des (*IIII*) influences partiel-

(1) Diog. Laert. præm. p. 7.
(2) Salmas. præf. ann. Clim. p. 25.

les (1), soit des autres planètes, soit des signes. Elle varioit même à raison des aspects dans lesquels (2) elle se trouvoit des relativement aux autres, et à raison points cardinaux qu'elle occupoit.

Au reste, ces considérations appartiennent plus encore à l'Astrologie judiciaire, qu'à l'Astrologie naturelle, dont nous donnons ici la théorie, et dont les règles ne sont pas aussi multipliées. Celle-ci s'occupoit sur-tout d'observations relatives aux besoins de l'Agriculture et de la Navigation, et les variations de l'air, que l'une & l'autre ont intérêt de prévoir, en étoient le principal objet.

Les hommes, dit Isidore de Séville, étudièrent la science des astres, afin de pouvoir connoître d'avance la température de chaque saison. Car les astres par leur lever et leur coucher, ou par leurs positions dans certains lieux du ciel, annoncent la température des différentes saisons (3). Le coucher de certains astres annonce la tempête et souvent il la produit, dit Columelle (4). On sait quels pronogstics les habitans du Mont-Taurus tiroient de l'étoile Sirius, soit pour les récoltes, soit pour la tempé-

(1) Ibid. p. 55.
(2) Ibid. p. 57.
(3) Ibid. Orig. l. 3, c. 47.
(4) Columelle, l. 11, c. 2.

rature de l'air, et sur les maladies qui devoient régner (1). Les habitans de l'île de Cos faisoient tous les ans les mêmes observations sur le lever de cette étoile, d'où ils tiroient des conjectures sur la salubrité future de cette saison (2). Les Egyptiens, au rapport d'Horus-Apollon (3), tiroient du lever de cette même étoile des prognostics de la température de toute l'année. Palladius (4) atteste le même fait dans ce qu'il nous dit des moyens que prenoient les anciens Egyptiens pour prévoir au lever de la canicule, si les semences réussiroient bien (5). Non-seulement ils voyoient dans cet astre un signe, mais encore une véritable cause des effets produits sur la terre à son lever; tels par exemple que le retour des vents Etésiens, et l'intumescence des eaux du Nil. (6).

Les observations des Chaldéens avoient pour objet, non-seulement les prédictions de l'Astrologie judicaire, comme nous l'avons dit plus haut, mais encore les besoins du calendrier, et la science des phénomènes météorolo-

(1) Manil. Astron. l. 1, v. 387.
(2) Cicero de Divinat. l. 1, sub. fin.
(3) Hor. Apoll. l. 1, c. 3.
(4) Palladius de re Rusti. l. 7, tit. 9.
(5) Plut. de Isid. p. 365.
(6) Ci-dess. l. 2, c. 3.

giques, qui résultoient de l'influence des astres (1). Ils observoient le lever, le coucher et même la couleur et l'éclat plus ou moins brillant des astres, d'où ils tiroient des présages de différens phénomènes ou effets naturels, tels que de vents impétueux, de grandes pluies, ou de chaleurs excessives. Ils prétendoient pouvoir prédire jusqu'au retour des comètes, les tremblemens de terre, tous les phénomènes météorologiques, toutes les variations de l'air utiles ou nuisibles, soit aux particuliers, soit aux princes, soit aux empires. Toute cette science étoit fondée sur une longue suite d'observations faites pendant plusieurs siècles, qui, si on les en croit, leur avoit appris à connoître avec la plus grande exactitude les mouvemens différens, et les influences variées des corps célestes, science dans laquelle ils prétendoient surpasser tous les autres peuples.

Ils subordonnent aux sept corps mobiles, ou aux Divinités planétaires, trente autres astres (*mmmm*), qu'ils appellent Dieux conseillers. La moitié de ces Dieux observe ce qui se passe au-dessus de la terre, tandis que l'autre moitié observe ce qui se passe au-dessous. Ils considèrent les choses mor-

(1) Diod. Sic. l. 2, c. 30, p. 143.

telles et les phénomènes célestes. Tous les dix jours un de ces Génies descend de la partie supérieure du monde dans la partie inférieure, faisant en quelque sorte la fonction de messager des planètes ou des astres, et réciproquement un de ceux qui étoient sous la terre monte en haut pour le remplacer. Cette circulation se perpétue éternellement suivant une marche régulière et des périodes bien déterminées.

Outre cela, on compte douze grands Dieux, dont chacun préside à un mois et à un des douze signes du Zodiaque, ou du cercle dans lequel voyagent le soleil, la lune et les cinq planètes. La durée de la révolution du soleil s'appelle l'année ; et celle de la lune, le mois. Ils donnent à ces planètes les noms de Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure. Ils prétendent que chacune d'elles a sa révolution particulière, qu'elle achève dans un temps donné et avec une vîtesse différente de celle des autres (1). Elles ont l'influence la plus grande soit en bien soit en mal sur la naissance de l'homme, et sur les événemens de sa vie. C'est d'après les connoissances que l'Astrolog a de leur Nature et de leurs qualités, et de toute la théorie de leurs aspects, qu'il

(1) Diod. l. 2, c. 31, p. 144.

peut prédire ce qui doit un jour arriver à chaque homme.

Ils placent hors du Zodiaque vingt-quatre constellations, dont la moitié est dans la partie boréale, et l'autre moitié dans la partie australe du ciel. Ils attribuent aux vivans celles qui sont placées dans l'hémisphère visible, et aux morts celles qui sont dans l'hémisphère, dont le pôle est invisible; et ils les regardent comme les *Juges de l'Univers* (*nnnn*). Au-dessous de tout cela ils mettent la lune, planète la plus voisine de la terre, et qui achève son cours autour d'elle dans le plus court temps, à cause de sa grande proximité. Ici finit le récit de Diodore, qui le termine en disant qu'on peut assurer que les Chaldéens sont les peuples du monde, qui ont porté le plus d'exactitude dans les détails de cette science, et qui ont donné le plus de soin à cette étude. Ils prétendoient même faire remonter leurs observations Astronomiques à 473,000 ans, avant l'arrivée d'Alexandre en Asie; antiquité qui nous paroît absolument incroyable. Les sciences humaines n'auront jamais une telle durée de règne dans un même pays.

Quoique ce passage de Diodore soit en grande partie relatif à l'Astrologie judiciaire, qui étoit la science favorite des Chaldéens, pour qui elle étoit très-lucrative,

lucrative, cependant nous avons cru devoir le rapporter, parce qu'il nous apprend qu'elles étoient les divisions du ciel qu'ils avoient imaginées, et parce qu'elles nous serviront à un autre objet, c'est-à-dire à reconnoître leurs Dieux, ou les différentes classes de Génies qui présidoient à ces divisions. D'ailleurs nous avons vu que l'Astrologie naturelle, qui a pour objet les prognostics des phénomènes sublunaires, entroit aussi dans le plan de leurs études; et que l'opinion de l'action des corps célestes sur la partie élémentaire étoit le fondement de toutes leurs spéculations; ce que nous cherchons à prouver ici. Car notre but principal en ce moment est de démontrer, que tous les peuples de toute antiquité ont vu dans les corps célestes, mobiles ou fixes, autant de causes éternelles ou de Dieux. Ces Dieux, suivant des lois données, modifioient sans cesse la matière dans laquelle s'opère la génération ou la partie passive du monde, la fécondoient, et la remplissoient de qualités différentes à raison de leurs influences et de leurs qualités variées. Ils mettoient en jeu tous les élémens par l'action du feu éther, dont ils possédoient une portion plus ou moins grande, plus ou moins bienfaisante. C'étoit par-là que les astres avoient part à l'administration du monde, et qu'ils étoient hono-

rés, comme autant d'agens éternels de la Nature universelle, ou de l'Univers-Dieu.

Ce fut donc là l'origine du culte que l'on rendit à ces causes, ou à ces parties différentes de la cause unique éternelle, dont on fit autant de Dieux. C'étoit en effet un dogme avoué et reçu chez tous les anciens peuples, dit Maimonide (1), que les hommages qu'on rendoit aux astres procuroient la fécondité à la terre. Les sages, et tous ceux qui passoient pour avoir un esprit religieux, faisoient dépendre de là les succès de l'agriculture. Les prêtres enseignoient au peuple, que le culte que l'on rendoit aux astres et à leurs images, attiroit la pluie sur leurs champs, faisoit fructifier les plantes et les arbres, mûrir les fruits, et procuroit à la terre une heureuse fécondité. Nous avons vu en Grèce des peuples honorer l'image de la chèvre céleste (2), et d'autres sacrifier à Sirius, pour détourner l'effet de l'influence maligne de ces astres. On sacrifioit au serpentaire pour avoir des vents favorables.

On voit que le culte des astres et des Dieux constellations et planètes, n'a pu s'établir que par une suite de

(1) Maimonid. More Nevoch. part. 3, c. 30.
(2) Paus. Corinth. p. 56, ci-dess. t. 2, p. 72.

l'opinion où l'on étoit, qu'ils agissoient sur la terre, et qu'ils étoient causes des effets qu'on attendoit d'eux. Le sentiment seul du besoin a été la base de tous les cultes, qui n'eussent jamais existé sans la supposition de certains rapports, que le ciel et ses agens avoient avec les effets terrestres. Si le ciel n'eût été que brillant; s'il n'eût présenté que l'image de son éclat et de son harmonie, il n'eût eu que des admirateurs. C'est la persuasion dans laquelle on étoit de son empire sur l'homme, sur les biens et les maux qui modifient son existence, et sur tout ce qui naît, croît et meurt ici bas, qui lui a mérité des adorateurs. Tout culte est interessé. Si l'Astrologie judiciaire est née de la curiosité, la religion est née du besoin de l'homme, et de la croyance dans laquelle il étoit, que les corps célestes dispensoient les biens et les maux de la Nature, et qu'il pouvoit les intéresser à son sort. De-là les prières et les offrandes que les hommes leur adressèrent, comme à leurs souverains et aux arbitres éternels de leur sort; aux seules et uniques causes, pour me servir des termes des Egyptiens et des Phéniciens (1), de toutes les générations et de toutes les destructions, qui

(1) Ci-dess. l. 1, c. 2.

s'opèrent ici-bas. C'est-là l'idée mère et générale, que nous retrouvons partout. Née dans l'antiquité la plus reculée, elle s'est propagée de siècle en siècle jusqu'à ces derniers âges, et conséquemment elle a dû maintenir les Dieux ou corps célestes dans la possession de leur empire et de leurs temples.

Sextus Empiricus (1), quoiqu'il attaque l'Astrologie judiciaire, convient néanmoins de l'utilité des observations Astronomiques dans l'agriculture et pour la navigation ; c'est-à-dire qu'il admet les prognostics de l'Astrologie naturelle, qui a pour objet de prédire les sécheresses, les grandes pluies, les maladies épidémiques, les tremblemens de terre, et toutes les variations de l'air. Toute sa philosophie n'alloit pas jusqu'à refuser sa croyance à des prédictions, semblables à celles du messager boiteux ou de Matthieu Lansberge ; tant l'Astrologie étoit accréditée. Il ajoute, » que le principe fondamental de la » science des Chaldéens est la sym» pathie ou la correspondance qu'ils » avoient imaginée entre les choses ter» restres et les corps célestes, et leurs » influences sur tout ce qui se fait ici» bas. Ils assuroient que les sept pla-

(1) Sext. Emp. adv. Math. l. 5.

» nètes faisoient la fonction de causes
» à notre égard, et que les douze signes
» du Zodiaque concourroient avec elles
» à opérer tous les effets produits dans
» le monde sublunaire ».

On voit aisément qu'il a dû résulter de cette opinion deux classes de Divinités ou de causes, les unes par sept, les autres par douze, et que dans toutes les religions où nous voyons des Dieux, des Génies, des Anges, des Apôtres, etc. ainsi grouppés, on ne peut douter que ces Êtres divins, ou sanctifiés n'aient un rapport avec les divisions du ciel, et n'appartiennent à la religion Astrologique, sous quelques noms et sous quelques formes qu'ils soient déguisés. « Il est nécessaire, dit » Simplicius (1), qu'y ayant généra-
» tion et destruction ici-bas, il y ait
» aussi dans le ciel des mouvemens
» différens, qui soient causes d'effets
» aussi opposés. Car la génération et
» la destruction des Êtres est subor-
» donnée au mouvement des corps cé-
« lestes. Qui ignore en effet que le
« soleil en s'approchant de nous, et
» du point le plus voisin de notre
» zénith, répand la chaleur dans tout
» ce qui nous environne, élève les va-
» peurs, et volatilise l'eau en air et en

(1) Simplic. in Arist. l. 2, p. 94.

» feu ; qu'en s'éloignant, au contraire, » il condense et confond entre eux ces » mêmes élémens, d'où résulte ensuite » une surabondance dans l'élément de » l'eau » ? Voilà qu'elle étoit la physique de Simplicius sur les métamorphoses, que subissoient les élémens par l'approche et l'éloignement du soleil, d'où résultoit la variation de température dans l'air, l'eau et la terre.

Sans s'arrêter à examiner la solidité de cette opinion sur les transmutations des élémens, on ne peut disconvenir au moins qu'ils ne soient diversement modifiés par le soleil, suivant qu'il est plus ou moins voisin de nos régions. Les variations des saisons en sont une preuve, et l'activité de sa chaleur ne produit pas évidemment le même effet sur la terre à l'équinoxe de printemps, qu'à l'équinoxe d'automne, quoique sa hauteur méridienne, ou sa distance de nos régions soit la même. A la première époque se fait la génération ; à la seconde répond la destruction et le desséchement des plantes, et des feuilles qu'avoit fait pousser le printemps. C'est une observation qui n'a pu échapper à personne, et le retour, ainsi que le départ du soleil étoient assez visiblement causes des deux effets opposés produits sous une élévation égale de cet Astre. Voilà deux effets contraires, mais aussi il

y a deux directions contraires (*oooo*) dans la marche du soleil (1), qui dans le premier cas monte, et dans l'autre redescend ; et Sextus-Empiricus a raison de dire, que la génération et la destruction ont pour causes des mouvemens nécessairement contraires.

Nous reviendrons souvent sur ces deux époques du mouvement annuel du soleil, et sur ces périodes de génération et de destruction qui y correspondent, parce que c'est là une des bases principales de la religion du soleil et des mystères anciens. On retrouve par-tout cette idée cosmogonique exprimée sous une foule de formes différentes dans toutes les religions. La raison est, que c'est une observation qu'ont dû faire tous les hommes dans tous les siècles, sur-tout ceux qui habitoient l'Europe et le nord de l'Asie.

C'est le mouvement du soleil, dit Théon, qui produit la variété des saisons, et les saisons elles-mêmes produisent les fruits (2); en parcourant le Zodiaque, il ramène les périodes de froid et de chaud. Il est donc important pour le laboureur et pour le navigateur d'observer les époques différentes de ce mouvement. Ceci s'accorde

(1) Salust. phil. c. 7.
(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 159—162.

bien avec la leçon, que donne Virgile au laboureur, d'observer les astres comme autant de règles de ses travaux, ajoutant que c'est pour cela qu'on a imaginé la division du Zodiaque en douze signes, et celle du reste du ciel en constellations (1). Servius son commentateur prétend, que plusieurs pensoient que Virgile avoit choisi, parmi les constellations, de préférence celles qui, par leur lever ou leur coucher, fixoient les deux plus importantes époques de l'année du labourage, le printemps et l'automne; l'une par le Taureau et le grand Chien, l'autre par la Couronne et les Pléïades. Il est au moins certain que Virgile, pour marquer le lieu du soleil dans sa route annuelle, et les saisons dans le calendrier de l'agriculteur, s'est servi de la méthode employée par tous les anciens. Elle consistoit à observer les étoiles qui se lioient aux douze stations de la route de l'astre, qui règle le temps et la température variée des saisons, et qui par leur lever ou leur coucher déterminoient les principales époques de son mouvement, et sembloient concourir avec lui à produire les mêmes effets. Eschyle, dans la tragédie d'Agamemnon (2), fait dire

(1) Virgil. Georg. l. 1, v. 231.
(2) Achill. Tat. c. 1, p. 73. Uranol Petav.

à un des acteurs, qu'il connoît parfaitement la distribution des astres qui éclairent la nuit de leurs feux et qui embélissent la voute céleste, où siégent ces chefs ou *Dynastes* brillans, qui ramènent aux mortels les étés et les hivers. Les constellations furent donc chargées de régler l'ordre des saisons, d'en conduire la marche et d'apporter dans la Nature les différens changemens qui s'opéroient aux diverses époques de la révolution annuelle. Les voilà donc associées au gouvernement de l'Univers, dont le soleil, comme Roi, tient les rênes; et dépositaires d'une partie de sa puissance.

Il y a, dit Proclus, un concert d'action et une espèce d'union de forces et de surveillance dans tous les Dieux célestes, par laquelle se résout tout ce qui vient de la terre, tout ce qui tient aux changemens et aux variétés qu'elle éprouve (1). C'est par une suite des mouvemens variés des corps célestes, que la génération s'opère d'une manière aussi variée.

Il résulte de ces principes, qu'il faudra nous attacher à bien connoître ces Dieux ou agens secondaires subordonnés au soleil, soit comme signes, soit comme Paranatellons des signes, et sur-tout bien entendre la théorie de

(1) Procl. Tim. p. 14.

leurs différens couchers et de leurs différens levers. Toutes les étoiles servent aux sept planètes (1), et les sept planètes aux douze signes du Zodiaque, disent les Rabbins. Tous les signes servent au soleil et à la lune, et à la génération des hommes, et c'est par eux que le monde subsiste. Albohazen Haly (2) parle aussi de l'action des douze signes sur les quatre élémens, principes de l'organisation de tous les corps, et des passages des différens corps célestes dans ces signes, lesquels par leurs présence, leur entrée ou leur sortie produisent les changemens des saisons, les variations de l'air, et les vicissitudes de froid et de chaud qui se reproduisent chaque année.

L'action du Zodiaque, ainsi que celle du soleil, comme on le voit, n'est pas simple ni isolée, mais elle se compose de toutes les actions particulières de tous les autres astres; ce qui forme le système général de l'action du ciel sur la terre à chaque révolution du soleil. Il est lui-même le centre de cette énergie universelle, et le canal par où se verse sur la terre la somme de toutes les influences particulières des astres, qu'il associe à son opération démiourgique,

(1) Pirke Eliezer, c. 6, p. 9—14.
(2) Albohazen Haly, pars prima, c. 1, de Judic. Astror.

et qui lui communiquent les diverses émanations, qui échappent du corps d'*Uranus* vers la terre. Telle étoit l'opinion théologique reçue chez les Grecs (1), principalement chez les Ioniens. Ils avoient élevé des statues au soleil et à la lune, comme aux deux premières divinités qui gouvernoient le monde, qui faisoient croître et qui nourrissoient les productions sublunaires par le triple mouvement des corps célestes, des planètes et des autres astres diversement grouppés dans les cieux. Ces principes étoient ceux de la théologie Egyptienne, observe Cédrénus, de qui nous empruntons ce passage. Chaque astre n'a-t-il pas son activité ou son énergie particulière, dit Marc-Aurèle (2)? mais toutes ces différences se combinent entre elles, pour composer l'action universelle de la Nature.

C'est là cette action universelle, qu'il s'agit de décomposer dans toutes ses parties, pour retrouver les Dieux ou les causes particulières, que les anciens placèrent dans les signes et dans les Paranatellons des signes, ou dans les constellations extra-zodiacales qui se grouppent en tout ou en partie sous

(1) Cedren. p. 46.
(2) Marc-Aurel. l. 6, c. 38.

chaque signe. C'est ainsi que nous pourrons analyser l'antiquité religieuse par les principes de la science sacrée, qui, suivant Chéremon, et les plus savans prêtres de l'Egypte, avoit pour objet les signes du Zodiaque et leurs Dieux ou chefs Paranatellons, autrement les astres dont les apparitions, les disparitions, les levers et les couchers déterminoient la marche du grand architecte de l'Univers. C'étoit la base des fables sacrées, parce que c'étoit aussi celle de l'ancienne Astronomie ou de l'Astrologie naturelle, sur laquelle s'appuient toutes les religions.

Aratus, Eudoxe, et Hipparque (1), après avoir fait l'énumération des différentes constellations, qui se trouvent tant au nord qu'au midi du Zodiaque, fixent ensuite les rapports de leurs levers, et de leurs couchers avec les douze signes. Hipparque fait naître cette méthode, du besoin que l'on eut de reconnoître les degrés des signes du Zodiaque, quand quelque haute montagne ou quelque nuage les cachoit à leur lever ou à leur coucher (2). Les étoiles extra-zodiacales étoient alors employées, et servoient à reconnoître le moment où les signes arrivoient à

(1) Hipp. l. 1, c. 3, p. 100. Uranol. Pet. t. 3.
(2) Hipp. l. 2, c. 1, p. 118. Uran. Pet. c. 4, p. 120.

l'horizon. Telle fut l'origine des observations des levers et des couchers des constellations, qui de signes et d'indications devinrent autant de causes dans l'opinion des peuples. Hipparque applique au même usage le passage des étoiles au méridien (1).

Maimonide (2) parle d'un livre des anciens Sabéens qui fut traduit en Arabe, et qui avoit pour titre, *des dégrés des orbes célestes, et des figures qui montent avec chaque dégré.* On sait que les Sabéens adoroient les astres, et que toute leur religion étoit fondée sur l'Astrologie naturelle. Ce livre, si nous l'avions, seroit un livre très-précieux, et il nous donneroit la clef de bien des fables et des symboles religieux.

Sur le fameux cercle d'Osymandias, ou sur le cercle d'or, qui entouroit le tombeau d'un prétendu roi de ce nom, que je soupçonne n'être que le Mendès, Pan ou le bouc du Zodiaque, le signe chef de l'harmonie des Cieux, les Egyptiens avoient marqué la division de l'année en 365 parties, d'une coudée chacune, avec les levers et les couchers des astres, et les prognostics qu'on en tiroit d'après les principes de l'Astro-

(1) Ibid. l. 2, c. 20. p. 128.
(2) Maimon. More. Nev. part. 3, c. 30, p. 427.

logie Egyptienne (1). Celui qu'on disoit enterré dans ce tombeau, qu'environnoit ce cercle Astrologique, prenoit le titre imposant de *roi des rois*. Il étoit représenté ayant à ses pieds le signe du domicile du soleil, ou le Lion, qui soutenoit le trône d'Orus ou du soleil, de l'Apollon Egyptien, ce lion dont la peau servoit de manteau au même Dieu, sous le nom d'Hercule.

Thalès (2), qui avoit étudié sous les prêtres Egyptiens, publia en Grèce un calendrier sur les levers et les couchers des étoiles. Il y avoit en Grèce des calendriers, qui portoient le nom de Meton, sur lesquels étoient marqués les levers et les couchers des étoiles (3), avec les prédictions météorologiques qui y avoient rapport pendant toute la durée du cycle de 19 ans (4). Autolycus de Pitanée a laissé deux ouvrages, qui traitent de la sphère et des levers des astres. Philippe Médinæus avoit fait aussi des observations (5) sur les levers et les couchers des étoiles. Callippus avoit recueilli beaucoup de ces observations de levers et de couchers faites par les anciens, et

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 49, p. 59.
(2) Diog. Laer. vit Thalet.
(3) Columelle de re Rust.
(4) Theon ad Arat. Phæn. p. 181.
5) Ptolemée, p. 72—93.

il y avoit joint les prédictions météorologiques qui en dépendoient.

Les observations, que les prêtres de Babylone faisoient au temple de Bélus, étoient de cette nature, si nous en croyons Diodore (1). Ces sortes d'observations remontent à la plus haute antiquité dans l'Inde et à la Chine. Dans un livre Chinois, intitulé *Tschun-Hieou*, et dans un autre appelé *Chi-King*, on voit que les Chinois faisoient grande attention aux apparitions des étoiles, et des planètes dans certains lieux du ciel, et sur-tout à leur passage au méridien. Les Arabes étoient soigneux d'observer non-seulement les levers et les couchers des astres, et leurs rapports avec les saisons et les vicissitudes de la température de l'air (2), mais encore leurs rapports entre eux. Ils examinoient sur-tout quels astres par leur lever ou leur coucher en faisoient coucher, ou lever d'autres, et ces apparences astronomiques étoient l'objet de romans ou de fictions Astrologiques, comme on peut en juger par la fable qu'ils faisoient sur les deux chiens et sur Canopus, que nous avons rapportée plus haut (3). Ainsi Virgile, par une fiction ingénieuse, nous peint

(1) Diod. l. 2, c. 9, p. 123.
(2) Albuf. His. p. 131.
(3) Ci-dess. l. 1, c. 3.

l'étoile Taygète, une des pléïades, sous les traits d'une charmante Nymphe, qui présente sa figure aimable aux yeux des mortels, au moment où elle sort de l'Océan. Elle repousse les flots avec son pied, afin de s'élever dans les airs; et on la voit ensuite, pour fuir le poisson austral dont la vue l'effraie, se précipiter au sein des eaux à l'approche de l'hiver.

(). On a des exemples de ces sortes de fictions chez les Grecs. J'en citerai un, pris du signe céleste qui tient un vase entre les mains, et qui est connu sous le nom de Verseau. Les Dieux étant les signes et les astres épars sur la voûte céleste, on disoit de ce signe, que c'étoit lui qui étoit chargé de verser à boire aux autres. On l'appela en conséquence l'échanson des Dieux; il conserve encore le nom de Ganymède. Il a sur sa tête l'aigle appelé le ravisseur de Ganymède. Jamais celui-ci ne monte sur l'horizon, et ne s'élève vers le sommet des cieux, qu'il ne traîne à sa suite le jeune homme, qui tient la coupe, ou Ganymède. Voilà l'origine de la fiction sur le rapt de Ganymède par l'aigle. De l'urne qu'il tient s'échappe un fleuve ou courant d'eau, lequel ne monte jamais sur l'horizon que les pieds du Pégase, placé

(1) Virg. Georg. l. 4, v. 232.

au-dessus

au-dessus de lui, n'aient paru. Voilà l'origine de la fable du Pégase, qui d'un coup de pied fait jaillir une fontaine. Au-dessus de ce même signe, se trouvent neuf étoiles, qui composent la constellation du Dauphin, qu'on appelle signe des muses, précisément à cause de ce nombre neuf, suivant la remarque de Germanicus César. Cette constellation qui plane au-dessus de l'eau du verseau, et qui descend en même temps sous l'horizon, donna lieu à la fiction, qui dit que les neuf muses viennent se désaltérer dans cette fontaine, et fournit un sujet aux peintres de représenter les muses, le Pégase et la fontaine réunis dans les images de ces divinités, comme ces trois grouppes de constellations le sont dans les images célestes. L'homme qui tient l'urne s'appelle aussi Deucalion (1), qui débarque sur le Parnasse, c'est-à-dire sur le lieu où l'on plaçoit les muses, le Pégase et la fontaine sacrée ou l'eau céleste que fait jaillir à son lever la constellation du cheval aîlé, appelée *Sacer Equus*, le cheval sacré. On l'appela aussi le voisin de la fontaine, *Pégaios* ou *Pégasos*, de *Pégé*, fontaine, ou source d'eau en Grec. Ces légers échantillons conduiront le lecteur à trouver l'explication

(1) Ovid. Métamor. l. 1, fol. 11.

d'autres fables, d'après les principes de la nouvelle méthode. C'est par ce signe, où siégeoit Junon dans la distribution des douze grands Dieux dans les signes, et qui renferme le fameux poisson adoré chez les Syriens (1), qu'on expliquera le traité de Lucien *de Deâ Syriâ*, et l'origine de son temple attribuée à Deucalion, ainsi que la fable du déluge.

Ce sont là ces fables, que Chérémon (2) nous dit que faisoient habituellement les anciens prêtres de l'Egypte, sur les levers et sur les couchers des étoiles, et des autres astres, et conséquemment qui avoient pour base la même théorie, que celle des observations consacrées dans leurs calendriers. Voilà pourquoi ces calendriers, spécialement ceux que nous ont conservés les Pontifes, tel que celui des Romains commenté par Ovide dans ses Fastes, ne parloient jamais d'un lever ou d'un coucher d'étoile, et de l'entrée du soleil dans un signe, sans y joindre la fiction sacrée, ou la fable astrologique que les anciens prêtres avoient faite sur cet astre, sur cette constellation ou sur ce signe. Ce sont toutes ces petites fables sacerdotales, qu'Ovide a rassemblées, et réunies en

(1) Hygin. l. 2.
(2) Porph. Epist. ad Anneb.

corps d'ouvrage sous le titre de chaque mois. On ne doit en chercher l'explication ailleurs, que dans la théorie des levers et des couchers, dont nous parlons ici, théorie sèche et aride, quand elle est réduite à ses élémens astrologiques, mais que le génie du prêtre et du poète avoit embellie dans les anciennes fictions sacrées.

La religion honorant comme Dieux les astres, que le laboureur et le navigateur observoient comme signes, ou invoquoient comme causes des effets produits sur la terre, dans l'air et dans l'eau, le calendrier du prêtre, celui de l'agriculteur, et celui du navigateur furent rédigés sur le même plan; et d'après la théorie des levers et des couchers (1), et des apparences des Dieux étoiles.

Le calendrier de Columelle et celui d'Ovide en sont une preuve, ainsi que les ouvrages d'Hésiode et de Virgile sur l'agriculture. Ce dernier, en marquant le but de son ouvrage, annonce dès le premier vers, qu'il dira sous quel astre il faut labourer la terre (2). Nous enseignerons, dit Columelle, quels sont les travaux à faire dans chaque mois, de manière à les faire

(1) Columell. de re Rust. l. 11, c. 3.
(2) Georg. l. 1, v. 1.

toujours dépendre de l'état du ciel (1), dont les changemens et les variétés seront prévues par le laboureur, s'il consulte notre ouvrage, sans qu'il ait à craindre de se tromper souvent. Ensuite l'auteur commence son calendrier; il nous dit, par exemple, qu'au 17 avant les Calendes de février, le soleil passe dans le verseau. Que ce moment est marqué par le coucher du matin des étoiles du lion. Le vent d'Afrique souffle, pluie. Le 16 des Calendes de février, le Cancer se hâte de se coucher, froid, etc. Le jour qui précède immédiatement les Calendes du même mois, ou le dernier janvier, le lever et le coucher des astres, dont l'auteur venoit de parler, produisoit, suivant lui, la tempête, et quelquefois ne faisoit que l'annoncer (2). Le reste du calendrier est composé sur ces principes.

J'en dis autant de celui de Germanicus César, de celui de Ptolémée, etc (3) qui outre le lever ou le coucher des signes, tiennent registre exact de toutes les autres étoiles, qui se lèvent ou se couchent chaque mois avec ces

(1) Columell. ibid. l. 11, c. 2.

(2) Hipp. l. 2, c. 5, p. 120. Uranol. Petav. Geminus l. 16, p. 36.

(3) Ptolem. Uranol. Petav, p. 36, 42, 60. Hygin. l. 4, c. 13.

mêmes signes. Aratus, Platon et Eudoxe, suivant Plutarque (1), rapportoient également à la marche du soleil les levers et les couchers des planètes et des fixes, pour en tirer des indices du retour des hivers et des étés, et de toutes les variations des saisons.

Théon (2), dans son commentaire sur Aratus, fait sentir toute l'importance de ces observations sur le lieu du soleil, et sur les levers et les couchers des étoiles extra-zodiacales qui le déterminoient. Il commence son énumération des constellations, dont le lever et le coucher fixent les divisions des signes, par celles qui correspondent au Cancer, d'où part sa division du Zodiaque. Au moment où le Cancer monte sur l'horizon, il marque le coucher de la moitié de la Couronne, et de l'étoile de la bouche du poisson austral, Fomahaut.

Les calendriers marquoient, non-seulement les constellations, mais même les parties de constellation, qui coïncidoient, par leur lever ou leur coucher, avec le coucher ou le lever de telle ou telle partie de signe. Souvent même ils ne faisoient mention que d'une seule étoile, par exemple, d'Arcturus. On fai-

(1) Plut. de Placit. philos. l. 2, c. 19, p. 889.
(2) Theon, p. 163—164.

soit souvent aussi mention de plusieurs constellations en même-temps. Ainsi Théon (1), outre la Couronne, nomme aussi Ophiuchus, et son serpent qui achèvent de se coucher en même-temps.

De-là il est arrivé, que plusieurs fables sur différens Dieux se trouvent unies ensemble dans les fictions sacrées sur tel jour du mois, et que les statues et autres emblêmes religieux, composés des parties de ces différentes constellations, ont offert des grouppes monstrueux, qui ont été consacrés dans les temples, et sur-tout dans ceux de l'Egypte (*pppp*). Ainsi la Couronne se liant au Cancer, domicile de la lune, devint la belle Proserpine, épouse de Pluton, ou du serpentaire qu'entortille le serpent, qui s'allonge sous la Couronne, et qui produit avec Proserpine le fameux Bacchus. Le poisson Austral, Fomahaut, se liant à la même lune du Cancer, fournit les attributs de la Diane Eurynome, que l'on honoroit (2) en Arcadie. Dans ce même pays, on trouvoit à côté de Cerès la même Diane ou lune (3), s'appuyant sur deux serpens; l'un est l'hydre qui monte avec le Cancer, et l'autre le serpent du serpen-

(1) Theon, p. 163.
(2) Paus. Arcad. 271.
(3) Ibid. p. 267.

taire, qui finit de se coucher à cette même époque, comme nous l'avons vu par le passage de Théon. Le chien, qu'on voit à côté d'elle, est le chien céleste qui, au-dessous de l'hydre, monte avec elle en même-temps que le Cancer, et qui, pour cette raison, est appelé par Servius (1) le Paranatellon du Cancer. La flèche céleste fixe le lever des derniers degrés du même signe, et remplit le carquois qui flotte sur les épaules de la Déesse. C'est ainsi, qu'en rassemblant les parties des deux serpens, les constellations du chien, et de la flèche, qui fixent les divisions du Cancer, domicile de la lune, on composa l'emblême astrologique ou la figure sacrée, qui représentoit cette Déesse en Arcadie, près du Mont-Ménale. En suivant notre méthode, on parviendra à analyser les emblêmes religieux de l'antiquité, et les statues des Dieux les plus composées. La théorie des Paranatellons, ou des levers et des couchers des astres, et leur coïncidence avec ceux des signes en sera la principale clef.

Firmicus, dans son huitième livre (2), fait l'énumération des principales constellations qui fixent les parties des douze

(1) Serv. Com. ad Georg. l. 1, v. 218.
(2) Firm. l. 8, c. 6, et suiv. p. 216---217 et 223.

signes, et il fait l'application de cette théorie à l'Astrologie judiciaire, qui l'avoit empruntée de l'Astrologie naturelle. Il cherche à donner l'idée la plus haute de cette partie de la science Astrologique, qu'il regarde comme le complément de son ouvrage (1). Il dit qu'aux douze signes, qui partagent entre eux tout le Zodiaque, se joignent d'autres astres, placés à droite et à gauche des signes, lesquels gardent constamment avec lui et entre eux leurs positions respectives, et roulent avec tout le ciel par un mouvement uniforme et continu, que règlent d'immuables lois. Ces astres se lient avec les signes par leurs levers et leurs couchers, dans un ordre constant et éternel, et c'est à eux, ajoute Firmicus, que l'antiquité à appliqué les noms fameux dans ses fables religieuses. Firmicus auroit eu plus de raison de dire, et ce sont là les Dieux et les héros fameux dans les fables religieuses, sous une foule de noms différens. Ce qui est exactement vrai, et ce qu'attestent tous les prêtres Egyptiens, dont Chérémon invoque le témoignage dans ce passage fondamental, que nous ne pouvons trop rappeler. L'Auteur convient qu'Aratus avant lui, Cicéron et Germanicus César avoient

(1) Ibid. l. 8, c. 5.

fait connoître aux Romains les noms de ces astres, leurs levers et leurs couchers ; mais il dit avec raison, qu'ils n'en avoient point montré les usages pour l'Astrologie, et qu'ils n'en avoient parlé que comme les poètes, et ce qui est une suite nécessaire, comme les mythologues ; car la poésie et la mythologie étoient unies dans les temps reculés, où l'on créa les fables sacrées.

Firmicus en commençant son ouvrage avoit annoncé, qu'il avoit recueilli les principes (1) de la science des anciens Egyptiens et des Chaldéens sur la puissance des astres, et sur leur empire dans la Nature. C'étoit donc la science des causes naturelles, ou la théologie des Dieux naturels, telle que l'avoient conçue les Egyptiens et les Chaldéens, qu'il établissoit, dont il développoit les principes, et dont il faisoit voir les applications à l'Astrologie judiciaire, qui en avoit abusé. Car l'une et l'autre science, comme nous l'avons déjà dit, avoit une base commune ; il n'y avoit de différence que dans l'étendue des conséquences, et dans quelques développemens particuliers, qui furent une suite nécessaire de cette extension. Les principes généraux étoient les mêmes, jusque dans la théorie des Décans,

(1) Firm. Præf. p. 2.

dont nous avons déja parlé, et dans les observations sur l'horoscope, et sur les différens levers et couchers des astres, que nous avons désignés sous le nom de Paranatellons.

Ceux qui désireroient acquérir une connoissance plus étendue, et avoir plus de détails de cette théorie des Décans et des Paranatellons, peuvent consulter Julius Firmicus, et sur-tout Saumaise dans son excellent ouvrage, intitulé : *Année Climatérique*. Nous-mêmes nous donnerons un plus grand développement à cette partie de la science sacrée, dans le petit traité d'Astronomie, que nous joindrons à notre ouvrage, afin de faciliter le travail de ceux qui voudront faire des recherches sur les fables religieuses des différens peuples, d'après nos principes. Nous ajouterons seulement ici quelque chose à ce que nous avons déjà dit sur les Décans, sur les Paranatellons, et sur l'horoscope, afin de mettre le lecteur à portée d'entendre tout ce que nous emprunterons de cette théorie, pour résoudre les énigmes sacrées, qui seront expliquées dans cet ouvrage-ci.

On appeloit Décan, comme nous l'avons déjà dit (1), le Génie chef de chaque tiers de signe ou de chaque

(1) Ci-dess. l. 2, c. 3.

dixaine de degrés dans chaque signe, lequel en contient trente. Cette dénomination fut, suivant quelques étymologistes, tirée de la milice Romaine, et peut-être aussi appliquée aux sous-divisions de cette même milice, dans laquelle le Décan commandoit dix soldats (1). Chaque chambrée étoit composée de dix hommes, et d'un inspecteur de chambrée, nommé le Décan (2). Saumaise (3) ne veut point reconnoître cette origine du mot Décan dans l'Astrologie, dont les divisions et la nomenclature étoient étrangères aux Romains, et bien plus anciennes que leur milice. Néanmoins il convient que tous les Astrologues, non-seulement ceux de son temps, mais même les plus anciens, faisoient venir le nom de Décan, du mot *Déca*, ou *Dix* en Grec (4); et il faut avouer que le nombre de dégrés soumis au Décan, ou de dix dégrés, rend assez vraisemblable l'étymologie. Au reste, quelle que soit l'origine du nom, il nous importe moins de la connoître, que de savoir quelle étoit l'autorité, la puissance du Décan, et sa fonction.

Le Décan étoit un Dieu, un génie

(1) Veg. l. 2, c. 8.
(2) Veget. Ibid.
(3) Salmas. præf. ann. clim. p. 27.
(4) Porphyre apud Salmas. ann. clim. p. 557.

tutélaire de l'horoscope, un Dynaste puissant dans l'hiérarchie des cieux. Les noms d'Horoscope, de Dieu et de Décan, le désignoient également (1). On le nommoit aussi Horonome, parce qu'il présidoit à l'heure natale, et décidoit du sort de chaque naissance ; c'est le nom que lui donne Annubion. Dans les principes de la science Généthliaque, personne ne pouvoit naître qu'il n'eût son génie tutélaire. Ce génie étoit le Décan Horoscope, ou celui qui siégeoit dans le dixième de signe, qui montoit au moment de la naissance. C'étoit le Dieu de l'Horoscope ; car les Décans étoient des Dieux, dit Saumaise, et des Dieux d'une grande puissance, suivant Firmicus, soit pour le bien, soit pour le mal. On sait par Chérémon, que le Décan Horoscope figuroit dans les allégories sacrées des prêtres Egyptiens, avec les autres Décans.

Nous avons un exemple de son usage pour les naissances, dans la fable solaire du Dieu jour, que l'on faisoit naître avec l'année au solstice d'hiver à minuit, et dont on présentoit l'image symbolique aux peuples sous les traits d'un jeune enfant, dont le prêtre avoit tiré l'horoscope au moment de sa naissance. Le signe céleste ascendant à

(1) Salmas. ann. clim. p. 18. Ibid. p. 600, 601, 602.

minuit, ce jour-là, étoit la Vierge, dont le premier Décan (1) étoit consacré au soleil, d'après la distribution des planètes dans les trente-six divisions, dont nous avons parlé plus haut. Voilà pourquoi on donna au Dieu-soleil pour horoscope un des Décans de la Vierge, dont on le disoit fils par cette raison, et pourquoi on plaça, dans le premier Décan de ce signe, l'image enfantine du Dieu, à la naissance duquel un de ses Décans présidoit. Chaque Décan étoit figuré par différentes images; et trois de ces images remplissoient les trois sous-divisions de chaque signe. Ces figures étoient variées dans leurs formes et dans leurs attributs (2). On en trouvera des modèles dans le planisphère de M. Bianchini, où plusieurs de ces génies Décans sont conservés. Le premier, qui répond au premier Décan d'*Aries*, signe de Mars, porte une hache tranchante, comme le Persée de nos sphères. C'est l'attribut du Dieu Mars. Teucer le Babylonien et les Astrologues Grecs en caractérisent de même un, qu'ils disent être représenté armé d'une hache (3). Ils ne nous détaillent point les figures des autres, mais ils annoncent qu'elles sont très-

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 3.
(2) Ibid. Salm. p. 565.
(3) Salmas. Ibid. 564, p. 165.

variées, et qu'on les trouve souvent empreintes sur des cachets ou anneaux digitaires, qui servoient de talismans.

Cette superstition étoit fondée sur la puissance du Décan, qui disposoit en arbitre souverain du sort de l'homme, et de qui dépendoit le bonheur et le malheur de notre vie, selon Firmicus. Necepso, un des maîtres de l'Astrologie Egyptienne (1), avoit lié leur influence aux différens états de la santé de l'homme; et avoit cherché dans cette science des remèdes contre les maladies, et des préservatifs pour la santé. Aussi voyons-nous dans Origène (2), le corps humain divisé en trente-six parties, à l'imitation du Zodiaque et de ses trente-six divisions, que les Egyptiens avoient divisés, et qu'ils avoient mis chaque partie du corps sous la protection d'un Décan, qu'ils invoquoient par son nom barbare, soit Cnat, soit Sicat, etc. et qui ne manquoit pas de guérir la partie malade soumise à son inspection. Origène appelle ces Génies des Dieux Ethérès, ou des Génies attachés à l'Ether, c'est-à-dire au ciel des fixes (*qqqq*).

La théorie des Décans entroit dans l'observation des années climatériques (3), et régloit le cours des années de

(1) Firm. l. 4, c. 16.
(2) Cont. Cels. l. 8, p. 428.
(3) Salmas. ann. clim. p. 17--20, p. 841

l'homme, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à sa mort. Ceci n'étoit qu'une extension du principe de l'Astrologie naturelle, qui régloit le cours de l'année par la suite des astres, qui se levoient ou se couchoient chaque mois avec les signes, et qui faisoit dépendre la température de chaque saison, et la somme des biens et des maux de chaque révolution annuelle, des influences célestes.

Durant tout le temps que le soleil parcouroit les dix premiers degrés du Bélier (1), il étoit uni au premier Décan, qui terminoit cette division au dixième degré de ce signe où étoit son siége, suivant Porphyre. C'étoit la face de Mars, qui prêtoit alors son masque au soleil. En passant au vingtième degré, il se trouve chez lui dans sa propre division, et uni à son Décan. Au trentième il prend le masque de Vénus, qui siége dans les dix derniers degrés du signe, et dont le Décan fixe le trentième degré, et la division des signes Bélier et Taureau. Ce sont ces différens masques, dont se couvre successivement le soleil, qui ont varié à l'infini ses images, et qu'il faut lever pour pouvoir le reconnoître. Les Astrologues Grecs les appellent *Prosopa*, faces,

(1) Salmas. p. 556.

masques, etc. du Dieu Pantomorphique; les Hébreux les nomment *Phanim*, les faces (1). Le soleil arrivé au dix-neuvième degré d'*Aries* étoit uni à son Décan, dans le lieu de son exaltation, et une planète qui se trouvoit dans son Décan, avoit autant de puissance que si elle eût été dans le signe où étoit son domicile (2). Aussi étoit-ce là que les Sabéens avoient fixé l'époque de la plus grande fête de cet astre. On voit donc que la théorie des Décans entra pour quelque chose dans la fixation des fêtes du soleil, comme elle servit à composer ses différentes images.

On donna aussi le nom de faces de Dieu, ou de *Prosopa*, aux Paranatellons, suivant Porphyre, qui parle d'après Teucer le Babylonien, qui avoit développé les principes de cette théorie des Décans, des astres Paranatellons et de leurs faces (3). Psellus parle aussi des Paranatellons d'après Teucer, et il les place dans les figures des constellations qui se lèvent avec chacun des signes; et Saumaise convient que ces Paranatellons, qu'il appelle Paranatellons visibles, ne sont autre chose que les étoiles ou constellations brillantes qui

(1) Salm. ann. clim. p. 557.
(2) Idem. p. 556.
(3) Salmas. ann. clin. p. 554--555.

se

se lèvent ou se couchent avec les signes.

D'après cela, nous devons croire que sous le nom d'images et de faces célestes, on a souvent compris les Paranatellons, qui eux-mêmes sont devenus autant de Dieux, sur lesquels Porphyre, d'après Chérémon, nous dit que roulent la plûpart des fables sacrées des Egyptiens. Il n'y aura donc pas une constellation, qui n'ait été prise pour une Divinité de cette espèce, et qui ne soit l'objet d'une ou de plusieurs fables sacrées. Comme les fictions religieuses ont pour base la théorie des levers et des couchers, il est à propos que nous terminions ce chapitre par quelques éclaircissemens sur les différentes espèces de levers et de couchers.

Toutes les étoiles du ciel se lèvent, montent au méridien et descendent sous l'horizon, à l'exception d'un petit nombre d'étoiles voisines du Pôle, et cela tous les jours, par un effet de la révolution apparente du ciel étoilé autour de ses Pôles. Ce n'est pas de ce lever et de ce coucher, pris généralement tous les jours, que nous entendons parler dans notre théorie des levers et des couchers; mais de ces mêmes levers et de ces couchers considérés dans leurs rapports avec celui du soleil, chaque jour de l'année. C'est

donc plutôt d'un lever ou d'un coucher relatif, que d'un lever ou d'un coucher absolu et journalier que nous voulons parler.

Tout astre qui se lève ou se couche avec le dégré du signe du Zodiaque, qu'occupe le soleil à un jour donné, a un lever ou un coucher qui coïncide avec celui du soleil, et qui étant l'effet de la rotation éternelle du monde, en Grec *Cosmos*, se lève ou se couche *Cosmiquement* avec le soleil. C'est la succession régulière et perpétuelle de tous les points lumineux, placés dans la voûte azurée, au bord oriental et occidental du cercle appelé Horizon, et qui sépare la partie visible de leur course de la partie invisible.

Si le soleil, comme les étoiles fixes et les planètes, et même comme la lune, n'étoit point environné d'un atmosphère lumineux, qui le précède et le suit, et qui forme ce qu'on appelle le crépuscule; il n'y auroit pour les étoiles que cette espèce de lever et de coucher. L'étoile que l'on verroit monter ou descendre, au moment précis où le soleil monte sur l'horizon ou s'abaisse au-dessous, fixeroit évidemment le lieu du soleil dans le Zodiaque, et deviendroit signe de telle ou telle époque de sa révolution annuelle pour ceux qui ne voient dans les étoiles

que des indications, et causes des phénomènes sublunaires, qui résultent de l'action du soleil combinée avec celle de l'étoile, laquelle se lie au signe et au dégré du signe qu'il occupe, pour ceux qui voient dans les étoiles autant de causes ou de Dieux naturels. Mais la lumière crépusculaire n'ayant jamais permis de faire cette observation d'un lever ou d'un coucher d'étoile, au moment auquel le soleil se lève ou se couche, il s'ensuit que jamais ces levers et ces couchers n'ont pu se trouver dans les calendriers anciens comme indications, mais seulement comme causes, ou comme Dieux particuliers, qui unissoient leur action à celle du soleil, et modifioient son influence sur les élémens, de manière à produire les vents, les pluies, les tempêtes, etc.

Il fallut donc avoir recours à des levers et à des couchers qu'on pût observer, et conséquemment qui précédassent ou suivissent de plus d'une heure le lever ou le coucher du soleil. Le commencement et la fin du crépuscule, fixant la durée réelle de la nuit, toujours plus courte que celle de l'absence du soleil, donna un nouvel horizon, que je pourrois appeler crépusculaire, auquel répondoit le soleil, lorsque la nuit commençoit et

finissoit, et conséquemment au moment précis où les étoiles commençoient ou finissoient leur apparition, et pouvoient être vues par l'œil que ne blessoit plus, ou que ne blessoit pas encore la lumière crépusculaire. Ce lever ou ce coucher, qui se faisoit aux termes de la nuit, soit au moment où elle commençoit, soit au moment ou elle finissoit, s'appela d'un nom composé, en grec, *Acronyque*, ou lever et coucher des extrémités de la nuit. Ainsi l'étoile, qui se trouvoit précisément à l'Orient, au moment où la nuit commencoit, et à l'Occident, lorsqu'elle finissoit, se levoit ou se couchoit acronyquement. Comme ce phénomène étoit aisé à observer, et qu'il n'avoit lieu qu'une fois par an, à cause du mouvement du soleil, d'un dégré par jour, d'Occident en Orient, il devenoit une indication naturelle de la marche du soleil, de celle du temps, des saisons, et des mêmes phénomènes météorologiques, en supposant leur retour à-peu-près périodique. On a dû remarquer, que l'étoile, qui se levoit ou se couchoit acronyquement, étoit toujours censée opposée au soleil, puisqu'on la supposoit se lever à la fin du crépuscule le soir, ou se coucher le matin au commencement du crépuscule. Voilà ce qui caractérise le lever et le coucher Acronyque.

Car si l'étoile est au levant le matin, ou au couchant le soir, lorsque la nuit finit, ou lorsqu'elle commence, le lever et le coucher alors s'appellent Héliaque, ou Solaire, à cause du soleil qui l'avoisine, et semble la toucher par la circonférence de l'atmosphère lumineux, dont il est le centre. Dans le premier cas, l'étoile sort de l'atmosphère lumineux, et reparoît pour la première fois le matin, au moment où finit la nuit, après une disparition souvent de plusieurs mois, qui étoit l'effet du voisinage du soleil, et des rapports de son lever avec le développement des signes qu'il parcourt alors. Comme le soleil gagne toujours vers l'Orient, le centre de l'atmosphère lumineux reculant, l'étoile se dégage de plus en plus, et au bout souvent d'un mois elle se lève avant la fin de la nuit. Deux mois après, elle peut précéder le commencement du crépuscule de quatre heures, et enfin au bout de trois mois, elle le précède de six heures, et peut se lever dès minuit. Le commencement de cette marche des étoiles, qui date du jour de leur première apparition le matin, à la fin de la nuit, devint une indication régulière et périodique, connue sous le nom de lever Héliaque. Ce lever Héliaque suivoit nécessairement de plu-

sieurs jours le lever Cosmique, dont nous avons parlé.

On appliquera la même théorie aux étoiles qui se trouvent le soir au couchant, et cessent d'être vues à cause de leur trop grande proximité du lieu du soleil. En effet, quand le soleil en étoit éloigné, on les appercevoit le soir au couchant, et on pouvoit les voir descendre sous l'horizon plusieurs heures après le soleil, qui étoit plus occidental qu'elles. Mais le soleil se rapprochant d'elles d'un degré tous les jours, il arrivoit que, quoique le soleil se couchât avant elles, cependant la lumière crépusculaire, qu'il laissoit après lui, empêchoit qu'on ne put les distinguer au couchant, blanchi par cette lumière, et au moment où la nuit commencoit à tomber, et laissoit distinguer les astres, alors elles étoient couchées, et conséquemment elles ne pouvoient plus être apperçues. Le jour donc où l'on cessoit de les voir, à cause de cette trop grande proximité du soleil, étoit une époque aisée à observer, et fut appelé le jour de leur coucher Héliaque. Elles restoient ainsi invisibles, jusqu'à ce que le soleil se fût assez avancé vers l'Orient pour les dépasser, et ne plus les éclipser dans ses feux. Alors elles reparoissoient pour la première fois, mais à l'Orient, une heure et

demie environ avant le lever du soleil; c'étoit alors leur lever Héliaque.

Dans l'intervalle du temps qui s'écouloit entre le coucher Héliaque, et le lever Héliaque, arrivoit le coucher et le lever Cosmique. Celui-ci ne pouvoit s'observer, puisque les étoiles étoient invisibles; mais néanmoins on en tenoit compte dans la théorie des influences, et dans la composition des fables et des figures sacrées. Les deux autres, savoir l'Acronyque et l'Héliaque furent observés et notés dans le calendrier du laboureur et du navigateur. Tous furent chantés par les Poètes, et employés dans les allégories par les Théologiens.

Pour reconnoître quels astres se lèvent ou se couchent, soit acronyquement, soit héliaquement, lorsque le soleil occupe tel, ou tel point du Zodiaque, il faut coller un petit papier blanc sur ce point, et le placer au-dessous de l'horizon du globe, environ quinze dégrés plus bas, perpendiculairement ou dans le sens d'un cercle vertical qui passe par le zenith et le nadir, et par ce petit papier. Cette opération faite et le globe étant maintenu fixe dans cette position, toutes les constellations qui se trouveront à l'horizon, soit au levant, soit au couchant, seront celles qui auront ce jour-là leur lever et leur coucher Acronyque

et Héliaque : Acronyque pour celles du couchant, quand le petit papier est au-dessous du bord oriental ; Héliaque pour celles du levant : Acronyque au contraire pour celles-ci et Héliaque pour les premières, ou pour celles du couchant, si le petit papier représentant le soleil est placé sous le bord occidental.

Cette distinction des levers et des couchers d'étoiles, en Cosmiques, Acronyques et Héliaques doit être bien saisie et devenue très-familière à tous ceux qui voudront suivre le développement de notre théorie, et entendre nos explications, et en général tous les Auteurs anciens, qui ont chanté les étoiles, parlé d'agriculture et donné des calendriers. Cette langue, que je puis appeler Astronomique, devenue si étrangère à notre siècle, leur étoit très-familière et étoit entendue alors de tout le monde. On comparera les constellations avec les signes considérés comme domiciles, avec les sections de signes, et avec les planètes qui y sont casées, afin d'avoir la solution de certaines allusions faites à quelques-unes de ces planètes. Cette comparaison se fera en examinant quelle planète a son domicile dans la division duodécimale ou son siége dans la division par trente-six, soit dans la section de

signe qui monte sur l'horizon, soit dans celle qui descend au-dessous, ou même qui passe au méridien, en même temps que la constellation qu'on lui compare.

Voici un exemple de l'application de ce précepte. Faune ou Pan, qui empruntent leurs attributs du Cocher céleste, s'appeloient aussi Ephialtés (1) chez les Grecs. La fable suppose qu'il mit Mars dans un tonneau ou dans un grand vase, qui est dans nos constellations, et qu'on appelle la Coupe (2). Cette Coupe se lève et passe au méridien avec le dernier Décan du Lion consacré à Mars, et la planète ou du moins son image, répond exactement sur la Coupe (*ɯɯɯ*). Quand on veut faire cette comparaison, on place le dernier Décan du signe du Lion au méridien; alors la Coupe se trouve au-dessous; et cette situation du globe est marquée par le Cocher céleste qui est au bord occidental. Ce Cocher, comme nous avons dit, est le même que Pan. Æga la Chèvre, femme de Pan, est encore entre ses bras; et comme Pan, étoit aussi Ephialtés, on sent que cette fixation des rapports de la Coupe à son passage au méridien fut le fondement de la fiction. Je parle ici de passage

(1) Servius in Æneide, l. 6, v. 775.
(2) Hygin. l. 2.

au méridien, parce que souvent ils ont été liés à la théorie des levers et des couchers dans les calendriers, pour mieux déterminer la position des fixes (1). On pourra même avec un peu d'attention s'appercevoir que souvent les calendriers et les sphères des Paranatellons se servent de l'expression, *telle figure monte*, tandis qu'elle est réellement au méridien, et que l'Auteur, dans le fait, n'a voulu dire que cela en employant le mot de monter. Cependant ces cas sont les plus rares, et les mots, *monte* et *descend*, doivent ordinairement s'entendre d'un lever et d'un coucher.

J'en dirai autant sur les exaltations. Le Taureau céleste est le signe où la lune a son exaltation. A la suite du Taureau se lève Orion, qui se trouve passer en même-temps que lui au méridien, et s'apperçoit toujours avec lui dans les cieux. Delà vint qu'on feignit qu'il avoit poursuivi Diane pour lui faire violence. C'est par la même raison, que l'on disoit qu'il poursuivoit la troupe des Atlantides ou des Pléïades, placées sur la croupe du Taureau, et qu'il étoit amoureux de Mérope, laquelle est une des sept Pléïades. Ces deux exemples suffiront pour indiquer l'usage que l'on

(1) Hipp. l. 2, c. 19-20, l. 3, c. 1, etc. Ur. Pet. t. 3.

peut faire de cette nouvelle espèce d'observations, qui ont pour objet les rapports des constellations, ou des Paranatellons avec les siéges des planètes, soit domiciles, soit exaltations, soit sections de signes et Décans.

Nous ajouterons encore une considération sur les levers et les couchers; c'est celle qui se tire des différentes saisons où ils ont lieu, et de leurs différentes espèces. Tel astre, par exemple, produit tel effet par son lever du matin, qui en produit un autre par son lever du soir, soit Cosmique soit Acronyque, par son coucher au printemps, qui diffère de l'effet produit par celui d'automne. Les calendriers anciens et les poètes marquent soigneusement ces différences. Dans Columelle, par exemple (1), la veille des calendes de Mai est marquée par le coucher héliaque du grand chien : *annonce de tempête*, dit le calendrier (2). Le même Columelle fixe au septième avant les calendes d'août, son lever héliaque : *brouillard et chaleur.* Le sept des calendes de décembre, la même constellation se couche, au lever du soleil : le calendrier marque du froid (3). La même constellation in-

(1) Colum. l. 11, c. 2.
(2) Colum. p. 115.
(3) Ibid. p. 425.

diquoit ou produisoit des effets très-variés, comme on le voit, par ses levers et ses couchers divers.

Ces différences ne sont pas à négliger. Nous avons remarqué qu'elles entrent souvent dans les allégories sacrées sur les causes physiques, et sur les Dieux naturels, qui pour la plûpart sont des astres. Car l'Astronomie fournira le plus grand nombre, soit de Dieux, soit de Héros fameux dans les fables religieuses. La chaleur du soleil qui vient embraser la terre au printemps au lever de Persée, donna lieu de dire qu'il avoit fait descendre le feu du ciel sur la terre, et l'avoit consacré dans les Pyrées de la Perse. Le lever héliaque du Bootés en automne, le fit regarder comme le génie tutélaire de la vendange, qui instruit par Bacchus avoit appris le premier aux autres hommes à planter et à cultiver la vigne. Le Centaure, qui se lève à la même époque, tenoit une outre pleine de vin, dont il se servoit pour enivrer les autres Centaures. Sa position sous la Balance le fit déclarer le plus juste des hommes.

Il y avoit des astres que l'on faisoit fils de Neptune, ou qu'on appeloit astres de Neptune, d'autres l'étoient de Jupiter. Les premiers, dit Théon (1),

(1) Théon ad Arat. p. 182.

étoient ceux qui indiquoient le calme ou la tempête. Les seconds, ceux qui indiquoient les diverses opérations du labourage. Toutes ces différences trouveront leur application dans la solution des allégories sacrées.

On verra tout de suite pourquoi Orion étoit fils de Neptune et du Taureau, à la suite duquel il se lève. Car on sait qu'Orion exerçoit un grand empire sur les mers, et qu'il prit même de-là l'épithète d'Orageux, que lui donne Virgile (1). Servius, son commentateur, l'appelle le signe fameux, et redoutable par les tempêtes qu'il excite (2). Germanicus César (3) dit qu'Orion, par son lever d'hiver, agite la mer par des tempêtes et inonde d'eaux la terre. Voilà bien des titres pour être le fils de Neptune. Lorsqu'il paroît très-brillant, c'est signe de sérénité, continue Germanicus; s'il s'obscurcit et devient nébuleux, il présage la tempête. Isidore de Séville dit la même chose (4). Théon assure que tous les matelots l'observoient soigneusement, et qu'ils s'en servoient même pour connoître les heures de la nuit (5).

(1) Virg. AEneid. l. 1, v. 539.
(2) Serv. commen. in AEneid.
(3) Com. Arat. c. 30.
(4) Isid. Orig. l. 3, c. 47.
(5) Théon ad Arat. p. 177.

Ce sont toutes ces circonstances réunies, qui en ont fait un des astres de Neptune, suivant les principes posés plus haut par Théon, pour distinguer les généalogies des différens astres, d'après leurs influences et les indications qu'ils donnoient.

Il est encore une autre distinction des astres, qu'il importe sur-tout de bien connoître, puisqu'elle est la clef de presque toutes les grandes fables religieuses, et de toutes les cosmogonies; c'est celle qui se faisoit entre eux, suivant les rapports qu'ils avoient avec le bien et le mal physique, avec les principes lumières et ténèbres qui partageoient en commun l'empire de la Nature. Cette théorie est assez étend e, et d'une assez haute importance, p. ur faire la matière d'un chapitre entier. C'est ce que nous allons faire.

CHAPITRE V.

SUR LES DEUX PRINCIPES LUMIÈRE ET TÉNÈBRES.

La distinction des causes, en cause active et passive, nous conduit à celle des principes, qui tient assez naturellement à la première, et semble lui cor-

respondre. Car la lumière, qui est un de ces principes, vient de la substance éthérée, qui compose la cause active; et les ténèbres, l'autre principe, viennent de la terre ou de la matière grossière qui compose la cause passive. C'est la terre qui, par son union avec le Tartare, engendre Typhon, chef des Puissances ou des Génies de ténèbres, dans Hésiode (1). Mais elle s'unit à l'Ether ou à Uranus, lorsquelle engendre les Dieux de l'Olympe, ou les astres enfans d'Uranus l'étoilé (2).

La lumière fut la première Divinité des hommes, comme nous l'avons déjà dit (3). C'est à elle qu'ils doivent la jouissance du spectacle brillant de la Nature. Elle semble être une émanation du Créateur de toutes choses, en rendant sensible l'Univers que l'ombre déroboit à nos yeux, et en lui donnant en quelque sorte l'existence, au moins relativement à nous. Car ce qui n'est point vu, est presque pour nous, comme s'il n'étoit pas. Les Ténèbres, au contraire, replongent la Nature dans une espèce de néant, et privent l'homme de toutes les jouissances, dont son œil est l'organe; c'est-à-dire, de la presque totalité de son existence, sur-

(1) Hésiod Theog. v. 821.
(2) V. 133, et 106.
(3) Ci-dessus, l. 2, c. 1.

tout s'il est seul, et abandonné à lui-même.

Deux situations aussi opposées dans lesquelles se trouve l'homme, jouissant ou privé de la lumière, lui ont fait imaginer deux substances de Nature opposée, à l'empire desquelles il étoit tour-a-tour soumis : dont l'une contribuoit à sa félicité, et l'autre à son malheur. La vue de la lumière multiplioit ses jouissances ; les ténèbres les lui ravissoient : l'une étoit donc son amie et les autres ses ennemies. Il attribua à l'une tous les biens dont il jouissoit ; et aux autres tous les maux qu'il éprouvoit ; ensorte que ces mots, *lumière* et *bien* devinrent synonimes, comme ceux-ci, *ténèbres* et *mal* le furent aussi. Comme le bien et le mal de l'homme ne lui paroissoient pas pouvoir découler d'une seule et même source, non plus que la lumière et les ténèbres ; il fallut nécessairement recourir à deux causes ou principes, séparés dans leur Nature, et opposés dans leurs effets qui versoient, l'un la lumière et le bien, l'autre les ténèbres et le mal dans l'Univers.

Telle fut l'origine de la distinction des deux principes admise dans toutes les théologies, et qui conséquemment forme une des bases principales de tout système religieux. Elle doit donc entrer

entrer comme élément premier dans les fables sacrées, dans les cosmogonies, et dans les mystères de l'antiquité. Cette conclusion se trouve appuyée de l'autorité de Plutarque (1). « Il ne faut pas croire, dit ce philo» sophe, que les principes de l'Univers » soient des corps inanimés, comme » l'ont pensé Démocrite et Epicure ; » ni qu'une matière sans qualité soit » organisée et ordonnée par une seule » raison ou providence, maîtresse de » toutes choses, comme l'ont dit les » Stoïciens ; car il n'est pas possible » qu'un seul Etre, bon ou mauvais, » soit la cause de tout, Dieu ne pou» vant être la cause d'aucun mal. » L'harmonie de ce monde est une » combinaison de contraires, comme » les cordes d'une Lyre, ou la corde » d'un Arc, qui se tend et se détend. Ja» mais, a dit le poète Euripide, le » bien n'est séparé du mal. Il faut qu'il » y ait un mélange de l'un et de l'autre, » afin que tout aille bien. Or cette » opinion sur les deux principes, re» prend Plutarque, est de toute anti» quité. Elle a passé des Théologiens » et des Législateurs aux Poètes et aux » Philosophes. L'Auteur n'en est point » connu, mais l'opinion elle-même est

(1) De Iside, p. 365.

» constatée par les traditions du genre
» humain ; elle est consacrée par les
» mystères et les sacrifices, chez les
» Grecs et chez les Barbares. On y
» reconnoît le dogme des principes
» opposés dans la Nature, qui par leur
» contrariété, produisent le mélange
» du bien et du mal. On ne peut donc
» pas dire, que c'est un seul dispensa-
» teur qui puise les événemens, comme
» une liqueur, dans deux tonneaux,
» pour les mêler ensemble, et nous en
» faire boire la mixtion ; car la Nature
» ne produit rien ici-bas, qui soit sans
» ce mêlange. Mais il faut reconnoître
» deux causes contraires, deux puis-
z sances opposées, qui portent l'une
» vers la droite, l'autre vers la gauche,
» et qui gouvernent ainsi notre vie,
» de même que le monde sublunaire,
» qui par cette raison est sujet à tant
» de changemens et d'irrégularités de
» toute espèce. Car si rien ne peut se
» faire sans cause, et si le bon ne
» peut être cause du mauvais ; il est
» absolument nécessaire, qu'il y ait une
» cause pour le mal, comme il y en
» a une pour le bien. Ce dogme, ajouté
» Plutarque, a été généralement reçu
» chez la plûpart des peuples, et sur-
» tout chez ceux qui ont eu une plus
» grande réputation de sagesse (1). Ils

(1) Ibid. de Iside, p. 369.

» ont tous admis deux Dieux, de mé-
» tier différent, pour me servir de
» cette expression, dont l'un faisoit
» le bien et l'autre le mal, qui se trouve
» dans la Nature. Ils donnoient au pre-
» mier le titre de Dieu par excellence;
» et au second celui de Démon. Les
» Perses ou Zoroastre, chef de leur
» religion, nommoient le premier Oro-
» maze, et le second Ahriman. Ils di-
» soient que l'un étoit de la nature de
» la Lumière, et l'autre de celle des
» Ténèbres. Les Egyptiens appeloient
» le premier Osiris, et le second Typhon,
» ennemi éternel du premier.

Les Juifs et les Chrétiens ont le bon Dieu et le Diable, le mauvais et le malin esprit, toujours opposé à Dieu. Dieu est chef des anges de lumière, et le Diable chef des anges de ténèbres. Celui-ci cherche toujours à empoisonner le bien que Dieu fait, et à lui ravir ses amis et ses sectateurs.

Les Chaldéens, continue Plutarque, avoient leurs Astres bons et mauvais; et nous verrons bientôt que c'est cette division entre les astres affectés à l'un ou à l'autre des principes, qui a donné naissance à la distinction des génies ou anges, en bons et mauvais, ou en génies de lumière et génies dépendans du chef des ténèbres. Les Grecs, dans les temps fabuleux, eurent leur Jupiter

& leur Pluton, poursuit Plutarque (1). J'ajouterois qu'ils avoient leurs Géans et leurs Titans, qui empruntoient les attributs du serpent, dont Pluton (2) ou Sarapis s'entortille ; dont Typhon, Ahriman et le Diable prenent la forme dans la Théologie des Egyptiens, des Perses, des Juifs et des Chrétiens. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu quelque chose d'équivalent.

Les habitans du royaume de Pégu (3) admettent deux principes, l'un auteur du bien et l'autre auteur du mal. Ils invoquent souvent ce dernier dans leurs maladies, et cherchent à le fléchir et à se le rendre propice, tandis qu'ils négligent assez l'autre, le croyant incapable de faire du mal. C'est avec l'attention la plus scrupuleuse, qu'ils s'acquittent des promesses qu'ils ont faites à cette affreuse Divinité, aussitôt qu'ils se persuadent avoir obtenu grace. Un Prêtre, qui se dit ministre et confident de cet esprit, est appelé pour diriger les cérémonies superstitieuses, qui doivent accompagner leurs remercimens. Plusieurs Péguans, au commencement du jour, ont pour habitude de sortir de leurs maisons, avec une poignée de riz dans une main,

(1) De Iside, ibid. p. 370.
(2) Ibid. p. 362.
(3) Cont. d'Orv. t. 1, p. 396.

et un flambeau dans l'autre. Ils crient de toutes leurs forces, qu'ils cherchent le mauvais esprit pour lui donner sa nourriture, afin qu'il daigne les laisser tranquilles pendant la journée. C'est bien le cas de dire ici, que la crainte a fait les Dieux. Il semble que ce n'est qu'au malin esprit, que les Péguans rendent un culte solemnel; il lui dressent des autels, ils les ornent de fleurs, et les chargent d'offrandes. La persuasion, dans laquelle ils sont de sa méchanceté et de sa puissance, en fait autant de zélés adorateurs, qui étudient tous les moyens de se rendre favorable cette terrible Divinité. C'est sans doute par une suite de cette opinion, qu'ils révèrent singulièrement le Crocodile. Il sembleroit que le respect, que ces peuples avilis ont pour leurs empereurs et leurs rois, prend sa source dans le même sentiment de crainte. Ils ont traité leurs Dieux, comme leurs despotes, qu'ils n'adorent que parce qu'ils en ont peur.

Les habitans de l'île de Java (1) reconnoissent un chef suprême de l'Univers; mais c'est au malin esprit, ou au mauvais principe qu'ils adressent leurs prières et leurs offrandes, pour qu'il ne leur fasse pas de mal.

Les Moluquois ont des sorciers (2)

(1) Cont. d'Orv. l'. t. 2, p. 289.
(2) Ibid. p. 331.

appelés Zwangis, qui évoquent le malin esprit.

Les Sauvages des Philippines adorent le soleil, la lune et les étoiles; et rendent aussi un culte au malin esprit (1), à qui ils font des sacrifices. Le premier Dieu est le Dieu qui lance le tonnerre, et ils l'appellent *Maglante*.

Les Nègres de la Côte-d'Or (2) admettent aussi deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais; l'un blanc, et l'autre noir et méchant; ils les traitent à-peu-près comme font les Péguans, dont nous avons parlé ci-dessus. Ils s'occupent peu du premier, qu'ils appellent *Bossum, et Jangu Mon*, c'est-à-dire, Bonhomme. Ils redoutent le second, auquel, d'après les Portugais, ils ont donné le nom de Démon, ou de Diable. De-là, sans doute, l'opiniou où ils sont, qu'après leur mort ils seront transportés dans le pays des Blancs, et qu'ils prendront leur couleur. On voit dans cette persuasion des vestiges de la théorie des deux principes Ormusd et Ahriman, dont l'un habite le séjour de la lumière, et l'autre celui des ténèbres. Les fictions sacrées des Chrétiens, et leurs livres Apocalyptiques peignent les Élus vêtus de blanc, et habitant le séjour lumi-

(1) Ibid. p. 368.
(2) Cont. d'Orvill. l. 4. p. 281.

neux de l'Agneau, ou du signe sous lequel le soleil et la lumière, au printemps, reprennent leur empire sur les ténèbres.

Les Hottentos ont aussi leur Divinité méchante, qu'ils nomment *Touquoa* (1). Ils la représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentos, et source de tous les maux qui affligent le monde, au-delà duquel sa puissance cesse. Ce principe est le même que celui des Asiatiques, des Mages, etc. qui ne reconnoissent l'action du mauvais principe, que dans les effets sublunaires. C'est à ce redoutable Génie qu'ils offrent leurs prières et leurs nombreux sacrifices, afin de le fléchir, et afin qu'il consente à les épargner. On voit encore ici un exemple des effets de la crainte, et de son influence dans la religion. Ils disent que souvent ils se montre à eux sous la figure d'un monstre difforme, couvert de poil, et avec les pieds d'un cheval; figure assez semblable à celle du Centaure, placé sous le Signe dans lequel Typhon, ou le Chef des ténèbres reprend son empire. Les habitans de l'île de Ténériffe (2) reconnoissoient un Dieu suprême, à qui ils donnoient

(1) Cont. d'Orvill. t. 4, p. 440.
(2) Ibid. p. 482.

le nom d'*Achguaya-Xerax* (*ssss*), qui signifie le plus grand, le plus sublime, le conservateur de toutes choses. Ils admettoient aussi un mauvais Génie, qu'ils appeloient *Guayotta*.

Les Madégases, ou habitans de l'île de Madagascar, reconnoissent aussi les deux principes. Ils nomment le premier *Jadhar*, ou le grand Dieu tout-puissant. Ils ne lui élèvent point de Temples; ils ne le représentent jamais sous des formes sensibles, et ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon, et qu'il connoît leurs besoins; mais ils lui font des sacrifices. Le second, appelé *Angat*, reçoit sa part des victimes qu'ils immolent à l'autre. Ils donnent aussi la forme de serpent au mauvais principe, et supposent que ce Génie cruel et sanguinaire a pris la forme de ce reptile (1).

On retrouve à-peu-près les mêmes idées chez les Tapuyes, peuple de l'Amérique méridionale, situé presque à la même latitude que le sont les Madégases en Afrique. Ils reconnoissent les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais (2). Mais ils ne cherchent pas à gagner par leurs prières le premier, parce qu'étant naturellement bon,

(1) Sonnerat, v. de l'Inde, t. 2, l. 4, p. 328.
(2) Voss. de Orig. Idol. addend. ad. l. 1, p. 3

il ne peut faire de mal à personne. Ils révèrent au contraire, et ils invoquent le second, parce qu'il est colère, et qu'il nuit à ceux qui ne l'honorent pas. Ils n'entreprennent pas de voyages, ne livrent point de combats, qu'ils n'aient mis dans leurs intérêts ce génie malfaisant, en l'honorant par toutes les pratiques du cérémonial religieux. C'est même de-là qu'ils s'attribuent la science de la divination. Sonnerat dit à-peu-près la même chose des Madégases, et ce rapprochement peut conduire à d'autres conséquences, sur la communication des peuples de l'Asie avec l'Amérique, en faifant le tour de l'Afrique, et prenant pour station intermédiaire l'île de Madagascar.

Quoiqu'il en puisse être de la conjecture ici hazardée, il est certain que le système fameux des Asiatiques et des Egyptiens sur les deux principes se retrouve par-tout en Amérique. Les habitans du Brésil (1) reconnoissent un mauvais génie, dont le nom approche fort de celui des Madégases ; il s'appelle *Aguyan*. Ce Génie leur cause beaucoup de frayeur, et on leur entend dire, que plusieurs d'entre eux ont été changés en Démons. Ils ont des devins, qui se disent en commerce

(1) Cont. d'Orvill. t. 5, p. 350.

avec *Aguyan*, de qui ils prétendent tirer des oracles, et l'art de guérir les maladies.

Les Indiens de Tierra-Firme (1), qui pensent qu'il y a un *Dieu au ciel*, et que ce Dieu est le *Soleil*, reconnoissent en outre un mauvais principe, auteur de tous les maux qu'ils souffrent; et, pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums et du maïs. Car on a toujours traité les Dieux, comme les hommes puissans, de qui on veut obtenir quelque faveur. Cet Être ténébreux leur apparoît souvent, à ce que disent les prêtres, qui sont en même-temps législateurs, médecins et ministres de la guerre : car les prêtres par-tout se sont saisis de toutes les branches de pouvoir, que la force et l'imposture exercent sur les crédules mortels. L'empire que s'arrogent les prêtres sur l'esprit malin lui-même, qu'ils forcent, disent-ils, à répondre aux questions qu'ils lui font, leur donne une grande autorité sur toute la nation, et la finesse qu'ils ont de ne faire ces conjurations magiques qu'en secret, ajoute encore au respect qu'on leur porte. Ils font, comme les anciennes sibylles (2), des contorsions, poussent

(1) Cont. d'Orvill. ibid. t. 5, p. 251.
(2) Virg. Æneid, l. 6. v. 80.

des cris, des hurlemens accompagnés des plus affreuses grimaces, comme les Corybantes. Ils s'accompagnent du bruit de certaines pierres, qu'ils frappent en cadence, de celui de lugubres tambours, du son des flûtes de cannes, et de celui qu'ils tirent de plusieurs os de bêtes liés ensemble. Faisant succéder à un bruit affreux un morne silence, ils parviennent à en imposer à ce peuple imbécille. Ce peuple est celui de tous les siècles et de tous les pays, ainsi que les prêtres imposteurs sont aussi ceux de tous les temps et de toutes les régions du monde; la différence n'est que du plus ou moins, ou dans les formes. N'avons-nous pas nos exorcistes, et les prêtres dans nos campagnes ne sont-ils pas réputés possesseurs d'un grimoire magique, avec lequel ils évoquent et consultent le Diable? voilà le peuple du Brésil.

Les Caraïbes admettent aussi deux sortes (1) d'esprits, les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, et dont chacun a le sien, qui lui sert de guide sur la terre. Ce sont nos anges gardiens. Les autres mal-faisans, sans demeure fixe, parcourent les airs pendant la nuit, et prennent plaisir à nuire aux mortels. Ils ont, dit-on, outre

(1) Cont. d'Orv. Ibid. t. 5, p. 72.

cela quelqu'idée d'un Être-suprême ; qu'ils pensent être fort tranquille, occupé à jouir de son bonheur sans se mêler du sort des hommes.

Les habitans de la Louisianne (1) reconnoissent aussi deux principes, l'un *Mâle*, *principe* du bien, et l'autre *Femelle*, *principe* du mal. Ces deux principes, selon eux, gouvernent tout le monde.

Les Floridiens adorent le Soleil, la Lune et les Astres. Ils reconnoissent aussi un mauvais principe (2), sous le nom de *Toïa*, qu'ils cherchent à se rendre favorable en célébrant des fêtes en son honneur. Leur principale solemnité en honneur de ce génie est très-nombreuse et très-bruyante sur tout. Ils font retentir le bruit d'une multitude de tambours, qui accompagnent leurs danses, et les chants qui ont pour objet les louanges du *Toïa*. Au milieu de ces exercices, les prêtres feignent d'entrer dans une sainte fureur, et se sauvent dans le bois, sous prétexte de consulter le mauvais principe. Pendant leur absence, les femmes et les filles ne cessent de pleurer et de pousser d'affreux gémissemens, comme les anciennes Bacchantes de la

(1) Cont. d'Orvill. ibid. t. 5, p 408.
(2) Ibid. t. 5, p. 502.

Grèce. Elles se tailladen le visage et les bras, comme les Galles de Cybèle, et elles offrent au *Toïa* le sang qui coule de leurs blessures. C'est ainsi que l'imposture sacerdotale, en faisant le tour du monde, a cherché dans l'avilissement des hommes des garants sûrs de leur obéissance aveugle à ses lois cruelles. Quelquefois ces prêtres sont deux jours entiers sans reparoître; enfin ils se montrent et débitent à leur retour tout ce qu'ils supposent avoir appris de la propre bouche du malin esprit. Ces sortes d'oracles, fruit de l'imposture la plus hardie, règlent pendant l'année toutes les actions des crédules Floridiens.

Les Péruviens révéroient (1) *Pachacamac*, Dieu invisible, immatériel et auteur du bien; ils lui opposoient *Cupaï*, qui étoit l'auteur du mal, et lorsqu'ils prononçoient son nom, ils crachoient à terre en signe de mépris.

Les Virginiens (2) reconnoissent un Dieu suprême et bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, et dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce Dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement tranquille, mais en même-

(1) Cont. d'Orville, t. 5, p. 331.
(2) Ibid. p. 452.

temps souverainement indifférent. Cependant les Virginiens l'invoquent, quoiqu'ils n'osent se flatter de le tirer de son engourdissement. Ils en reconnoissent un autre plus actif, mais dont l'activité se tourne vers le mal. Il ne se mêle du monde, que pour en troubler l'harmonie. C'est lui qui détruit les moissons, qui produit les tempêtes, et qui cause tous les ravages qu'éprouve la terre. On ne peut l'appaiser que par de fréquens sacrifices. On ne sait s'ils le subordonnent au grand Dieu, et si c'est lui qu'ils appellent Okée ou Kiwasa, Divinité à laquelle se rapporte presque tout leur culte.

Les Canadiens et les Sauvages (1) voisins de la baye d'Hudson adorent le soleil, la lune et le tonnerre. Mais les Divinités auxquelles ils adressent le plus souvent leurs prières, ce sont les esprits malins, qu'ils redoutent beaucoup, comme étant tout-puissans pour faire le mal.

Les Eskimaux (2), qui habitent cette contrée, reconnoissent un *Dieu* d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukcouma*, mot qui dans leur langue signifie grand chef. C'est ce Dieu, qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent,

(1) Ibid. t. 5, p. 411.
(2) Ibid. p. 511.

et en reconnoissance, ils chantent ses louanges, et lui adressent des prières. Un autre Dieu, nommé *Ouikka*, est l'auteur de tous leurs maux. Il fait naître les tempêtes, il renverse les barques, il rend inutiles les travaux, et sa méchanceté le rend redoutable.

Voici le raisonnement que font tous les Sauvages, qui admettent le Dieu bon, et le mauvais. Ils croient assez inutile de faire des offrandes au premier, parce qu'incapable de faire du mal il cherche à faire tout le bien qu'il peut; l'esprit malin, au contraire, toujours disposé à nuire, veut être fléchi par des prières ou gagné par des offrandes. De-là vient que nous avons vu assez généralement, chez les peuples Sauvages, le Dieu méchant recevoir plus d'hommages que le bon. Il n'en étoit pas de même chez les Peuples civilisés de l'ancien continent. Ils avoient des sacrifices pour le bon, comme pour le mauvais principe, et ils croyoient qu'il ne suffisoit pas d'écarter le mal, mais qu'il falloit encore solliciter le bien, parce que les Dieux, comme les hommes, ne sont pas fâchés d'être priés.

Revenons donc à ceux-ci, et laissons les hordes Sauvages, qui ont bien conservé des traces de l'ancienne tradition sur les deux principes contraires

de la Nature, tradition qui se perd, suivant Plutarque, dans la nuit des temps; mais chez qui ce dogme ne forme par un système théologique aussi complet et aussi régulièrement ordonné, qu'il se trouve l'être chez les Grecs, et sur-tout chez les Egyptiens, chez les Chaldéens, et par-dessus tout, chez les Perses et chez les Assyriens, de qui les Juifs et les Chrétiens ont emprunté ce dogme fondamental de leur croyance. Les Assyriens et les Perses (*tttt*), dit Saint-Augustin (1), honorent deux Dieux, l'un bon, et l'autre mauvais, comme il est aisé de s'en convaincre par leurs livres.

Nous n'avons pas les livres théologiques des premiers; mais nous avons une partie de ceux des seconds, ou des Perses, et nous retrouvons à chaque page le dogme des deux principes, qui est tellement fondamental dans cette religion, qu'on pourroit croire qu'ils en ont été les auteurs avec les Egyptiens, ou au moins, qu'aucun peuple n'a fourni autant de monumens de cette opinion religieuse. Aussi sera-ce de leurs livres que nous tirerons le plus de lumière pour l'intelligence des Cosmogonies, et des grandes fables sacrées de tous les peuples.

(1) De Civ. Dei, l. 5, c. 21.

Les

Les Mages, suivant Diogène Laerce (1), ou plutôt suivant Aristote cité par lui, étoient plus anciens que les prêtres Egyptiens, et ils reconnoissoient deux principes, l'un qu'ils appeloient le bon Génie, et l'autre le mauvais. Le premier se nommoit Oromaze, leur Jupiter, et le second Ahriman, leur Pluton. Hermippus, Eudoxe, et Théopompe assuroient la même chose qu'Aristote. On prétend même que leurs dogmes étoient passés chez les Indiens et chez les Juifs, et que les Gymnosophistes de l'Inde, et les docteurs Juifs avoient été Disciples des Mages. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Genèse des Juifs, et les fictions sacrées du Christianisme, entées sur la doctrine Judaïque, s'expliquent parfaitement par les principes de la théologie des Perses, comme nous le faisons voir dans la suite de cet ouvrage. On en trouvera une nouvelle preuve dans notre explication de l'Apocalypse, qui roule toute entière sur le combat des deux principes, et qui se termine par la victoire que le soleil, ou Ormusd, principe lumière, figuré par l'agneau équinoxial du printemps, remporte sur Ahriman, figuré par le dragon, qui fixe le retour de l'automne et de l'hiver;

(1) Diog. Præm. p. 6.

en un mot, on y retrouvera toutes les idées théologiques sur le monde et sur sa fin future, que Plutarque attribue aux Mages, comme nous le verrons bientôt.

Quant aux Egyptiens, on ne peut douter que leur Osiris et leur Typhon ne répondent à l'Ormusd et à l'Ahriman des Perses; et que le système des deux principes ne soit la base de leur théologie, comme elle l'est évidemment du traité d'Isis et d'Osiris de Plutarque. Néanmoins nous sommes persuadés, que quelqu'ancienne que soit en Egypte cette théorie sur les deux principes, ainsi que l'application qui en a été faite à l'Astronomie, ces idées Cosmogoniques n'y sont pas nées. Elles n'ont guères pu y naître, parce que le contraste des deux principes et de leurs effets, sur-tout relativement à la vicissitude périodique du chaud et du froid, de la régénération et de la destruction des plantes et des végétaux, n'y est pas à beaucoup près aussi sensible que dans le nord de la Perse et dans l'Armenie (*uuuu*).

Pour qu'une idée physique ait été fortement exprimée, il a fallu qu'elle ait été fortement sentie; pour que le contraste des principes générateurs et destructeurs, qui se partagent entre eux la révolution annuelle, ait été la base d'une Cosmogonie, il a fallu qu'il fût

très-frappant, chez ceux qui les premiers les ont fait entrer dans la théologie naturelle. Or, à cet égard, le climat de Perse a dû être beaucoup plus favorable que celui d'Egypte, pour faire germer de semblables idées; et Aristote me semble avoir raison de donner à la doctrine des Mages la priorité sur celle des Egyptiens, au moins relativement au dogme des deux principes.

C'est à tort qu'Agathias dit que ce dogme étoit récemment admis chez eux, et qu'ils avoient une nouvelle doctrine, qui leur étoit commune avec les Manichéens, laquelle consistoit à admettre deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Ce dogme étoit bien celui des Manichéens; mais ils l'avoient emprunté des Perses, chez qui cette distinction théologique étoit de la plus haute antiquité. C'est d'après elle que fut composé le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs. Les livres Zends démentent l'assertion d'Agathias. Il convient au reste (1) qu'ils attribuoient au bon principe tout ce qu'il y a de bien et de beau dans la Nature, et au mauvais tout ce qui est contraire à ces effets; qu'ils désignoient ces principes par des noms barbares, appelant Ormisdaten, (c'est Oromaze

(1) Agath. l. 2, p. 58.

ou Ormusd) le Dieu bon ou le Demiourgos bienfaisant, et Ahriman le mauvais génie, ou le Dieu destructeur. Pour célébrer la victoire du bon principe sur le mauvais, ils avoient établi une de leurs plus grandes fêtes, dans laquelle ils tuoient des serpens et des reptiles venimeux, et par-là ils croyoient faire une chose agréable au bon principe, et désagréable à Ahriman, qu'ils mortifioient. On se rappelera que nous avons déjà dit que le serpent étoit dans toutes les théologies la forme symbolique du chef des génies de Ténèbres, de Typhon, du Diable, des Géans, des Titans, de Python, ennemi d'Apollon, du Dragon, ennemi de l'Agneau et de ses fidèles, de Pluton, etc. Nous verrons bientôt que ce Serpent est celui des constellations.

L'auteur d'un ancien ouvrage, attribué à Origène (1), dit que Pythagore avoit appris de Zarastha, le même peut-être que Zerdusth ou Zoroastre, qu'il y a deux principes de toutes choses; que l'un est *le père* et l'autre *la mère*. Que le père est la *lumière*, et la mère, les *ténèbres*. Il est bien singulier, que nous ayons trouvé la même définition des deux principes chez les peuples de la Louisiane (2). Quel a

(1) Origen. Philosoph.
(2) Voyez ci-dess. p. 227

été le canal de communication entre la Perse et la Louisiane, et à quelle époque ces idées ont-elles passé en Amérique? Voilà une grande question à résoudre : nous en laissons à d'autres la solution. Revenons à Pythagore.

Il pensoit que les dépendances du principe lumière sont le chaud, le sec, le léger, le vîte; et que celles des ténèbres sont le froid, l'humide, le pésant, le tardif (1); et que le monde tire son existence de ces deux principes, comme du mari et de la femme. Cette théorie rentre dans celle de la cause active et de la cause passive, par la raison que nous avons apportée plus haut.

L'auteur des actes d'Archelaüs, ou de la dispute de Cascar, prétend que l'Hérésiarque Scythien fut le premier qui établit la dualité ou le dogme des deux principes, et qu'il tenoit son opinion de Pythagore ou, suivant (2) Socrate, d'Empedocle. Cyrille de Jérusalem veut au contraire qu'il soit sectateur d'Aristote. Beausobre soutient avec raison que l'opinion des deux principes et la tradition de la guerre, qui s'alume entre eux, étoit une opinion philosophique fort ancienne dans tout

(1) Beausobre, traité du Manich. t. 1, p. 54.
(2) Beaus. t. 1, l. 1, c. 3, p. 29.

l'Orient, où ces chimères furent primitivement imaginées. Au reste, il est certain qu'Aristote, comme Platon, admettoit un principe de mal qui résidoit dans la matière et dans son imperfection éternelle. Quant à Pythagore, si on juge de son système par la manière dont Porphyre et Plutarque nous en parlent, on verra qu'il rentre dans celui de Manés, c'est-à-dire que c'est l'ancien système adopté dans l'Egypte et dans tout l'Orient. Pythagore, dit Porphyre (1), concevoit deux puissances opposées, l'une bonne, qu'il appeloit l'unité, la lumière, la droite (*xxxx*), l'égal, le stable, le droit.; l'autre mauvaise, qu'il nommoit le binaire, les ténèbres, le gauche, l'inégal, l'instable, le courbe (2). Pythagore, ajoute Beausobre, n'avoit point inventé ces idées; il les tenoit des Orientaux qui furent ses maîtres, aussi bien que ceux de Scythien, et de Manès. Pythagore passa douze ans à Babylone où il étudia sous un Mage, nommé Zarastas, qui l'instruisit de la Nature, ou des secrets de la Divinité universelle et des pouvoirs : c'étoit là l'étude des philosophes de l'Orient.

Pythagore, dit Varron (3), reconnoissoit deux principes de toutes choses,

(1) Porph. de vit. Pyth. p. 25.
(2) Plut. de Iside, p. 370.
(3) Varro de Ling. lat. l. 4.

le *fini* et l'*infini*; le *bien* et le *mal*; la *vie* et la *mort*; le *jour* et la *nuit* (1). Varron ajoute que lorsqu'on présentoit aux Grecs la lumière, ils s'écrioient; que *la lumière est bonne!* par-tout la lumière en effet a été regardée comme le premier bienfait de la Nature. Pythagore pensoit que le blanc tenoit de la nature du bon principe, et que le noir tenoit de celle du mauvais (2). Que la lumière et les ténèbres, le chaud et le froid, le sec et l'humide se méloient à dose égale (3); que le triomphe du chaud étoit l'été, celui du froid l'hiver; et que leur combinaison égale donnoit le printemps et l'automne, dont l'un produisoit la verdure, et étoit favorable à la santé, et l'autre en détériorant tout donnoit naissance aux maladies. Il appliquoit la même idée au lever et au coucher du soleil. Conformément aux principes des Mages, Pythagore pensoit que Dieu ou Ormusd ressembloit par le corps à la lumière, et par l'ame à la vérité (4).

Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, admet aussi deux principes, qui agissent en sens contraire dans le monde sublunaire; il appelle le pre-

(1) Idem. l. 5, p. 46.
(2) Diogen. Laer. l. 8, p. 589.
(3) Ibid. p. 583.
(4) Porph. vit Pyth. p. 27.

mier la Nature, principe d'ordre qui travaille toujours la matière par ses opérations fécondes et par des organisations régulières; et l'autre discorde, principe de contrariété et de désordre, qui détruit sans cesse les œuvres du premier principe. Il les place l'un et l'autre dans ce qu'il appelle le monde, dont l'idée se restraint souvent à la partie élémentaire, au sein de laquelle s'opèrent les générations et les destructions. Car toute la partie supérieure à la lune étant constamment la même, sans changement, ni altération dans sa nature, ne pouvoit pas éprouver les chocs du mauvais principe. Le cercle de la lune terminoit son empire.

Mais si les effets n'avoient lieu que dans le siége des élémens, les causes furent souvent censées agir plus haut, et résider dans les Astres mêmes, qui modifioient la Nature sublunaire, et qui annonçoient, comme signes, les opérations variées du principe ténébreux dans la matière, au sein de laquelle sa Nature l'attachoit. Typhon étoit en effet enchaîné dans l'obscure Tartare, tandis que Jupiter régnoit dans les champs lumineux de l'Olympe. Ce qu'il importe sur-tout de connoître, c'est la manière dont ces deux principes se mêloient dans la matière qui compose le monde, où le Dieu bon et lumineux répandoit

tout le bien qu'il pouvoit, afin de corriger le mal, que le principe ténébreux y avoit mis, et qui étoit une suite de sa Nature, ainsi que de celle de la matière, qu'il falloit organiser régulièrement, et rappeler sans cesse à l'ordre que le mauvais principe contrarioit éternellement. Pour y réussir, il faut tracer la ligne de démarcation de ces deux pouvoirs opposés. La fiction sacrée des Mages sur la distribution du monde, entre les deux principes, va nous servir à cela (1).

Les Perses disent qu'Oromaze, né de la lumière la plus pure, et Ahriman, né des ténèbres, se font mutuellement la guerre : « que le premier a engendré » six Dieux, qui sont la bienveillance, » la vérité, le bon ordre, la sagesse : la richesse et la joie vertueuse » : ce sont autant d'émanations du bon principe et autant de biens qu'il nous distribue, « que le second en a de même engen- » dré six, contraires aux premiers dans » leurs opérations. Qu'ensuite Oromaze » s'étoit fait lui-même trois fois plus » grand qu'il n'étoit, et s'étoit élevé » au-dessus du soleil autant que le soleil » est au-dessus de la terre ; et qu'il » avoit orné le ciel d'étoiles, dont une » entre autres, Sirius, avoit été éta-

(1) Plutarch. de Iside, p. 369.

» blie comme la sentinelle ou la garde
» avancée des Astres. Qu'il fit outre
» cela vingt-quatre autres Dieux, qui
» furent mis dans un œuf : que ceux qui
» furent produits par Ahriman, égale-
» ment au nombre de vingt-quatre, per-
» cèrent l'œuf, et mêlèrent ainsi les
» maux et les biens. Ils ajoutent qu'il
» viendra un temps marqué par les
» destins, où Ahriman, après avoir
» amené la peste et la famine, sera
» lui-même entièrement détruit ; qu'alors
» la terre, sans aucune inégalité, sera
» le séjour d'hommes, tous heureux,
» parlant tous la même langue et
» vivans sous la même loi. Théopompe
» ajoute que, selon les Mages, l'un de
» ces Dieux doit être 3,000 ans vain-
» queur et l'autre vaincu ; qu'ils seront
» trois autres mille ans à combattre l'un
» contre l'autre, et à détruire leurs
» ouvrages réciproquement ; qu'enfin
» Ahriman périra et que les hommes
» revêtus d'un corps transparent joui-
» ront d'un bonheur inaltérable. Que
» Dieu, après avoir achevé toutes
» ces choses, se reposera pendant un
» certain temps, qui ne sera pas long, mais
» tel à-peu-près que le sommeil d'un
» homme, qui auroit achevé un travail
» pénible ».

Tel est le précis des idées fondamentales de la théologie des Mages. Je pour-

rois déjà ajouter d'avance, que telle est aussi la base de l'ouvrage Apocalyptique de Jean, dans lequel, après bien des combats du mauvais principe, ou du dragon contre le bon principe, celui-ci demeure vainqueur, enchaîne le dragon dans l'étang de souffre, et transporte les Elus dans le séjour lumineux d'Ormusd ou de l'Agneau, dont le principe lumière au printemps prend la forme dans son triomphe. Là il les fait jouir d'une félicité inaltérable, dont les derniers Chapitres de cet Ouvrage contiennent la peinture. Mais revenons à l'examen détaillé de ce morceau énigmatique de la théologie des Mages, qui bien entendu nous servira à expliquer les deux premiers chapitres de la Genèse, et en général tous les livres Cosmogoniques, qui ont pour base la théorie des deux principes.

Oromaze né de la substance pure de la lumière; voilà le premier principe. Qu'on l'appelle Osiris, Jupiter, le bon Dieu, le Dieu blanc, etc. peu nous importe. Ahriman né des ténèbres; voilà le second, l'ennemi éternel du premier. Qu'il s'appelle Typhon, Python, le chef des Géans, Satan, le Diable, le Dieu noir, peu nous importe encore. Mais ce qui n'est pas indifférent, c'est de savoir où ils placent le siége de leur action, et quels effets dépendent de

chacun d'eux. Ormusd agit dans toute la partie supérieure à la lune, jusqu'au ciel des fixes, dans cet intervalle, dont le soleil occupe le milieu, et qui se subdivise en sept sphères, dont trois au-dessus du soleil, et trois au-dessous. Voilà ce que signifient ces mots énigmatiques, qui nous apprennent que ce Dieu, pour composer le ciel des étoiles, ou le premier mobile, cette sphère lumineuse où sont attachées et où brillent les fixes, franchit trois sphères, celle de Mars, celle de Jupiter, celle de Saturne, et que devenu trois fois plus grand ou plus élevé, il met en sentinelle Sirius, pour veiller sur toutes les étoiles fixes, dont il est le chef par sa grosseur et son éclat. Les trois sphères inférieures sont celle de Vénus, celle de Mercure, et celle de la lune, où se termine le séjour des Dieux et finit la partie active du monde. Ormusd s'est donc élevé autant au-dessus du soleil, que le soleil l'est au-dessus de la partie passive, ou de la sphère élémentaire, appelée la terre ou la matière sujète aux transmutations.

La sphère des fixes est divisée en douze grandes parties, qu'on appelle signes, marquées de douze figures, connues sous le nom de constellations. Chacun de ces signes est sous l'inspection d'un Dieu; ce qui a donné la série

des douze grands Dieux, dont nous avons déjà parlé. Oromaze crée et s'attache six Dieux bienfaisans, et laisse Ahriman en créer six autres, destinés à contrarier les opérations des six premiers; voilà donc douze premiers Dieux, dont six sont subordonnés au principe de la lumière et du bien, et six autres subordonnés au principe du mal et des ténèbres, dont ils sont agens. Voilà donc aussi chez les Perses douze grands Dieux, comme chez les Egyptiens, chez les Grecs et les Romains, mais qui se groupent sous deux chefs, Lumière et Ténèbres, Dieu et le Diable, Ormusd et Ahriman. Les combats de leurs chefs se distribuent sur une durée de temps, divisée en intervalles de mille ans. Six mille ans sont affectés à la durée des triomphes alternatifs des deux chefs, et six mille ans aux combats, et à la destruction des œuvres de l'un par l'autre, à raison de trois mille pour chacun. Ce qui donne en totalité douze mille ans, pendant lesquels les principes combattent, triomphent et jouissent paisiblement de leur victoire, chacun durant un temps égal.

Les livres des Perses confirment cette tradition des Mages, conservée par Plutarque d'après les écrits de Théopompe. Ils admettent avant tout le temps

sans bornes (1), ou l'éternité, du sein de laquelle est sorti la lumière première, et les deux principes Ormusd et Ahriman; le premier bon par essence, et source de tout le bien de la Nature, et le second corrompu et auteur de tout le mal.

Au temps sans bornes, ou à l'éternité est subordonné le temps borné, ou le temps engendré et mesuré par les révolutions célestes. Il est compris dans une période sous-divisée en douze parties, qui se sous-divisent chacune en millièmes de parties que les Perses appellent ans, et que nous appelerons plus exactement des douze millièmes de la révolution totale. Ces millièmes sont répartis par eux dans la totalité du cercle annuel, que parcourt le soleil chaque année, de manière que chaque douzième de la route annuelle du soleil, ou, chaque signe en contienne mille. Ils appelent donc chaque signe un mille, et chaque mille est désigné par le nom de l'animal céleste qui caractérise le signe. Ils disent le mille d'*Aries* ou de l'Agneau, le mille du Taureau, le mille des Gemeaux, le mille du Cancer, etc. pour dire le signe de l'Agneau, du Taureau, des Gemeaux, du Cancer. Il résulte de-là, que les douze

(1) Zend-Avesta, t. 2, p. 592.

mille de la période bornée comprennent les douze signes, sous lesquels combattent, triomphent et règnent successivement les douze premiers Dieux, bons et mauvais, qui, comme leurs chefs, se partagent la révolution totale des douze mille parties de temps. Car c'est un dogme fondamental de cette théologie (1), que la durée du temps borné, fixée à douze mille, se partage également entre Ormusd et Ahriman; entre les guerres et les victoires des deux principes, qui se terminent au bout de la période par le triomphe d'Ormusd. Le Zodiaque, ou le temps distribué dans ses douze signes par millièmes parties, quelque nom que l'on donne à ces parties, se partage donc également entre le principe lumière et le principe ténèbres, entre le principe du bien et celui du mal, entre Dieu et le Diable, etc.

Il s'agit actuellement de savoir quels sont les signes du bien; quels sont ceux du mal, et où commencent et finissent les domaines des deux principes, dans la division du Zodiaque. Les Perses eux-mêmes nous l'apprennent.

Ils fixent l'époque de la durée du bonheur de l'homme, depuis l'Agneau

(1) Zend-Avesta, t. 2, p. 592.

ou depuis le signe équinoxial du printemps, jusqu'au signe de la Balance, qui occupe l'équinoxe d'automne. Là, suivant eux, le mal s'introduit dans l'Univers (1), sous le septième mille de la division de la révolution totale du monde; c'est-à-dire qu'ils font commencer et finir le bien de la Nature, et le règne du bon principe, aux époques mêmes de la révolution annuelle, où, commence et où finit de se faire sentir l'action bienfaisante du soleil, dans les graduations successives de la chaleur et de la durée du jour. Ce sont ces six premiers signes, qu'ils appelent les mille de Dieu, et les six autres, qu'on peut appeler les mille du Diable, pour me servir de cette expression. Le temps, suivant le Boundesh, ou suivant la Cosmogonie des Perses (2), est de 12,000 ans. Le mille de Dieu sont l'*Agneau*, le *Taureau*, les *Gemeaux*, le *Cancer*, le *Lion* et l'*Epi*, ou la *Vierge*, ce qui fait 6,000 ans. Après les mille de Dieu la *Balance* vint, et Ahriman ou Pétîârêh parut dans le monde. Après les mille de Dieu vint le *Scorpion*, et Zoack agit pendant mille ans, etc.

Il résulte de ces passages, tirés des livres sacrés des Perses, que les six

(1) Boundesh. t. 2, p. 353.
(2) Zend-Avesta, t. 2, p. 421.

Dieux

Dieux d'Ormusd, qui chacun président à un bien physique ou moral, sont les Divinités tutélaires des six premiers signes, à compter d'*Aries*, ou du premier signe du printemps, et que les six autres, qui les combattent et qui contrarient leurs opérations, ou détruisent leurs effets, sont les six signes suivans, que parcourt le soleil, depuis le moment où la végétation commence à s'altérer, jusqu'au moment où la Nature se régénère au printemps, sous les rayons du soleil en conjonction avec le signe équinoxial, soit l'*Agneau*, soit le *Taureau*. Car tous deux ont successivement occupé cette place. D'ailleurs c'est dans le Zodiaque que réside la principale cause des effets sublunaires, comme l'a très-bien observé Ocellus de Lucanie ; et c'est de lui que découlent les influences bonnes ou mauvaises des planètes, qui y circulent.

Il ne doit donc nous rester aucun doute sur le sens de la division première des douze Dieux de la théologie des Mages, dont six font le bien sous l'empire d'Ormusd leur chef, et six autres le mal sous celui d'Ahriman pareillement leur chef. Ces Dieux se mêlent dans le monde sublunaire, et combinent leurs influences avec celles des autres constellations, lesquelles sont au nombre de trente-six, comme nous l'avons déjà

observé. Ces trente-six constellations extra-zodiacales, en se groupant sous la bannière des douze grands Dieux ou des douze signes, chacun en égal nombre, présentent une nouvelle division du ciel en quarante-huit constellations, dont trente-six hors des signes, et douze dans les signes. Car chaque signe ou chaque douzième du Zodiaque est figuré par une image, appelée la constellation du signe (*yyyy*); ce qui nous donne quarante-huit images célestes, ou Astérismes, qui sont autant de Dieux, dont vingt-quatre se rangent du côté du principe lumière, et vingt-quatre du côté du principe ténèbres. Ce sont-là les quarante-huit Dieux, dont vingt-quatre sont bienfaisans et vingt-quatre malfaisans, qui partagent entre eux la sphère céleste, et par leurs influences contraires versent le bien et le mal, qui se trouvent mélés dans le monde, figurés par l'œuf mystérieux des Mages. C'est dans cet œuf qu'ils se mêlent, qu'ils se combattent, qu'ils circulent en sens contraire, et qu'ils triomphent successivement l'un de l'autre, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de nos climats.

Toutes les fables Cosmogoniques n'ont d'autre but, que d'exprimer cette marche opposée, et ces chocs des deux principes dans la succession des saisons et des

phénomènes, qui y correspondent, soit au ciel dans les signes ou dans les causes, soit ici-bas dans les effets. Voilà tout le secret des Mages et le mystère de l'œuf consacré dans toutes les cérémonies ou traditions religieuses de l'antiquité.

C'est cet œuf symbolique, que les Egyptiens faisoient sortir de la bouche du Dieu invisible, appelé Kneph. Il est connu dans les mystères de la Grèce, sous le nom d'œuf Orphique. Les Corésiens (1) en faisoient sortir leur dieu Chunong; les Egyptiens leur Osiris, (2) les Orphiques modernes, le dieu Phanès, principe de lumière; (3) les Japonois le font briser par leur taureau sacré, qui en fait éclore le monde; les Grecs le plaçoient aux pieds de Bacchus, dieu à cornes de taureau. Aristophane en fait naître l'Amour, (4) qui avec la nuit organise le cahos. (*zzzz*) Nous verrons ailleurs reparoître ce symbole religieux dans les mystères. Il nous suffit de dire ici, que les anciens convenoient tous, que cet emblême sacré représentoit le monde; et c'est évidemment ce qu'il désigne dans la fable des Mages, sur l'œuf d'Oromaze.

On peut concevoir un œuf mi-parti

(1) Cont. d'Orv. t. 1, p. 175.
(2) Diod. Sicil. l. 1, c. 29, p. 32.
(3) Athenag, leg. p. 70.
(4) Aristoph. de Avib. v. 695.

blanc, mi-parti noir, coupé par le milieu en deux calottes ou hémisphères, et ceint obliquement d'une bande circulaire, dont la moitié est dans l'hémisphère blanc, et l'autre moitié dans l'hémisphère noir. Divisons en douze parties égales cette bande circulaire; il s'en trouvera six dans la partie blanche, et six dans la partie noire. Supposons ensuite trente-six images hors de cette bande, et douze dans cette bande; nous aurons quarante-huit images de Dieux, qui couvriront la surface totale de l'œuf, et dont la moitié servira à marquer les graduations de l'hémisphère blanc, et l'autre moitié celles de l'hémisphère noir. Voilà l'image symbolique du monde divisé en deux principes, sous-divisé en douze cases, et figuré par quarante-huit images. Ces images groupent les astres de bonne ou dangereuse influence, d'après la distinction établie par les Caldéens, comme nous l'avons vu plus haut.

Il suit de-là, que classant les astres d'après les effets produits par leurs levers et leurs couchers, les astres du printemps, tels que le Bélier, le Taureau, le Cocher et la Chèvre Amalthée, seront rangés au nombre des astres bienfaisans; et que les astres d'automne, tels que la Balance, le Scorpion, le Serpent d'Ophiucus et le Dragon des Hespérides, qui se lèvent avec eux, four-

niront les formes du principe malfaisant et seront regardés comme signes ou comme causes des effets produits à cette époque. C'est sous cette forme, qu'on reconnoîtra les deux principes dans les fables anciennes; et c'est par les rapports des aspects de ces astres, qu'on expliquera leurs combats et leurs triomphes.

Nous ferons usage de cette méthode, dans l'explication de la fiction sacrée de Zoroastre et de Moïse, sur l'introduction du mal dans le monde par la Balance ou par la femme porte-balance, et par le Serpent et le Dragon des Hespérides, dont la tête monte sur l'horizon en même temps que le signe de la Balance, et qui par ce lever fixe le commencement du règne du mauvais principe, dont l'origine est au septième mille ou au septième signe, à compter du point équinoxial du printemps.

Cette théorie nous servira aussi à expliquer les mystères des voyages de l'ame humaine à travers les sphères, lorsqu'elle vient ici-bas s'unir à la matière du corps; et lorsqu'ensuite, affranchie de ses liens, elle remonte par l'Agneau ou par le Taureau dans l'empire d'Orsmud, son séjour naturel, pour être régénérée sous cet emblême, après avoir été dégradée par celui du serpent. Car la mysticité fit entrer le système des deux principes

dans la théorie de l'ame humaine, et dans les fictions sacrées, qu'on imagina sur son origine et sur sa destination ; la métaphysique s'étant toujours approprié les idées et les combinaisons systématiques de l'ancienne physique. Les fables sacrées des Manichéens sur l'ame en sont une preuve et s'expliquent par-là, comme on peut le voir dans le Traité de Beausobre sur le Manichéisme (1).

La nature entière se partagea entre les deux principes lumière et ténèbres, et entre leurs agens, ou entre les causes partielles, subordonnées à ces deux causes premières. Ainsi, dans la religion des Chrétiens, si l'ame n'est pas à Dieu, elle est à son ennemi ; si les anges de lumière ne sont pas ses guides, elle est sous la tyrannie des anges de ténèbres. Dès l'origine des choses, il y eut, suivant les Chrétiens, une scission entre les anges : les uns restèrent fideles à la lumière, et les autres prirent le parti des ténèbres, et ces deux armées d'anges blancs et d'anges noirs, ou autrement de bons et de mauvais anges, marchèrent chacune sous la bannière de leur chef, Dieu et le Diable, pour se faire mutuellement une guerre, dont le succès fût la victoire de Dieu ou d'Ormusd, et la défaite de son ennemi. C'est

(1) Beausobre, t. 2, l. 6.

la guerre de Jupiter et des Géans, terminée par le triomphe de ce Dieu et par la défaite de ceux-ci, qui furent précipités dans le noir tartare. Dans cette guerre, on voit Minerve, Vulcain, Pan, Bacchus, &c. tous les Dieux de l'Olympe se ranger du côté du Dieu-Lumière ou de Jupiter Ammon, figuré par l'agneau ou par le bélier, et de l'autre tous les enfans ténébreux de la terre et du cahos, Typhon, &c. combattre Jupiter, et foudroyés ensuite par lui, retomber dans le sein obscur de la terre rebelle, qui les avoit fait éclore.

Proclus,(1) dans son Commentaire sur Timée, regarde la guerre des Géans comme une fiction mythologique, qui exprime la résistance de la matière ténébreuse et cahotique, à la force active et bienfaisante qui l'organise; ce qui rentre en partie dans notre théorie des deux principes, attachés l'un à la substance active et lumineuse du ciel, et l'autre à la substance inerte et ténébreuse de la matière, qui résiste à l'ordre, et au bien que lui communique le ciel.

C'est sur-tout à l'équinoxe du printemps, que cette action créatrice du ciel se manifeste et que se développe toute son énergie démiourgique. Aussi toutes

(1) Procl. in Timeun., p. 119.

ces fables sur le triomphe d'Ormusd ou de Jupiter, d'Osiris, d'Apollon ou de Christ, &c. en général du principe lumière sur le génie des ténèbres son ennemi, sont-elles des fables sur l'équinoxe du printemps (*aaaaa*)? Les formes d'agneau, de bélier ou de taureau que prend le triomphateur en font une preuve. Le Poème de Nonnus confirme cette vérité. Les deux premiers livres peignent les combats de Jupiter contre Typhon, qui lui avoit ravi son tonnerre pendant l'hiver. Le Dieu Lumière le reprend; foudroie son ennemi, qui a des bras et des pieds de serpent. L'hiver finit; le soleil monté sur le Taureau, accompagné d'Orion, brille aux cieux, dit le poète en commençant son troisième livre. La nature entière se réjouit de cette victoire; l'ordre et l'harmonie se rétablissent dans toutes ses parties, où quelque temps auparavant tout étoit dans une affreuse confusion, par la suite de l'empire qu'y avoit exercé le ténèbreux Typhon. C'est bien-là ce qu'on appelle la victoire d'Ormusd sur Ahriman, qui termine les longs combats de ces principes ennemis. Car, comme nous l'avons dit plus haut, c'est Ormusd qui, en dernière analyse, doit triompher et rester maître du champ de bataille, suivant la doctrine des Mages.

Nous allons ajouter ici quelques extraits de cette doctrine tirés du Boun-

desh, où l'on verra le germe de toutes les idées, qui ont fourni la matière des ouvrages théologiques et poètiques, soit des Juifs, soit des Egyptiens, soit des Grecs, sur la guerre des dieux et des anges. (1) « Le Zend nous apprend, que « l'être a été d'abord donné à Ormusd » et à Pétîârêh Ahriman ; ensuite com- » ment le monde a été donné depuis le » *commencement*, et le sera jusqu'à la » fin. Ormusd, *élevé au-dessus de* » *tout*, étoit avec la science souveraine, » avec la pureté, dans la *lumière du* » *monde*. Ce trône de lumière, ce lieu » habité par Ormusd, est ce qu'on ap- » pelle la *lumière première*. Cette science » souveraine, cette pureté, production » d'Ormusd, c'est la loi. Tous les deux, » *Ormusd* et *Ahriman*, dans le cours » de leur existence, sont un seul peu- » ple du temps sans bornes. L'excel- » lent Ormusd existe avec sa loi. Ahri- » man existe aussi avec sa loi dans les » ténèbres. Il a toujours frappé ; il a » toujours été mauvais ; il l'est encore ; » mais il cessera enfin de l'être et de frap- » per. Le lieu ténébreux qu'il habite, » s'appelle Ténèbres premières : il étoit » seul au milieu d'elles, lui qui est ap- » pelé le méchant. Ces deux êtres cachés » dans l'excès du bien et du mal, et

(1) Zend-Aves. t. 2, p. 343.

» sans bornes, parurent en se mêlant » ensemble; les lieux qu'ils habitoient » étoient aussi sans bornes; savoir, celui » du grand Ormusd, qui est appelé » Lumière *première*; et celui de ce mé- » chant, appelé Ténèbres premières. Ils » habitoient seuls au milieu de ces aby- » mes, et l'un s'unit à l'autre. Chacun » des deux est borné selon son corps. » *Ahriman* sait tout, comme Ormusd. » chacun d'eux a donné tout ce qui » existe; » c'est-à-dire, tout le bien et tout le mal de la nature. Chacun d'eux a son peuple. « Le peuple d'Ormusd » sera sans fin au rétablissement des » corps, pendant le cours perpétuel des » êtres : le peuple d'Ahriman disparoî- » tra, au temps où se fera le rétablisse- » ment des corps; pour lui il sera sans » fin ».

C'est absolument-là le dogme consacré dans les trois derniers chapitres de l'Apocalypse, (1) dans les écrits de Théopompe dont parle Plutarque, et dans le Traité d'Isis, où cette déesse ne fait pas périr Typhon après sa défaite, parce que sa nature ne peut être entièrement anéantie, quoique son armée ait été défaite, (2) et ses amis vaincus, au moment de la résurrection d'Osiris réuni

(1) Apoc. c. 20, 21, 22.
(2) De Iside, p. 358—367.

à Orus. « Ormusd, continue le Boun-
» desh, (1) par sa science universelle,
» connoissoit ce qu'Ahriman machi-
» noit dans ses désirs opposés au bien;
» comment il devoit mêler jusqu'à la
» fin ses œuvres à celles du bon prin-
» cipe, et quels seroient à la fin ses
» derniers efforts. Ormusd étoit éclatant
» de lumière, pur, de bonne odeur,
» faisant le bien, et pouvant tout ce qui
» est pur. Regardant ensuite au-dessous
» de lui, il apperçut, à quatre-vingt-
» seize mille farsangs, Ahriman qui étoit
» noir, couvert de fange et de pourri-
» ture, et faisant le mal ». Ormusd fut étonné de l'air effrayant de son ennemi. Dès qu'il le vit, il songea en lui-même aux moyens de le faire disparoître du milieu des êtres. « Alors il commença à
» agir, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait
» avec le secours du temps, qui l'éta-
» blit roi borné pendant l'espace de
» douze mille ans. Alors Ormusd dit:
» il faut former par ma puissance le
» peuple céleste. Il forma le ciel et le
» peuple céleste; et cet ouvrage lui
» coûta trois mille ans ». Nous avons vu plus haut Ormusd se faire trois fois plus grand et aller composer l'armée céleste, dont Sirius devint le chef. « Ensuite
» Ahriman se leva et s'approcha de la

(1) Zen.-Avest. t. 2, p. 345.

» lumière. Dès qu'il vit cette émanation » d'Ormusd, il courut dedans pour la » gâter. Mais voyant sa beauté, son » éclat, sa grandeur, de lui-même il » retourna en fuyant dans les ténèbres » épaisses, qu'il habitoit auparavant, et » il fit un grand nombre de Dews et de » Daroudis, génies de destruction, qui » devoient tourmenter le monde. Or- » musd, qui sait tout, se leva et vit le » peuple d'Ahriman, peuple effrayant, » qui ne respiroit *que pourriture* ». Ce sont les génies de l'automne où tout tombe en putréfaction, par le défaut de sève vivifiante. Ahriman, de son côté, vit le peuple d'Ormusd, peuple nombreux et excellent, digne d'être produit. Ici Ormusd (1) propose la paix à Ahriman, qui la refuse, et qui ne veut point consentir à respecter le monde ni aucunes des productions d'Ormusd. Il annonce, au contraire, qu'il tourmentera son peuple, tant que les siècles dureront, et en conséquence il lui déclare la guerre.

Il ne sera pas difficile de reconnoître dans cette théologie l'origine des idées, que les Chrétiens ont du démon qui, dès le commencement, cherche à perdre l'homme, et qui lui fait ici-bas une guerre implacable, jusqu'à ce que Dieu ait

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 346.

rappelé à lui ses Elus. Ormusd lui signifie (1), qu'il ne pourra faire aucun mal à son peuple, tant que lui Ormusd ne s'en éloignera pas. Il s'ensuit, que dès qu'Ormusd s'éloignera, Ahriman pourra nuire; ce qui s'accorde bien avec ce que dit l'empereur Julien, des craintes que les amis de la lumière, et les initiés aux mystères du soleil avoient, que leurs ames n'éprouvassent la tyrannie des ténèbres, dans tout le temps que le soleil restoit éloigné de nos régions et parcouroit les signes méridionaux (2), qui répondent à l'automne et à l'hiver. Il prétend, que c'est pour cela, qu'on avoit fixé aux époques équinoxiales la célébration des mystères, dans lesquels les rapports de l'ame avec la lumière étoient exprimés, comme nous le ferons voir dans notre traité des mystères et des initiations anciennes.

« Ormusd ajoute que, quelque mal » qu'Ahriman puisse faire à son peu- » ple (3), il ne parviendra pourtant » pas à le détruire; mais qu'il pourra » lui nuire, lorsque les hommes en » se multipliant feront beaucoup de » mal. Ormusd savoit, que pendant trois » mille ans il agiroit seul, de même

(1) Ibid. p. 347.
(2) Julian. Orat. 5.
(3) Boundesh, p. 347.

» que pendant trois mille ans Ahriman » régneroit seul; que pendant trois autres » mille ans, leurs œuvres seroient mê- » lées, et qu'à la fin Ahriman seroit » sans force, et l'auteur du mal éloigné » des créatures ». Ce sont sans doute ces trois derniers mille ans reste de la période de 12,000 ans, qui étoient affectés au dernier combat, dans lequel Ahriman, enfin vaincu, laissoit triompher Ormusd, dont la victoire étoit le terme nécessaire de tous ces combats fictifs (1).

Ces périodes de trois mille ans se retrouvent dans la théologie que, Théopompe attribue aux Mages, et dont nous avons parlé plus haut, à l'occasion du dernier triomphe d'Ormusd. « Celui- » ci, dit le Boundesh, savoit qu'à la » fin il seroit victorieux, et qu'Ahriman » seroit sans force, que les Dews dis- » paroîtroient, et qu'à la résurrection des » morts, et au rétablissement des corps le monde seroit sans Pétîârêh ou sans mal, pendant toute la durée des siècles.

On voit, que l'auteur du Boundesh, que les Mages dont parle Théopompe, et que l'auteur de l'Apocalypse, professent la même doctrine sur le sort du monde, et sur les deux principes qui s'y combattent. La première production d'Or-

(1) Zend-Av. t. 2, p. 347.

musd fut le ciel, que Bahman, roi du monde de lumière, devoit bien conduire (1). Ormusd forma la lumière entre le ciel et la terre; il fit les fixes et les planètes, ensuite la lune, puis le soleil. Il partagea les fixes en douze constellations mères, dont les noms (2), sont l'*Agneau*, le *Taureau*, etc. Ce sont nos douze signes, qui déterminent les douze maisons du soleil. Il fit aussi les vingt-huit constellations, qui fixent les vingt-huit stations de la lune. Toutes ces constellations, ou les astres, qui les composent, sont destinées à secourir les créatures contre les entreprises du méchant. Effectivement les Talismans étoient placés sous leur influence et portoient leurs diverses empreintes. L'auteur représente ces astres, comme une armée de soldats prêts à faire la guerre aux ennemis de la Nature. C'est ce que les livres Juifs appellent la milice céleste. Ce sont eux que Nonnus, dans la description de la guerre de Jupiter et de Typhon, met aux prises avec ce redoutable ennemi, en leur conservant le nom même, qu'ils portent encore aujourd'hui. Six mille quatre cents petites étoiles, continue toujours le Boundesh (3), ont été formées pour seconder chaque étoile de

(1) Boundesh, p. 448.
(2) Ibid. p. 349.
(3) Boundesh, p. 349.

ces constellations. Ormusd a encore placé aux quatre coins du ciel quatre sentinelles, pour veiller sur les étoiles fixes. Ce sont vraisemblablement les quatre étoiles Royales de nos Astrologues. L'astre Taschter garde l'Est; Satevis, l'Ouest; Venand, le Midi, Haftorang, le Nord. Après avoir distribué ainsi le camp de la milice céleste, avec ses premières sentinelles, Ormusd (1) harangue son armée et la dispose à l'attaque. Ahriman en fait autant de son côté, accompagné des Dews ou des Génies malfaisans, qui marchent sous ses drapeaux. C'est sur-tout la vue de la pureté et du bonheur de l'homme, qui excite son envie et qui le plonge dans l'abattement (2). Enfin rassemblant toutes ses forces, et encouragé par les exhortations d'un chef de bande de ces mauvais génies, qui lui promet de corrompre la lumière, le feu, l'eau, les arbres et les plantes, et de reproduire sa Nature maligne dans tout ce qu'a fait Ormusd, Ahriman se présente à la lumière avec tous les Dews, et pénètre dans le ciel sous la forme d'une couleuvre. C'est précisément la forme de la constellation qui s'étend sur la Balance et qui monte avec

(1) Boundesh, p. 350.
(2) Ibid. p. 351.

elle,

elle, au moment où les Perses supposent que le mal entre pour la première fois dans le monde, qui avoit été heureux jusqu'alors sous les six mille de Dieu, dont le premier mille répond à l'Agneau du printemps. Il pénètre au milieu de la terre par un trou, qu'il y avoit fait; idée absolument la même que celle des Mages, qui supposent, que le mauvais principe fit un trou à l'œuf symbolique, pour y verser son poison. Ahriman va dans l'eau (1); il va sur les arbres, sur le feu et sur-tout sur le fameux taureau, qui en mourut. Il répandit sur la terre d'épaisses ténèbres, comme la nuit, en se portant sur le midi (2). Il mit sur la terre les Kharfesters, qui déchirent et sont venimeux, comme la couleuvre, comme le scorpion et le crapeau. Il brûla tout jusqu'à la racine; il mit une eau brûlante sur les arbres, et les fit sécher sur-le-champ. Le taureau, frappé par celui qui ne veut que le mal, et par son poison, tomba malade et mourut (*bbbbb*). Le monde fut ténébreux, comme la nuit, et la terre desséchée et brûlée subsistoit à peine. Ahriman va sur le feu, d'où il fait sortir une fumée ténébreuse (3), semblable à celle que Jean fait sortir du puits de l'abyme.

(1) Boundesh, p. 351, 352.
(2) Ibid. p. 353.
(3) Ibid. p. 355.

Secondé d'un grand nombre de Dews, il se mêla aux planètes, aux étoiles fixes, et se mesura avec le ciel. Les Izeds, ou Génies célestes, combattirent pendant trois mois contre Ahriman (1) et contre les Dews. Ils les défirent et les précipitèrent dans l'enfer.

Il suffira de cet abrégé très-succinct de la Cosmogonie des Perses, pour juger de quelle manière on decrivoit dans les différentes théologies la guerre des deux principes et de leurs agens. C'est d'après ces principes, que l'on pourra expliquer toutes les gigantomachies du monde, tant celles des Chaldéens, des Egyptiens, des Juifs et des Chrétiens, que celles des Grecs et des Romains, sous quelques noms que les génies de lumière et ceux des ténèbres se trouvent cachés. On verra, que la Cosmogonie des Perses a donné naissance à bien d'autres; qu'elle est la plus complète, et celle qui peut nous fournir plus de lumière pour entendre les autres. Tout le bien de la Nature y paroîtra rangé sur une ligne; tout le mal sur l'autre; et en tête des deux lignes, paroîtront Ormusd et Ahriman, Osiris et Typhon, Dieu et le Diable.

Le traité d'Isis par Plutarque nous fournit une preuve de cette conformité,

(1) Boundesh, p. 355.

qu'avoit à cet égard la théologie des Égyptiens avec celle des Perses. Plutarque (1) y dit formellement, qu'on attribuoit à Typhon tout ce qu'il y avoit de désordonné dans la Nature et dans les élémens en particulier, et tout ce qui péchoit par trop ou par trop peu : que tout ce qui étoit au contraire bon, utile et régulièrement ordonné, étoit censé l'image et l'émanation d'Osiris, ou du principe lumière. Tout l'ouvrage de Plutarque est rempli d'explications, qui consacrent ce dogme et qui classent, sous chacun des principes, les élémens, les animaux, en général tous les effets qu'ils se partageoient entre eux. Non-seulement les élémens, mais les qualités élémentaires se distribuoient aussi entre eux deux. La chaleur et l'humidité propre à faire germer les plantes, étoient dans la classe des bienfaits d'Osiris (2); le chaud qui dessèche, ou l'aridité et le froid étoient l'apanage de Typhon; et les deux équinoxes, qui fixoient les limites du règne des principes, fixoient aussi celui des qualités élémentaires.

Ceux qui désireront connoître à fond la théorie des deux principes, pour pouvoir s'en servir dans l'explication des fables Cosmogoniques de tous les

(1) Plut. de Iside, p. 376—371—367.
(2) Plut. de Iside, p. 364.

peuples, pourront lire l'excellent traité de Beausobre sur le Manichéisme, celui de M. Hyde sur l'ancienne religion des Perses, et les livres sacrés des Perses, compris dans la collection appelée *Zend-Avesta*. Ce que nous en avons dit dans ce chapitre suffira à ceux, qui n'auront d'autre but, que d'entendre bien les explications que nous donnerons des différentes fables sacrées, dans lesquelles entre la théorie des deux principes *lumière* et *ténèbres*, c'est-à-dire, d'entendre ce qu'on peut appeler les grandes fables ou les fictions fondamentales de toutes les anciennes religions, qui ont la nature, ses causes et ses agens pour objet. Nous avons mis le lecteur en état de nous suivre par-tout où il s'agira d'expliquer les phénomènes du monde visible, c'est-à-dire, du seul et unique Dieu.

La méthode que nous venons de tracer, n'est que le commentaire du fameux passage de Chérémon (1), ou du grand et de l'unique instrument que nous employons, pour décomposer les monumens des anciennes religions, soit fables, soit statues ou autres emblêmes sacrés. Le système des deux principes, que nous venons de développer, est indiqué par ce savant, lorsqu'il dit que les fables ont aussi pour objet la distinction des hémisphères

(1) Voyez t. 1, p. 31.

en hémisphère diurne ou lumineux, et en hémisphère nocturne ou ténébreux. Dans le chapitre quatrième, nous avons donné la théorie des élémens et celle de leurs modifications par les astres, dont les levers et les couchers entroient dans les fables. C'est le développement du passage de Chérémon, qui dit que les fables sacrées rouloient sur les levers et les couchers des astres, sur les eaux du Nil et sur les élémens physiques du monde visible; enfin sur les astres, considérés comme signes ou comme causes et agens de la fatalité, à laquelle tout est soumis. Dans le chapitre troisième, nous avons subdivisé le Ciel en toutes ses parties; savoir, en astres errans ou planètes, en divisions du zodiaque par douze signes, et en douze constellations qui le remplissent, et à travers lesquelles circulent les planètes. Nous avons expliqué ce qu'on doit entendre par divisions de Décans, par chefs Inspecteurs, par Horoscopes et par astres Paranatellons, qui fixent les degrés des signes et modifient leurs influences, ainsi que celles des planètes qui y résident, et comment on devoit concevoir le jeu de tous ces agens brillans de la nature. Nous avons insisté spécialement sur les différens mouvemens du soleil et de la lune, et sur les phases de celle-ci; apparences qui, suivant Chérémon, entroient dans toutes

les fables sacrées, et principalement dans celles d'Osiris et d'Isis. Enfin nous avons dans le chapitre second divisé la force démiourgique dans ses deux parties; savoir, en force active, dont le soleil est le foyer, et en force passive, qui commence à la lune.

Tous ces chapitres ne contiennent donc qu'un ample commentaire du passage de Chérémon, et que le développement des principes sur lesquels s'appuyoit la théologie des anciens Egyptiens, tant qu'elle ne s'éleva pas au-dessus du monde visible, et avant qu'elle eût commencé à s'égarer dans la région des chimères, qu'habite la métaphysique. Notre méthode finiroit où finit leur ancienne théologie, et où finit le monde visible; ce que nous avons dit jusqu'ici suffisant pour entendre tout ce qui est renfermé dans l'ordre du monde. Là finiroit notre travail sur les connoissances préliminaires, que doit avoir celui qui veut entendre l'antiquité religieuse, si sur les bases de cette théologie naturelle il ne s'étoit pas élevé un autre système, qu'il est bon de connoître, pour avoir des notions complètes de l'antiquité. Les chapitres suivans acheveront d'initier le lecteur dans cette science.

Fin du Tome premier.

NOTES

DU

TOME PREMIER.

(*a*) Platon, parlant de l'unité du Monde, appelle le Ciel : « cet Etre unique *qui a été*, » *qui est, et qui sera* (1) ».

(*b*) Eusèbe, appuyé de l'autorité de Diodore de Sicile, compte cinq principales Divinités chez les Egyptiens, avec le Soleil et la Lune; savoir, le Souffle universel, la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu (2).

(*c*) Il paroît que Solon, qui avoit voyagé en Egypte, contribua à l'établissement du culte des douze grands Dieux en Grèce, comme semble l'annoncer le fragment d'une inscription, où on lit ces mots : *aux douze Dieux de Solon.* (Chandler, p. 78.)

(*d*) Nous distinguerons dans la suite, comme Hérodote, deux Hercules; mais tous deux dans le Ciel, et dont le second n'est que l'effigie du premier, qui, à proprement parler, est le véritable Hercule.

(*e*) La Terre et l'Eau étoient les grandes Divinités des Indiens, suivant Nonnus. (Dionys. l. 34, v. 241.)

(*f*) Ainsi les anciens Peuples du Latium, qui reçurent des Arcadiens le culte du Soleil, sous le nom d'*Hercule*, sacrifioient à ce Dieu, au lever et au coucher du Soleil (3).

(*g*) Les Indiens ou Sauvages de la côte occidentale d'Amérique, découverts par le capi-

(1) Platon. in Tim. p. 31.
(2) Præp. Ev. l. 3, c. 2 et 3.
(3) Servius AEneid, 8, v. 270.

taine Kook, au 49d. 33m. latitude nord, et 133d. 16m. de longitude, avoient des canots, sur lesquels étoient peintes les images du Soleil, de la Lune et des Etoiles (1).

(*h*) On trouve à Balbek un Temple, dont la nef est soutenue par douze colonnes, six de chaque côté (2).

(*i*) En jetant un coup-d'œil sur le frontispice du Labyrinthe, décrit par Paul Lucas, t. 2, p. 261, on reconnoît aisément la figure du Soleil, dont la tête environnée d'ailes, symbole de son mouvement, est surmontée de rayons. La frise supérieure est remplie de Serpens, emblême naturel du mouvement oblique des Astres, et au-dessus est une porte gardée par deux Génies à tête de chien, gardiens naturels des portes du Soleil et des tropiques, suivant Clément d'Alexandrie. On remarquera, que la première de ces portes, ou celle des Dieux, est le Capricorne ou Bouc céleste, dont le nom Egyptien est *Mendès* (3), nom qui devint celui de *Pan*, qui empruntoit ses attributs de cet animal, suivant le témoignage d'Hérodote. Or, la tradition Egyptienne attribuoit à Mendès, ou à un prince, qui portoit le même nom que le premier des signes ascendans, la construction du Labyrinthe (4). Ne seroit-ce qu'une allégorie relative au signe même et à Pan, auquel ce monument solaire étoit consacré. Peut-être aussi seroit-ce la Chèvre, qui est dans les mains du Cocher céleste, lequel par son lever Héliaque, ouvroit l'année équinoxiale, et dont on montroit le tombeau en Grèce, comme celui de Mendès en Egypte.

(*k*) La Pyramide, dont nous parlons ci-après,

(1) Trois. voy. de Kook, p. 271.
(2) Hist. des voy. de l'abbé de la Porte, 1 vol., p. 64.
(3) Herod. l. 2, c. 46.
(4) Diod. Sic. l. 1, c. 61, p. 70.

a ces qualités ; les quatre triangles, qui forment ses quatres faces, sont équilatéraux ; elle étoit toute lumineuse le jour où la hauteur du Soleil étoit égale à l'inclinaison du plan de ses faces sur l'horizon. Ce qui arrivoit environ quatorze jours avant l'équinoxe de Printemps, et duroit quatorze jours après celui d'Automne.

(*l*) La statue d'Apollon-Carinus, ou du Soleil, chez les Mégariens, avoit la forme pyramidale (1).

(*m*) La Pyramide, qu'a mesurée Chazelles, a 110 toises de faces, et elle est carrée. Donc jusqu'au milieu 55 toises, et la perpendiculaire élevée de ce milieu au centre de la base, de 55 toises, puisqu'elle est carrée. Le double des carrés des deux côtés égale le carré de l'hypothénuse, ou de la ligne tirée d'un des angles à ce centre. Sa racine égale 77 toises trois quarts, précisément le nombre, que Chazelles a trouvé à sa hauteur en la mesurant. Donc pour construire une Pyramide, qui soit proportionnelle à celle-là, et orientée de même, il faut tirer deux lignes, qui se coupent à angles droits ou en croix, et élever dessus une Pyramide, dont la hauteur soit égale à celle des branches de la Croix ; et cette Pyramide, en tournant ses faces vers les quatre points cardinaux, produira ensuite les mêmes phénomènes que la Pyramide Egyptienne, à la différence près des jours où ils arriveront ; ce qui résulte de la différence de latitude du pays, où cette petite Pyramide seroit élevée. C'est une Pyramide taillée dans une sphère, et qui doit être dans les rapports de la Pyramide à la demi-sphère. Les lignes, tirées du sommet aux angles, sont des cordes, qui soustendent l'arc de 90 degrés. C'est donc une Pyramide semblable à celle qui

(1) Pausanias Atticis, p. 42.

s'appuyeroit sur l'horizon comme sur sa base, et qui auroit ses quatre faces aux quatre coins du Monde, et son sommet au Zénith. Ces rapports ne se rencontrent pas sans dessein de la part des Constructeurs, qui ont choisi ces proportions.

Sa cime représentoit donc le sommet des Cieux; et sa base, l'horizon avec ses quatre points cardinaux, ou avec les quatre faces du Monde, auxquelles les faces de la Pyramide répondoient.

Quelles que fussent les mesures Egyptiennes, il est certain que l'on fit la hauteur et la base dans le rapport de sept à dix, deux nombres sacrés. Car sept multiplié par onze, donne soixante-dix-sept; et dix par onze, donne cent-dix.

Les Egyptiens s'étudioient à mettre leurs monumens religieux à l'unisson de l'harmonie universelle (1). Dans le Temple du Soleil, à Héliopolis, il y avoit un miroir disposé de manière, et d'une telle forme, qu'il présentoit tout le jour l'image du Soleil, et remplissoit tout le Temple de lumière, suivant le témoignage des historiens Arabes, Abenhekem, Abusour, etc. (2) On avoit soin que les premiers rayons du Soleil entrassent dans les Temples, et que les édifices correspondissent à la nature du Dieu qu'on y adoroit.

(*n*) Voy. sur les *Divi Lapides* transportées à Rome, par Elagabale (3).

(*o*) Synésius (4) prétend, que c'est des Egyptiens, et non des Grecs, qu'il faut apprendre l'art de figurer les Dieux. Hérodote (5) avoit

(1) Kirker, Œdip. t. 1, p. 30.
(2) Ibid. p. 230—231.
(3) Tristan. t. 2, p. 324.
(4) Synes. in Calv. Enc. p. 73.
(5) Herod. Euterp. c. 4—c. 50, 52, 53.

aussi dit, que c'étoit d'eux qu'il falloit prendre et qu'étoient venues les vraies dénominations des Dieux.

(*p*) Dans l'Evangile de l'enfance, le petit Jésus va sur le bord d'un ruisseau, et prend de la terre molle, dont il fait douze petits Moineaux, qui s'envolent. Les Juifs crient au miracle (1).

(*q*) Les Phigaliens donnèrent douze pieds de haut à la statue d'Apollon (2) ou du Soleil. On couronna souvent la tête de ce Dieu, de douze pierres précieuses (3).

(*r*) La Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton (4) donne aussi des ailes à Chrone, ou au fils du Ciel, au temps. De ces ailes deux s'abaissent et se reposent, tandis que les deux autres sont en mouvement. C'est à-peu-près la même idée. Les Juifs empruntèrent de Phénicie les arts, l'architecture, la décoration, etc. comme on le voit par Salomon (5), qui fit venir de Tyr les ouvriers, qui devoient travailler à la construction, et à la décoration du Temple qu'il bâtit; les Tyriens avoient élevé chez eux deux colonnes sacrées, l'une en honneur des Vents, et l'autre au Feu. Les Chérubins avoient deux ailes, qui touchoient, l'une du côté du Midi, l'autre du côté du Septentrion, les murs du Saint des Saints, tandis que les deux autres s'abaissoient sur l'arche qu'ils couvroient.

(*s*) En Arcadie, près de l'Alphée, et des sources de la fontaine Olympienne (6), on sacrifioit aux Eclairs, aux Tonnerres, et aux Tempêtes, comme au Pérou. Il est singulier,

(1) Voltaire, pièces détachées, t. 3, p. 117.
(2) Pausan. Arcad. p. 262.
(3) Albricius Philosoph. c. 4.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 3; c. 10,
(5) Joseph. Antiq. Jud. l. 8, c. 2.
(6) Pausan. Arcad. p. 291.

que le culte des Péruviens eût autant de ressemblance avec celui des premiers Romains, qui eux-mêmes reçurent le leur des Arcadiens, comme ceux-ci le reçurent des Pélasges; peuples anciens, navigateurs et voyageurs, et dont l'origine est mal connue. Il seroit curieux de chercher à renouer la chaîne, qui unissoit le culte du nouveau Monde à celui de l'ancien, avec lequel souvent il a le plus grand rapport. Je laisse à d'autres ce soin; peut-être trouveroit-on chez les Atlantes la solution du problème.

(*t*) Voyez dans Pausanias les noms d'*Arsinoë* (p. 142), de *Phœbé*, d'*Hilarie*, et d'*Electra* (p. 143), *Mœra* (p. 247).

(*u*) Dans la procession d'Isis, (Apulée, Métamorp. l. 11.) on voit paroître l'Ourse céleste, avec la parure d'une *Dame* respectable; ce qui s'accorde bien avec le titre de *Mère*, qu'on lui donnoit. Le Chien céleste y paroît aussi, le Canope, ou Urne du Verseau, le Pégase qui est placé dessus, etc.

(*x*) On pourroit croire, qu'autrefois les Egyptiens peignirent sur leurs enseignes les Images des animaux célestes, qui étoient leurs Divinités. On sait par Plutarque, qu'ils croyoient trouver dans cet ancien usage, l'origine du Culte des animaux établi parmi eux. On disoit, que le fameux Osiris (1), ou le Soleil chef des Astres, partant pour ses voyages, avoit distribué son armée par compagnies, et par bataillons, qui marchoient sous une enseigne où ces animaux sacrés étoient peints. Le Jacob des Hébreux, avec ses douze enfans, n'auroit-il été qu'une copie d'une de ces fictions Egyptiennes?

(*y*) Cette division est celle des heures, qui

(1) Plut. de Isid. p. 379.

répondent à chaque demi-signe, et qui sont au nombre de vingt-quatre. On la retrouve dans les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

(*z*) On peut consulter Saumaise (Ann. Clim. Præf. p. 97) sur l'origine et les rapports astrologiques du jeu d'Echecs, sur le Roi et la Reine, qui y représentent le Soleil et la Lune, sur les Tours qui représentent les Signes, que les Arabes appellent encore des *Tours*; sur les Cavaliers, qui représentent les Planètes ou Etoiles errantes, etc.

(*aa*) Les Indiens, en imaginant leur sept Castes, ont conservé les traces de leur correspondance avec le Ciel. Ces Castes sont plus ou moins distinguées, à raison de la Planète, dont elles descendent (1). Celle des Brames, ou la première, descend du Soleil, comme de raison. La famille des Héraclides en Grèce en descendoit aussi.

(*bb*) Les Egyptiens avoient aussi un Cycle quadriennal appelé *Olympiade*, du nom de la Lune, qui s'appeloit *Olympias*, dit Syncelle, parce que le Zodiaque, qu'elle parcouroit, portoit également ce nom. Voyez le Syncelle sur cette période (2). Hercule Olympien institua les fêtes Olympiques. On donnoit aux initiés la robe Olympique, ou figurée par les Etoiles des douze signes, à travers lesquelles passoient les ames des initiés, pour arriver au séjour de la Lumière éthérée, dont on leur promettoit la jouissance.

(*cc*) Orphée (3), dans son hymne aux étoiles, invoque la Lumière sacrée des étoiles, filles du Ciel, et de la nuit, dont elles sont les enfans chéris. Il en fait les pères, ou causes de toutes

(1) Acad. des inscrip. t. 31, p. 305.
(2) Syncelle, p. 197.
(3) Poet. Græc. p. 503.

choses ; *donc des Dieux*, et les arbitres de la fatalité.

Apulée (1) les appelle aussi *Cœligenæ*, les enfans du Ciel.

(*dd*) Quintilien (2) prétend avec raison, qu'un maître de Grammaire, qui n'aura pas fait quelqu'étude d'Astronomie, ne pourra expliquer à ses élèves les Poëtes, qui n'indiquent les saisons, et les temps, que par des levers et des couchers de Signes et d'Etoiles.

(*ee*) « La Lumière, dit Salluste (3) le Philosophe, tire sa substance du Soleil et du » Feu, et n'existe que par cet élément et avec » lui. L'ombre appartient au corps, et n'existe » que par lui ». Aussi plaçoit-on le Dieu Typhon, dans la matière ténébreuse, qui compose les corps. Typhon étoit, ainsi que les Géans, enfant de la Terre, et ennemi né de Jupiter, Père du jour.

(*ff*) On l'appela ἀποσπασμα του Ηλιου, un démembrement du Soleil, comme si elle eût été arrachée de son corps (4), à-peu-près comme Eve fut censée avoir été formée d'une côte d'Adam.

(*gg*) La Théologie Phénicienne les a distingués, et en a fait plusieurs enfans du même Père.

(*hh*) On peut voir dans Nonnus, Dionysiaques l. 38, v. 226, le caractère du vieux Saturne qui se traîne sur les genoux, dans la septième sphère, jusqu'à ce qu'il ait engendré le temps, que mesure sa révolution, et que le Poëte fixe à trente années lunaires ou mois pour chaque signe. On y trouvera aussi les autres rapports des durées des révolutions planétaires. Jupiter

(1) Apul. de Mundo. p. 3.
(2) Quint. Instit. l. 1, c. 4.
(3) Salluste, c. 7.
(4) Sanchon. Euseb. Præp. Ev. l. 3.

à la sixième sphère met un an pour chaque signe.

(*ii*) Delà, l'idée d'Atlas, et des Etoiles, filles du Pôle, autrement appelées *Atlantides*, nom que l'on donne aux *Pléïades*. On appela aussi *Atlas* en Afrique la haute Montagne, dont le sommet sembloit toucher et soutenir la voûte céleste. Atlas alors fut un Géant d'une force prodigieuse, et un des fils d'Uranus, tel qu'étoit le Pôle, fils du Ciel, quoique ce second ou la Montagne fut enfant de la Terre. Mais la Généalogie du premier fut par abus transportée au second.

(*kk*) Aldebaran a .	2ˢ.	6°.	36′	long.
Antarès . . .	8ˢ.	6.	37.	l.
Différence . .	6ˢ.	0.	2′	

Ils sont en opposition parfaite.

Regulus a . .	4ˢ.	26°.	43′
Fomahaut . .	11ˢ.	6.	
Différence . .	6ˢ.	10°.	presqu'opposition.

(*ll*) Plutarque, *de Iside*, p. 375 (1), observe cette différence entre les qualités des Corps célestes et des Corps terrestres ; et il fixe (2) à la Lune la ligne de partage, qui sépare l'Etre constant de l'Etre sujet à naître et à mourir, et qui varie, à raison des changemens, qu'éprouvent les quatre élémens.

(*mm*) Linus écrivit une Cosmogonie (3), enseigna les mouvemens du Soleil et de la Lune, et disserta sur la nature des Animaux et des Plantes.

Epiménide écrivit la génération des Curètes

(1) Achill. Tat. c. 16, p. 80.
(2) Ibid. p. 376.
(3) Diog. Laerc. prœm. p. 3.

et des Corybantes, chez les Crétois, et une Théogonie en cinq cents vers, avec un Poème sur l'expédition Astronomique des Argonautes, ou sur l'arrivée du Soleil au premier signe du Printemps, au lever du Belier (1).

(*nn*) Simplicius (2, commentateur d'Aristote, établit cette distinction du Ciel, considéré en masse, formant l'unité qu'on appelle *Ciel* proprement, et dans ses parties qui sont autant de Cieux. Ces parties sont les huit Sphères, c'est-à-dire les sept Sphères planétaires, et celle des fixes. Ces Cieux ont aussi leurs parties, qui sont les Astres, et qu'on peut appeler des *Parties de Parties*.

(*oo*) *Frigida Saturni sese quò stella receptet.*

Virg. Georg.

(*pp*) Parmi les cinq Planètes, qui forment le cortège du Soleil et de la Lune, Mercure est celle dont le mouvement est le plus rapide.

(*qq*) Mercure étoit dans la plus grande faveur auprès d'Osiris ou du Soleil, suivant les traditions Egyptiennes (3), qui lui attribuent l'invention des Lettres, de l'Astronomie, de la Musique, du Culte religieux, et de tous les Arts d'agrément.

(*rr*) L'Arabe Haly dit, que le Soleil a donné à Mercure la puissance sur toute l'Ecriture (4), parce que, par sa position, il ressemble au Secrétaire d'un grand Roi, dont il reçoit les ordres. Sanchoniaton attribue également à Mercure la fonction de Secrétaire du Dieu du temps (5).

(*ss*) La Cosmogonie Phénicienne dit, que

(1) Idem. 79. Vit. Epimenid.
(2) Simplic. l. 3, p. 137 et l. 4, p. 164.
(3) Diod. l. 1, c. 16.
(4) Haly de judiciis Astr. p. 1, c. 4.
(5) Eub. l. 1, c. 10.

les

les premiers hommes nommèrent le Soleil *Feelsamim*, roi du Ciel, et que ce Dieu est le Jupiter des Grecs (1).

(*tt*) Plutarque nous dit que la figure à douze Angles, ou le Dodécagone, étoit consacré à Jupiter (2). Elle représentoit aussi le Monde, dans le solide à douze Faces (3).

(*uu*) C'est-là sans doute ce qui a fait dire à Plutarque (4), que les Habitans de l'Océan Britannique observoient le retour de Saturne au Taureau, ancien signe équinoxial, et origine de tous les mouvemens célestes. Aussi Saturne, dans la Cosmogonie Phénicienne, épouse-t-il la Fatalité, ou Pimarmène. Ces insulaires l'appeloient *Nycturos*, ou *Gardien de la nuit*, et lui rendoient les premiers honneurs, après Hercule, ou après le Soleil.

(*xx*) C'étoient là les grandes Divinités des mystères, les Dieux Cabires de Samothrace, celles qui jouoient le rôle le plus important dans les sanctuaires d'Eleusis, où Cérès, Liber et Libéra étoient invoqués.

(*yy*) Dans son invocation aux Planètes, Firmicus s'exprime ainsi (5), en s'adressant au Soleil : « Sol Opt. Max., qui mediam cæli possides partem, mens mundi atque temperies, dux omnium, princepsque, qui cæterarum stellarum Ignes flammi-ferarum luminis tui moderatione perpetuas, etc.

» Tu omnium syderum princeps, qui mentruis lunæ cursibus lumen et adimis et reddis, sol Optime, Maxime, qui omnia per dies singulos majestatis tuæ moderatione

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.
(2) De Iside, p. 363.
(3) Tim. Loc. p. 98.
(4) Plut. de Facie in orbe Lunæ, p. 941.
(5) Firm. l. 1, c. 4, p. 15.

» componis (1), per quem *cunctis animantibus immortalis anima Divina dispositione* » dividitur, qui solus cæli Januas, et aperis » et claudis, ad cujus arbitrium fatorum ordo » disponitur, etc. »

(*zz*) C'est le cadavre d'Osiris, enfermé dans un cercueil à figure de Bœuf.

(*aaa*) Le Soleil étoit censé former la quarte de l'harmonie céleste, et donner le double *Tétrachorde*.

« Nam medium tu curris Iter. . . . .

» Hinc est quod quarto jus est decurrere Circo ;
» Ut tibi perfectâ numerus ratione probetur ;
» Nonne hac principio geminum tu das Tetrachordon... »

Martian Capell. Hym. in Sol.

(*bbb*) Cette comparaison peut être très utile dans l'explication d'Horus, fils d'Isis et d'Osiris, ou de la Lumière, née de l'union du Soleil et de la Lune.

Bardesanes appeloit le Soleil le *Pere de la vie*, et la Lune, la *Mere de la vie* (2), et disoit, qu'au déclin de la Lune, cette Mère de la vie quittoit ses vêtemens, alloit trouver le Soleil son époux, et qu'alors les deux Planètes couchant ensemble produisoient des enfans, qui continuoient le genre-humain.

(*ccc*) Peut-être trouveroit-on ici l'origine de cette constellation ou du symbole, qui comprend ce groupe d'Etoiles. Par la même raison, le domicile de Mars eût été marqué par l'empreinte de l'animal, qui lutte et se bat, *Arietat*. Cette explication de l'origine des images célestes tirée des domiciles planétaires, pourroit être utilement suivie ; car nous ne tenons pas absolument à

(1) Firm. Præf. in l. 5, p. 115.
(2) Abulfarage Dynast.

celle que nous donnerons ci-après et que déjà nous avons proposée dans notre Mémoire sur l'origine des Constellations imprimé dans le quatrième volume de l'Astronomie de Lalande.

(*ddd*) Il suppose que Vénus a la commission de vendre et d'acheter, allusion faite à son domaine ou à la Balance. On doit préférer l'opinion de Proclus, qui dit, qu'elle est chargée « de *donner la beauté aux productions de la* » *Nature* (1) ». Ceci s'accorde avec ce que nous avons dit plus haut sur cette Planète.

(*eee*) Cette *Eucrasie*, ou température heureuse, qui constitue l'état de l'air au Printemps, est ce que Plutarque appelle le caractère ou le tempérament d'Horus, fils d'*Osiris* « Horus, dit ce » Philosophe (2), est cette température heu» reuse de l'air, qui conserve et nourrit tout, » par le principe humide dont il est impregné ». Tel est le Printemps, près des signes duquel est placé Orion, appelé *Horus* par les Egyptiens.

(*fff*) On verra quel usage nous faisons de cette observation dans notre chapitre sur Adonis.

(*ggg*) Simplicius, commentateur d'Aristote, observe que si le Soleil et la Lune étoient attachés à la sphère des fixes, et que le Soleil, par exemple, répondit toujours au Tropique du Cancer, ou au Tropique du Capricorne (3), il n'y auroit pas d'alternative de saisons, mais toujours été, dans le premier cas, ou toujours hiver dans le second, et conséquemment, que ces périodes annuelles de génération et de destruction n'auroient pas lieu.

(*hhh*) Plutarque, dans son traité d'Isis, confirme cette opinion des anciens, et explique même par-là les attributs caractéristiques du principe générateur Osiris.

(1) Procl. in Tim. p. 257.
(2) Plut. de Iside, p. 366.
(3) Simplic. in Aristot. de Cæl. l. 2, p. 98.

(*iii*) Ceci nous fait croire, que les anciens Egyptiens choisirent une éclipse du jour même de l'Equinoxe ou du Solstice, pour y attacher l'origine de leurs périodes. Ce qui s'accorde bien avec nos idées sur l'usage des Pyramides.

(*kkk*) Effectivement, dans les Calendriers anciens, on marque non-seulement les levers et les couchers des Etoiles, mais encore les vents, qui soufflent à cette époque, et qui sont censés être l'effet de ces levers ou de ces couchers.

(*lll*) Le 25 de Décembre, ou le jour de Noël, jour de la naissance du Dieu des Chrétiens, étoit appelé *Natalis Solis invicti* (1).

(*mmm*) Il paroît, qu'originairement les Grecs commencèrent leur année par le Solstice d'Hiver, avant qu'ils en eussent reporté le commencement au Solstice d'Été. C'étoit dans l'ancien signe solstitial d'Hiver, que les Grecs plaçoient leur Cecrops, au Verseau, Cecrops qui établit la division des Athéniens en douze Tribus. Les Juifs y plaçoient Ruben, le premier des fils de Jacob.

(*nnn*) C'est de cette constellation que parle Virgile, dans ces vers du premier livre des Géorgiques (2) :

« Præterea tam sunt Arcturi sydera nobis,
» Hædorumque Dies servandi et *Lucidus Anguis*;
» Quam quibus in patriam ventosa per æquora vecti,
» Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi ».

(*ooo*) Ce Serpentaire tient le Serpent, que les Perses appellent le *Serpent d'Eve* (3), celui qui séduisit l'Homme et la Femme, et les força à cultiver la terre, et à l'arroser de leurs sueurs, jusqu'à ce que par l'Agneau ils eussent été ré-

(1) Petaw. Rat. Temp. p. 2, l. 1, c. 5.
(2) V. 204—205.
(3) Chardin. t. 3, p. 2.

générés. On pourra aussi rappeler ici la fable de Meschia et Meschianè et de leur Serpent, ces premiers Pères du genre humain, dans la Cosmogonie des Perses (1).

(*ppp*) Ceci trouvera son application à la durée de la vie d'Osiris, ou de la Lumière, que le Soleil prête à la Lune, durant vingt-huit jours de sa révolution.

(*qqq*) Virgile l'appelle *Roscida Luna*. (Georg. l. 3, v. 336.)

(*rrr*) Les Auteurs Chrétiens eux mêmes (2), malgré leur aversion pour l'Astrologie judiciaire, ont cru au pouvoir de la Lune, comme on peut le voir dans St. Augustin (3), qui pense pouvoir admettre ce que nous appelons l'*Astrologie naturelle*.

(*sss*) Cette Doctrine sur les cinq puissances Vent, Feu-lumière, Air, Eau et Terre, fut adoptée par les Manichéens, comme on peut le voir dans St. Epiphane (4), et dans le traité de Beausobre sur le Manichéisme.

(*ttt*) Le Monde n'a pas été fait de ce qui n'étoit pas; mais de ce qui n'étoit pas bien, et aussi bien qu'il pouvoit être. Dieu, dit Platon (5), pensant que ce qui est ordonné vaut mieux que ce qui ne l'est pas, tira la matière de l'état de désordre où elle étoit, pour y mettre l'ordre et l'arrangement qu'elle n'avoit pas d'elle-même.

(*uuu*) Orphée avoit étudié en Egypte, où plus que par-tout ailleurs, on éprouvoit les bienfaits de cet élément (6). Aussi l'y honoroit-on

(1) Zend. Avest. t. 2, part. 2.
(2) Salmas. præf. ann. Clim. p. 57.
(3) August. de Civ. Dei, l. 5, c. 6.
(4) Epiph. Adv. Hær. c. 66; et Beausob. t. 1, p. 222.
(5) Plut. de Procr. 1014. Platon, Tim. p. 30.
(6) Jul. Firm. de Prof. Relig. p. 3 et 4.

comme Dieu ; on lui adressoit des vœux et des prières (1), comme nous verrons bientôt que faisoient aussi les Perses.

(*xxx*) Thalès observoit, dit Plutarque (2), que c'est par le fluide spermatique que tous les animaux se reproduisent ; que le principe humide est le grand agent de la végétation des Plantes, qui se flétrissent par trop de sécheresse ; qu'enfin les Astres se nourrissent des vapeurs de l'Océan.

(*yyy*) L'air n'est ici que le souffle ou le *Spiritus*, qui formoit un cinquième élément.

(*zzz*) Voyez Ovide, (Met. l. 15, Fab. 5), sur les transmutations des élémens, suivant la doctrine de Pythagore.

(*aaaa*) Une partie des idées d'Anaximènes se retrouve dans la théogonie d'Hésiode.

(*bbbb*) Crios ou le Belier est le siége de Pallas, dans la distribution des douze grands Dieux, entre les douze signes :

Lanigerum Pallas taurum Cytherea tuetur (3), etc.
(Manilius Astron.)

Persée, placé sur le Belier, se lève toujours avec lui, voyage avec lui dans les Cieux, et se couche avec lui. Il est son Paranatellon le plus voisin et le plus constant. Hésiode ne l'a pas séparé, ni de Crios ou du Belier, ni de Pallas. Crios, suivant lui, eut pour fils Astrée, Pallas et Persée. Ainsi la Théogonie d'Hésiode contient la description la plus exacte du premier signe et de ses alentours. Il donne pour femme à Pallas, Styx ou le fleuve des Enfers, sur les bords duquel la déesse guerrière précipite les morts. On plaçoit Styx dans le Ciel, en aspect

(1) Athan. Adv. Gentes.
(2) Plut. de Placit. Phil. l. 1, c. 2, p. 875.
(3) Astr. Man. l. 2, v. 437.

avec le Belier, près du nœud équinoxial d'Automne, ou du passage aux Enfers, dans le huitième degré de la Balance (1).

(*cccc*) On peut consulter Pline, l. 2, c. 47, sur les différentes espèces de vents, et on verra qu'il les fait presque tous naître du lever ou du coucher d'une Étoile ou d'une constellation. Le Calendrier Rustique de Columelle est rédigé sur ce même principe. Les Calendriers Grecs ou Egyptiens, qui sont imprimés dans l'*Uranalogium* de Petau (2), lient toujours le retour de tel ou tel vent au lever ou au coucher de telle ou telle Etoile. Le commentaire de Germanicus César, sur Aratus, finit par des prognostics de vents et de pluies, de grêle ou de tonnerre, tirés des levers ou des couchers d'Étoiles. On trouve à la suite des ouvrages de Ptolémée, imprimés avec ceux de Firmicus, un Calendrier où chaque jour du mois est marqué par un lever ou coucher d'Etoile, avec tous les phénomènes météorologiques qui les accompagnent.

(*dddd*) Chiven est le même Dieu qu'ils appellent *Routren* (3), et que nous avons vu être *le feu*, une de leurs cinq puissances (4). Routren réside dans le Soleil, la Lune, dans le Feu, etc.

Cette opinion philosophique appartenoit aux Scythes, chez qui le Feu a dû être un élément aussi précieux que l'Eau l'étoit pour les Egyptiens. Le discours que Justin leur attribue (5), prouve que tel étoit leur dogme Cosmogonique. Il seroit possible que les Scythes, en pressant sur le midi de l'Asie, y aient apporté cette Doctrine, que les Brames conservent encore

(1) In parte 8. Firmic. l. 8, c. 12, p. 220.
(2) Uranol. l. 3, Calend. Ptol. Apud Firm. p. 79.
(3) Sonner. v. Ind. t. 1, l. 1. Art. 3, p. 316. Bagawad p. 173
(4) Ci-dess. l. 2, c. 3.
(5) Justin. l. 1, c. 2.

de nos jours. C'étoit aussi le dogme de Zoroastre; et vraisemblablement ce fut là l'origine du culte du Feu, chez les Perses, ou du Magisme; le feu Ether étant regardé comme le créateur de la Nature, et comme la substance lumineuse du Soleil.

(*eeee*) Hippasus étoit de Métapont, et l'on trouve dans Hérodote (1), que les habitans de Métapont revendiquoient certaines Fables, que d'autres attribuoient à la Scythie.

(*ffff*) *Oculos caeli, id est stellas*, dit Marsil Ficin, *Comment. in Plotin, Ennead.* 2, c. 2); d'après cette explication, les yeux semés sur le corps d'Argus, et sur les ailes des Chérubins, seront des Etoiles; et trois yeux ou trois Génies, qui auront chacun un œil, pourront représenter les trois Planètes supérieures au Soleil, le vrai Jupiter, lesquelles formoient la foudre, d'après Pline cité ci-dessus.

(*gggg*) L'opinion de Lactance est contraire à celle des autres Philosophes, qui donnent aux animaux une ame émanée du feu Ether, comme celle de l'homme.

(*hhhh*) L'Air se rangea du côté du Feu, comme plus léger; l'Eau du côté de la Terre, comme plus pesante. De-là vint ensuite la division des Stoïciens (2), qui partagent la légéreté et la pesanteur entre les quatre élémens, et qui appellent élémens légers, le Feu et l'Air, et élémens pesans, l'Eau et la Terre. Aristote ne donne une légéreté ou une pesanteur déterminée qu'au Feu et à la Terre, tandis que l'Air et l'Eau varient leur pesanteur spécifique. Il accolte néanmoins l'Air au Feu, et l'Eau à la Terre, dans sa division des élémens en élémens légers, et élémens pesans (3).

(1) Herod. l. 4, c. 13—15.
(2) Plut. de Placit. Philos. l. 1, c. 12, p. 833.
(3) Simpl. in Arist. p. 1.

(*iiii*) Favorinus, dans une dissertation contre les Astrologues, dont Aulugelle nous a donné un abrégé très-succint (1), dit que les hommes, ayant observé quelque correspondance entre certains effets produits ici-bas, et la marche des corps célestes, partirent de-là pour étendre ce principe à tout ce qui arrive parmi nous, et finirent par vouloir persuader, que toutes les choses humaines, petites ou grandes, sont subordonnées au mouvement des Astres, et réglées par eux.

(*kkkk*) Le Ciel a primitivement, dit Proclus (2), les formes et les figures que prend la matière par la génération, dans le système général de la génération et de la destruction. Suivant Ptolémée, les formes terrestres sont modifiées par les formes célestes (3).

(*llll*) Sextus Empiricus distingue deux sortes d'influences, les unes simples, les autres composées (4). Les premières sont celles d'une seule Planète, ou d'un seul signe. Les secondes résultent de la combinaison de plusieurs Planètes, placées en différens lieux, tels que l'Horoscope, le milieu du Ciel, le bas du Ciel, et le point du couchant, opposé à l'Horoscope; car l'Horoscope est le levant. C'est ce que l'Auteur de l'Apocalypse appelle *le haut*, *le bas*, *et le contour du trône de Dieu*. A ces points correspondoient les quatre Etoiles royales, et les signes fixes, le Lion, le Bœuf ou Taureau, l'homme du Verseau et le Scorpion, avec lequel se lève le Vautour, *Aquila*. Ils divisoient en quatre parties le Zodiaque, où circule le temps divisé en quatre parties, de six heures chacune (5).

(1) Aulugelle, l. 14, c.
(2) Procl. in Tim. p. 21.
(3) Ptolem. in Centiloq. c. 9.
(4) Sex. Empir. Adv. Math. l. 5, p. 116.
(5) Apocalyp. c. 4, v. 6.

(*mmmm*) Cette division du Zodiaque en trente parties, ou trente Dieux tutélaires de chaque division, pourroit être celle dont parle Ptolémée (1), et qu'il désigne sous le nom de *douziemes de Signe*. En effet, le cercle composé de 360 degrés renferme trente douzièmes, qui ont chacun leur inspecteur ou maître, suivant le même Ptolémée. Néanmoins, je suis tenté de croire que c'est trente-six, et non trente qu'il faut lire, et que c'est des trente-six Décans, que veut parler ici Diodore, lesquels se succèdent dans leur lever et leur coucher, tous les dix jours, comme les Dieux conseillers; ce qui complète la révolution annuelle de trois cents soixante jours; année sans Epagomènes. La moitié du Zodiaque étant au-dessus de la terre, et la moitié au-dessous, il s'ensuit qu'il y a toujours la moitié de ces Dieux dessus l'horizon, ou au-dessus de la Terre, et la moitié au-dessous. Suivant Firmicus (2), c'étoient ceux qui rendoient les décrets de la fatalité et qui décidoient des biens et des maux de l'humanité. C'est là sans doute ce qui les a fait appeler les Membres du conseil des Astres, ou les Dieux conseillers.

(*nnnn*) Ce passage trouvera sa place dans notre théorie sur les Enfers, dont l'entrée étoit au premier des signes inférieurs, près du Centaure qui tient la Balance, et juge les ames qui descendent dans l'hémisphère inférieur ou aux Enfers; tandis que l'Agneau ou *Aries* devient la porte des ames vertueuses.

(*oooo*) On peut consulter Salluste (3) le Philosophe, sur la nécessité des mouvemens contraires, pour établir l'équilibre de la Nature, et donner à l'action génératrice du Monde

(1) Ptol. Tetrabib. l. 1, c. 22.
(2) Firmic. l. 4, c. 16.
(3) Sallust. ch. 7, p. 256. Opusc. Mythol.

toute sa perfection, dans ses différens périodes d'énergie et de repos, de chaud et de froid.

(*pppp*) Voici ce que dit Hygin, l. 4, c. 13: « le Cancer, en se levant, fait disparoître la » moitié de la Couronne, le Poisson austral; » la tête et le reste du corps, jusqu'au nom- » bril de l'Hercule Agenouillé; Ophiucus, de- » puis les genoux jusqu'aux épaules; la presque » totalité du Serpent, excepté la tête, qui s'avance » sous la Couronne. Le Bootès, presqu'en to- » talité, est couché. La queue de la Baleine » est au Méridien ». Voilà un exemple de la manière, dont on fixoit les divisions de chaque signe, et la base du choix qu'on faisoit de telles ou telles constellations, pour les faire entrer dans une allégorie, ou dans une image sacrée. C'est donc d'après ce principe qu'il faut les décomposer.

(*qqqq*) Les Prêtres ont rendu la religion bonne à tout; on invoque Ste. Geneviève pour obtenir de la pluie et du beau temps. On a le choix. St. Roch invoqué guérit la peste. Tel autre Saint, de telle ou telle autre maladie. St. Nicolas sauve du naufrage. C'est ainsi qu'en donnant aux hommes des secours factices, et en leur conseillant de se reposer sur la Providence, on leur a ravi tous les moyens que fournit une sage prévoyance. Les Prêtres, pour dominer, ont tout corrompu dans l'ordre social. Les Talismans et les Agnus-Dei n'ont profité qu'à eux. La religion, telle qu'elle a presque toujours existé, est incontestablement le plus grand fléau qui ait affligé les hommes. Il y a long-temps que la religion dit au Matelot, en danger: invoques Ophiucus, ou St. Nicolas; et ce n'est que depuis peu, que la Philosophie lui a répété cet adage trivial: « *ne t'y fie pas* ».

(*rrrr*) On conçoit, que la figure de la Planète et ses attributs, se trouvant liés au Décan, ou

à la figure mystérieuse, composée de la constellation et des caractères de la Planète, on put peindre une coupe, de laquelle sortit la tête de Mars; comme dans le premier Décan, également consacré à Mars, on avoit peint une figure, qui portoit la hache symbolique du Dieu des combats.

(*ssss*) Ce mot se rapproche assez du nom de ces Cabires, ou Dieux puissans, que les Grecs disoient s'appeler *Axio-Kersos*, en langue Barbare. Le Scholiaste d'Apollonius l'appelle *Pluton*, ou *l'époux de Proserpine*. On observera que c'est dans cette île que les anciens plaçoient les Champs-Elisés; et qu'ils étoient persuadés, que le Volcan du Pic étoit le Tartare ou l'Enfer. La plus belle Vallée de l'île, où l'on a bâti depuis la ville de Laguna, passoit pour être le séjour fortuné qu'habitoient les hommes vertueux.

(*tttt*) Le livre de l'Apocalypse de Jean est composé de morceaux de Daniel, et sur-tout d'Ezéchiel, qui eux-mêmes ont consacré les principes de la théologie des Assyriens. Or le système des deux principes en forme la base, comme nous le prouverons dans l'explication de cet ouvrage mystique. On y retrouve aussi la doctrine des Mages.

(*uuuu*) Le Boundesh (1) contient les principes d'une Cosmogonie faite vers le cinquantième degré de latitude, puisqu'elle suppose qu'en hiver le jour n'est que la moitié de ce qu'il est en été. Donc il est en hiver de huit, et en été de seize, comme chez nous.

(*xxxx*) On fit une application de cette théorie aux deux hémisphères, ou aux deux divisions de la sphère (2), en partie boréale

(1) Zend Avest. t. 2, p. 400.

(2) Eratosth. Uranol. Petav. c. 6. p. 143. Plut. de Iside, p. 363.

et supérieure, et en partie australe ou inférieure. On appela la première *la droite* et la seconde *la gauche*. Aussi les six signes supérieurs composoient le domaine du bien, de la Lumière et d'Ormusd ; et les six autres l'empire du Mal, des Ténèbres et de Typhon, leur chef, comme nous le verrons ci-après, dans l'explication de l'œuf mystérieux.

(*yyyy*) On doit distinguer le signe, qui n'est qu'une division conçue dans le Zodiaque, et qui étoit sous la tutèle d'un Dieu, de la constellation ou de l'image symbolique qui y fut placée. Le signe est mobile par l'effet de la précession, et s'applique successivement par sa marche rétrograde à chacune des douze constellations du Zodiaque. Mais l'image céleste qui groupe les étoiles du Zodiaque, est fixe, et garde les mêmes rapports avec les autres images ou constellations. Nous faisons cette remarque, afin qu'on ne nous accuse pas de faire un double emploi des douze signes. La constellation n'est pas le signe, quoique casée dans le signe ; elle en diffère, comme l'image ou l'estampe diffère de son cadre. Les douze grands Dieux présidèrent aux signes ; et par suite aux images, qui elles-mêmes étoient des Divinités. Celles-ci étoient des Divinités visibles ; les premières étoient intellectuelles, on les concevoit agissant sous les signes, et empruntant souvent leurs attributs des images qui y correspondoient.

(*zzzz*) La Théogonie de Sanchoniaton (1), autrement la Cosmogonie des Phéniciens, nous présente la matière du cahos, qui s'arrondit sous la forme de l'œuf, au moment où le Soleil et la Lune vinrent à briller pour la première fois dans l'Univers. Cette doctrine se retrouve

(1) Euseb. l. 1, c. 10.

chez les habitans du Tunquin (1). Ces peuples supposent que la matière première, avant l'organisation du monde, avoit la forme et la figure d'un œuf. Agitée par le mouvement, elle produisit deux principes, celui de la génération et celui de la corruption; ce qui répond assez au *Genos* des Phéniciens. C'est aussi l'opinion des Banians (2), qui supposent que Dieu souffla sur la matière du cahos, composée des quatre élémens confondus; que les eaux s'enflèrent et devinrent une ampoule de la grosseur d'un œuf qui, en s'étendant peu-à-peu, forma le Ciel lumineux et transparent: du reste ou de la terre humide, il forma une boule ronde, qui est la Terre.

(*aaaaa*) *Ubi pulsam hyemem* Sol Aureus *egit*
Sub Terras, cælumque æstivâ luce refulsit.
Virg. Georgic. l. 4, v. 51.

Voilà l'idée simple, qui a fourni le fond de beaucoup de Poèmes anciens, et d'une foule de légendes sacrées, dont le Héros est attaqué par les puissances des Ténèbres, qu'il combat et dont il triomphe, sous l'emblême d'un Dieu, à cornes de Taureau ou de Belier, dans la fable d'Osiris, dans celle de Bacchus, dans celle de Jupiter Ammon, ou sous la forme d'Agneau dans celle de Christ.

(*bbbbb*) Voyez le monument de Mithra, dans lequel le Scorpion ronge les Testicules du Taureau; et le traité d'Isis, dans lequel Osiris, à cornes de Taureau, le même que Bacchus, est tué par Typhon, le Soleil parcourant le 17°. du Scorpion.

(1) Cont. d'Orville, t. 1, p. 367.
(2) Idem. t. 2, p. 129.

Fin des Notes du Tome premier.